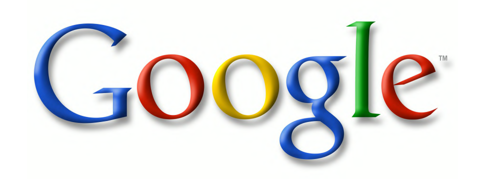
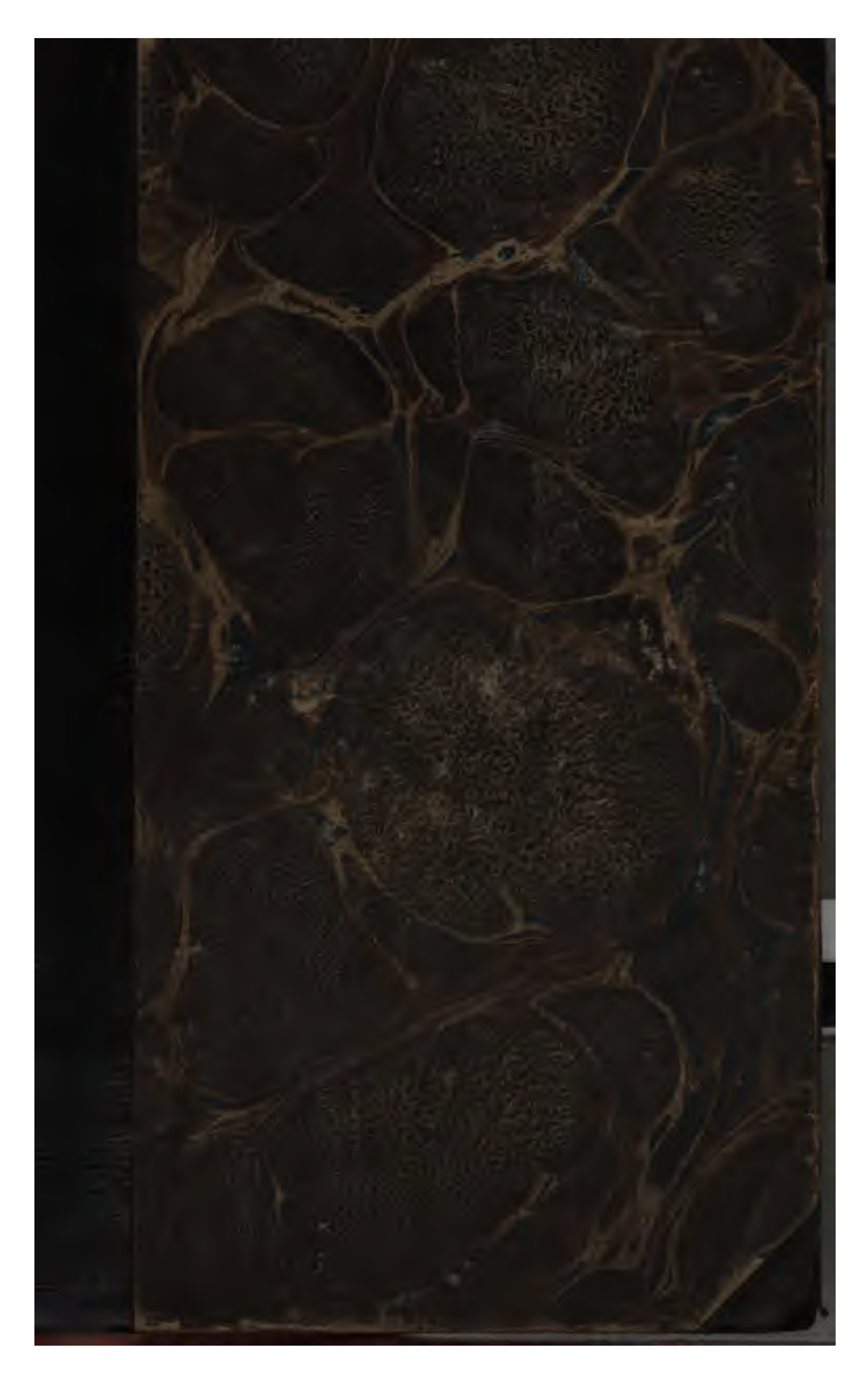
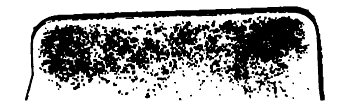
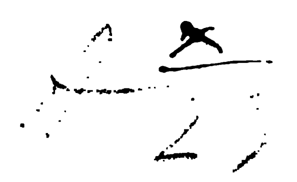




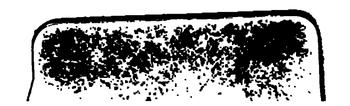

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1902.

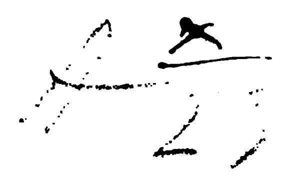




HISTOIRE
MILITAIRE
DE LA
CAMPAGNE DE RUSSIE
EN 1812.


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.
1902.





HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA

CAMPAGNE DE RUSSIE

EN 1812.

CET OUVRAGE SE TROUVE

A MOSCOU, chez Riss, père et fils;
A ODESSA, chez Collin;
A VARSOVIE, chez Gluksberg.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA

CAMPAGNE DE RUSSIE

EN 1812.

PAR LE COLONEL BOUTOURLIN,

AIDE-DE-CAMP DE S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE.

TOME PREMIER.

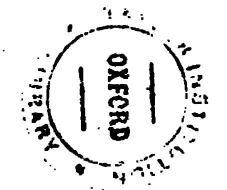
A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD, LIBRAIRES, RUE DAUPHINE, N° 9.

A PETERSBOURG,

CHEZ SAINT-FLORENT, LIBRAIRE DE LA COUR.

1824.



A Sa Majesté

l'Empereur de toutes les Russies.

Sire,

C'est au Sauveur de la patrie, en 1812, que je désirais faire hommage de mon histoire de cette immortelle campagne. Mes voeux ont été comblés, puisque Votre Majesté a daigné me permettre de lui dédier le tableau que j'en ai tracé. Heureux d'être, dans cette circonstance, l'écho de la re-

connaissance publique, je ne le serais pas moins si Votre Majesté, en parcourant ces pages, y retrouvait les Souvenirs de la glorieuse époque où la nation entière, ralliée autour du trône de son auguste maître, justifia si pleinement la noble confiance que Votre Majesté avait mise dans son zèle et sa fidélité.

Je suis, avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté Impériale,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

Le Colonel Boutourlin.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

L'HISTOIRE de la campagne de 1812 est encore un ouvrage à faire. Tout ce qui a paru jusqu'à présent en Europe, sur ce sujet, est ou incomplet ou peu exact. L'auteur, convaincu de cette vérité, n'a rien négligé pour donner à son travail le plus grand caractère d'authenticité. Témoin oculaire de la majeure partie des événements dont il rend compte, il s'est trouvé de plus à même de fouiller dans les archives de l'état-major russe. Les documents officiels de cette armée, et ceux des ennemis que le sort de la guerre a mis aussi dans les mains des Russes, forment une mine précieuse qu'il a exploitée avec le plus grand soin, et qui lui a donné la

possibilité d'écarter toutes les relations particulières faites après coup, et rarement exemptes d'impartialité.

L'auteur ne s'est point dissimulé les difficultés de son entreprise. Écrire une histoire contemporaine n'est pas chose facile. L'homme qui ne sait pas composer avec sa conscience ne manquera pas de se voir en butte au déchaînement des petites ambitions froissées, et à la haine de l'esprit de parti, dont les jugements passionnés ne peuvent être ratifiés par l'histoire. Aussi l'auteur se résigne-t-il d'avance à toutes les calomnies dont il sera l'objet. Fier de n'avoir tenu d'autre langage que celui que sa propre conviction lui dictait, il n'ambitionne que les suffrages du petit nombre d'hommes noblement impartiaux; il repoussera avec un juste dédain les déclamations de ceux pour qui la vérité est une offense ou un crime. Cependant il n'a pas la ridicule présomption de croire à l'infaillibilité de ses propres juge-

ments. Il recevra avec reconnaissance toutes les observations que, dans l'intérêt de l'art, on jugera à propos de lui faire.

Quant aux points de vue de son livre, ils sont essentiellement russes, et cela doit être ainsi; l'auteur estime trop les militaires de toutes les nations qui placent la gloire de leur pays au-dessus de tout, pour supposer qu'un tel sentiment puisse les surprendre, et ne pas mériter au contraire leur approbation. Si ce patriotisme avait pu l'entraîner à quelque exagération, ce serait bien malgré lui, car il a fait tout son possible pour s'en défendre.

Au moment où cet ouvrage était envoyé à l'impression, à Paris, il en a paru un sur le même sujet par M***. Rédigé avec des documents précieux, ce dernier eût fourni les moyens de rectifier quelques passages pour ce qui concerne l'armée française, mais l'auteur a été arrêté par la considération que, cette histoire étant déja imprimée en russe,

il ne devait rien changer au fond de son texte.

Il lui reste encore à exprimer le regret de n'avoir pu consigner dans son ouvrage des exploits individuels, sans contredit dignes des plus grands éloges, mais qui devaient se perdre nécessairement dans la masse des grands événements dont il avait à rendre compte. L'histoire militaire moderne ne s'occupe plus des hommes, mais des causes et des résultats. C'est aux mémoires et aux recueils d'anecdotes qu'il appartient de porter les exploits particuliers à la connaissance du public. Il espère donc que ceux qui lui ont donné des renseignements à ce sujet ne lui sauront pas mauvais gré de n'en avoir point fait usage.

Enfin, pour éviter toute méprise de date, il croit devoir rappeler au lecteur qu'il s'est servi du calendrier russe, dont les dates diffèrent de douze jours avec celles du calendrier grégorien.

HISTOIRE
DE LA CAMPAGNE DE 1812
EN RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau des rapports politiques entre la Russie et la France, depuis la paix de Lunéville jusqu'à la guerre de 1812. — Causes qui amenèrent la dernière rupture.

Les évènements qui signalèrent la fin du XVIII[e] siècle avaient entièrement bouleversé les rapports des puissances, et fait crouler tout l'ancien système politique de l'Europe.

Pendant que le partage de la Pologne changeait la face de l'Orient, en augmentant la masse de puissance des trois cours copartageantes, la France, électrisée par la révolution, prenait un essor que deux coalitions consécutives ne purent arrêter. La nécessité de s'opposer à la pro-

pagande des principes subversifs qui caractérisaient les révolutionnaires français, avait mis les armes entre les mains de l'Autriche et de ses alliés. Mais les victoires des Français et la mésintelligence qui se glissa parmi leurs ennemis ayant dissipé les deux coalitions, l'Autriche se vit forcée de faire la paix en signant le traité de Lunéville, auquel accédèrent successivement celles des puissances continentales qui ne s'étaient point encore réconciliées avec la France. L'Angleterre, elle-même, entraînée par l'exemple général, renonça momentanément au système de Pitt, et signa le traité d'Amiens, qui acheva de pacifier l'Europe.

Cette paix semblait devoir être solide. D'un côté, l'extension des frontières de la France consacrée à Lunéville, compensait pour cette puissance les acquisitions importantes de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse aux dépens de la Pologne; d'un autre, l'élévation de Buonaparte donnait enfin de la stabilité au gouvernement intérieur de la république naissante, et présentait à ses voisins une garantie suffisante contre l'invasion des principes révolutionnaires. L'on pouvait espérer que Buonaparte, satisfait du rang éminent où il venait de monter, ne songerait qu'à maintenir le repos de la France à l'ombre

des lauriers qu'il venait de cueillir, et qu'il lui laisserait le temps de cicatriser les plaies profondes que les maux de la révolution avaient faites à tout le corps de l'état. Mais des dispositions aussi pacifiques n'étaient nullement compatibles avec le caractère personnel du chef du gouvernement français. Cet homme extraordinaire, un des plus grands capitaines qui aient jamais existé, joignait, au plus sublime talent pour la guerre, l'art si important et si rare de manier adroitement les esprits et de les plier constamment à sa volonté inflexible.

Profitant avec habileté des circonstances heureuses où le sort l'avait placé, il s'était constitué l'héritier de la révolution, et avait saisi le pouvoir suprême d'une main si ferme, que les ennemis de l'ordre se trouvèrent réduits au silence. Lui seul, demeuré debout sur les ruines des partis qui avaient déchiré son pays, releva l'édifice social que les factieux et les anarchistes étaient parvenus à abattre. Déja la France entière, rendue au repos et à la paix, bénissait son nom et lui adressait de justes actions de graces pour les bienfaits que sa vigoureuse administration avait répandus sur elle. L'Europe l'admirait et se plaisait à voir en lui le soutien de la justice et du bon ordre. Mais ce rêve de bonheur ne dura pas.

Les grandes qualités dont il était doué se trouvaient obscurcies par l'ambition inextinguible qui remplissait son cœur. Cette unique passion le dirigeait dans toute sa conduite; elle présidait à ses pensées comme à la moindre de ses actions. Tout degré d'élévation auquel il parvenait, loin de le satisfaire, n'était jamais considéré par lui que comme un échelon pour monter davantage. Peu scrupuleux sur les moyens, il employait indifféremment le bien comme le mal. Au début de sa carrière politique il fit de belles choses, parce que c'était la voie qui menait le plus directement à son but, d'asseoir, sur des bases solides, son autorité au-dedans de la France. Parvenu à ce but, il adopta d'autres mesures. Embrassant de l'œil du génie le tableau de la situation politique de cette nation et de ses rapports avec les autres puissances, il la reconnut plus forte et plus grande que ceux qui avaient traité à Lunéville n'avaient voulu la rendre. Les républiquesbatave, helvétique, cisalpine et ligurienne formaient, à la vérité, des états indépendants de celle de France; mais cette indépendance n'était que nominale. Soumises à l'influence de cette dernière, en satellites fidèles elles en suivaient aveuglément le système politique.

L'Europe ne tarda pas à payer cher la faute d'avoir négligé de se donner de bonnes garanties pour l'indépendance réelle de ces républiques. Buonaparte sentit que, disposant ainsi des ressources d'une masse de près de 50 millions d'habitants, il pouvait se livrer sans crainte à tous les projets que son caractère entreprenant et inquiet devait lui suggérer pour augmenter sa puissance et subjuguer l'opinion; triomphe qu'il ambtionnait par-dessus toutes choses.

Son premier soin fut de river les chaînes qui attachaient la république cisalpine à son char. Il y réussit complètement en se faisant adjuger la présidence de cette république, à laquelle il fit prendre la dénomination ambitieuse de république italienne. Une autre république, celle d'Helvétie, déchirée par des troubles intérieurs, se vit obligée de le reconnaître en qualité de médiateur, et de recevoir de lui une constitution. Peu de temps auparavant le Piémont avait été définitivement annexé à la France, et avait augmenté le nombre de ses départements. Comme, depuis la paix de Lunéville, le Piémont avait été administré pour le compte de la France; cette réunion aurait été à peine remarquée, si elle n'eût dévoilé l'ambition de Buonaparte, qui, en portant les limites de la république au-delà des

Alpes, contrevenait à la déclaration que la France avait faite de ne jamais franchir la frontière naturelle que le Rhin, les Alpes et les Pyrénées lui présentaient.

L'Europe observait avec étonnement et inquiétude ces changements, qui étaient autant de violations manifestes du traité de Lunéville. Cependant le besoin de la paix et la lassitude, occasionée par la guerre, étaient si grands, que l'on se contentait de murmurer, et que l'Angleterre, revenue, à cette époque, à un système plus conforme à ses intérêts du moment, ayant de nouveau rompu avec la France, se trouva sans alliés.

La conduite de Buonaparte ne tarda pas à lui en procurer. La déclaration de guerre de l'Angleterre servit de prétexte au premier consul pour exercer de nouvelles violences. Le Hanovre, qui avait une administration séparée de celle de la Grande-Bretagne, n'avait jamais été considéré comme solidaire pour ce dernier pays. Le gouvernement révolutionnaire lui-même avait respecté cette distinction, fondée sur les principes les plus incontestables du droit des gens. Buonaparte n'en tint pas compte, et fit occuper l'électorat sans égard, ni pour la constitution de l'Allemagne, ni pour l'intervention des cabinets de Berlin et

de Pétersbourg, qui en avaient été les garants. En même temps une autre armée française pénétra dans les états du roi de Naples, qui avait en vain réclamé sa neutralité. Enfin, l'attentat commis sur la personne du duc d'Enghien, au mépris des droits de souveraineté d'un des princes de l'empire, acheva de dessiller les yeux sur l'énormité du pouvoir dictatorial que Buonaparte prétendait s'arroger sur les états voisins. Les principales puissances de l'Europe manifestèrent leur indignation. La Russie se présenta dans la lice.

L'empereur Alexandre, à son avénement au trône de Russie, s'appliqua avec loyauté et bonne foi à resserrer les rapports d'amitié que l'empereur Paul avait commencé à établir entre la Russie et la France. L'union intime entre ces deux puissances devait, selon les intentions de l'empereur Alexandre, maintenir et consolider la paix sur le continent. Dans les affaires de l'Allemagne, tout s'arrangea conformément aux vœux généreux de l'empereur de Russie; mais pour celles de l'Italie, le cabinet de Saint-Cloud les dirigea à son gré, et éloigna constamment la médiation de celui de Saint-Pétersbourg. Il en résulta entre les deux cabinets un refroidissement marqué, que l'envahissement du Hanovre

et des états de Naples ne pouvait qu'augmenter. Toutefois la Russie balançait encore à se déclarer ouvertement contre la France, lorsque le meurtre du duc d'Enghien vint fixer ses incertitudes sur le choix du système politique qu'elle avait à suivre. L'empereur Alexandre, pour l'honneur de sa couronne et pour la sûreté de l'Europe, ne pouvait plus reconnaître d'alliance avec un gouvernement qui venait de commettre une action aussi inouie.

Pitt, rentré au ministère, épiait avec impatience le moment de former contre la France une nouvelle coalition plus formidable que les deux premières; il se trouva bientôt au comble de ses vœux. La Russie, révoltée par les procédés de Buonaparte, était déja décidée à prendre les armes pour réduire à de justes bornes la puissance excessive dont il abusait si étrangement. L'Autriche, que cette puissance menaçait plus particulièrement, sentait aussi la nécessité de repousser par la force les empiètements dangereux que la France se permettait. La nouvelle coalition pouvait encore compter sur l'assistance de la Suède et du roi de Naples. Le ministère britannique ne désespérait pas même d'engager le cabinet de Berlin à accéder à la Grande-Alliance; mais cette dernière négociation n'eut pas

de succès. Le roi de Prusse ne se détermina pas à renoncer au système de neutralité, auquel il attachait la conservation du crédit dont son cabinet jouissait en Europe.

La coalition allait éclater. Cependant l'empereur Alexandre ne voulait s'engager dans la guerre qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation compatibles avec sa dignité.

Il fit une dernière tentative pour obtenir de Buonaparte une satisfaction raisonnable sur les griefs de la Russie. A cet effet, M. de Nowosiltzof reçut ordre de se rendre à Paris; mais ce négociateur se vit obligé de s'arrêter à Berlin, car de nouveaux changements survenus en Italie avaient fait évanouir tout espoir d'accommodement avec la France. Buonaparte, loin de conjurer l'orage qui se formait contre lui, semblait prendre à tâche d'en précipiter l'explosion. Il avait déja ajouté au titre d'empereur des Français celui de roi d'Italie; et, s'étant rendu dans son nouveau royaume, il ordonna encore la réunion de la Ligurie et des états de Parme à la France, et donna la principauté de Lucques à son beau-frère Baciocchi. Ces nouvelles usurpations, consommées pendant que l'Europe contestait encore la légitimité des précédentes réunions, en devenaient d'autant plus choquantes. Les puissances coalisées coururent aux armes.

L'Autriche mit sur pied trois armées, qui s'avancèrent, l'une en Italie, l'autre dans le Tirol, et la troisième en Bavière. Cette dernière devait être renforcée par les Russes, qui se trouvaient déja en Gallicie. Un autre corps russe débarqua en Poméranie, et dut pénétrer dans le Hanovre, conjointement avec les Suédois et les Anglais. D'un autre côté, des troupes russes et ànglaises furent transportées dans le royaume de Naples, que les Français venaient d'évacuer, pour concentrer leurs forces sur les frontières de l'Autriche.

Plusieurs causes rendirent l'issue de la campagne désastreuse pour les coalisés. L'ascendant qu'exerçait Buonaparte agit d'abord sur la Bavière. L'armée bavaroise se réunit à l'armée française. Baden et Wurtemberg suivirent cet exemple. La Prusse n'avait pas encore pris de parti définitif. Il en résulta que l'armée autrichienne d'Allemagne demeura exposée isolément aux forces supérieures que Buonaparte conduisit contre elle. Cette armée, dirigée par l'impéritie et la pusillanimité, fut détruite comme d'un coup de baguette. Enfin les Russes, réunis aux débris des Autrichiens, furent défaits à Austerlitz.

Néanmoins les affaires de la coalition n'étaient pas encore désespérées. Une nouvelle armée

russe s'avançait au soutien de celle qui avait été battue. D'un autre côté, les archiducs Charles et Jean allaient arriver avec 80 mille hommes, tirés du Tirol et de l'Italie. En outre, Buonaparte, pendant ces opérations contre les Autrichiens, ayant violé la neutralité du territoire prussien; le cabinet de Berlin offensé avait enfin accédé à la coalition, et les armées prussiennes allaient se mettre en mouvement pour agir sur les derrières de l'armée française, qui, en s'avançant dans le cœur des états autrichiens, n'avait pas assez assuré sa ligne d'opérations. Il semble donc que, dans ces circonstances, la défaite d'Austerlitz n'était rien moins qu'irréparable; mais les décrets de la Providence en avaient autrement décidé. Un découragement funeste cacha aux ministres autrichiens les ressources qui pouvaient encore leur rester, et ils conclurent d'abord un armistice, suivi bientôt après d'un traité de paix signé à Presbourg. L'Autriche perdit environ trois millions d'habitants, que Buonaparte, qui voulait faire croire à son désintéressement, abandonna aux alliés de la France, notamment au royaume d'Italie et aux électeurs de Baden, de Wurtemberg et de Bavière, dont les deux derniers obtinrent encore le titre de roi. Toutefois, dans ce partage des conquêtes, Buo-

naparte n'oublia pas d'assigner la plus grande part au royaume d'Italie, dont lui-même portait la couronne.

Telle était alors la fatalité qui semblait poursuivre les coalitions, que la faute individuelle d'un seul homme changea tout-à-coup la politique prussienne. Frédéric-Guillaume avait envoyé à Buonaparte le comte Haugwitz, pour le sommer de se prêter à un accommodement raisonnable avec les puissances belligérantes, et pour lui déclarer qu'en cas de refus de sa part, il se verrait obligé de faire cause commune avec les coalisés. Mais ce négociateur, intimidé par les revers que la coalition avait éprouvés, et par les menaces de Buonaparte, crut devoir signer un traité, dans lequel, abusant sans doute de ses pleins pouvoirs, il accepta pour la Prusse l'acquisition du Hanovre, en échange des principautés d'Anspach, de Neufchâtel et des duchés de Clèves et de Berg, qui furent mis à la disposition de Buonaparte. Ainsi la mission du comte Haugwitz, qui aurait dû être hostile envers la France, se termina au détriment d'un état dont la Prusse avait tout récemment entrepris la défense, et ne fit que resserrer davantage les liens d'amitié qui avaient subsisté précédemment entre les cabinets de Berlin et des Tuileries. Le roi de

Prusse, que la conduite inconsidérée de son négociateur avait mis dans la pénible alternative ou de rompre sur-le-champ avec la France, ou de ratifier le traité qu'il avait conclu, se vit obligé de prendre ce dernier parti. Buonaparte donna la principauté de Neufchâtel au maréchal Berthier, et les duchés de Clèves et de Berg à son beau-frère le maréchal Murat. La principauté d'Anspach servit à augmenter le territoire du roi de Bavière, que Buonaparte s'appliqua à combler de ses bienfaits, pour montrer le prix que l'on devait attacher à son alliance.

De toutes les grandes puissances continentales, la Russie seule ne traita pas avec la France. L'empereur Alexandre avait refusé d'accéder à l'armistice que les Autrichiens avaient conclu après la bataille d'Austerlitz. Cependant, cédant aux instances de l'empereur François, il fit évacuer les états autrichiens par ses troupes. Dans ces circonstances, il jugea qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de conserver ses forces pour une époque plus opportune. En conséquence, il retira aussi les troupes qui se trouvaient dans le Hanovre, et celles qui avaient débarqué à Naples. Il était évident qu'en laissant engager ces deux corps, l'on n'eût fait que les exposer à une ruine infaillible, sans qu'il en résultât aucun avantage pour la cause commune.

Le roi de Naples se trouva dans la position la plus critique. Les Anglais s'étaient rembarqués même avant le départ des Russes. L'armée napolitaine n'était pas en état de se mesurer avec l'armée française qui marchait sur la capitale, et cependant Buonaparte avait solennellement déclaré que la dynastie des Bourbons à Naples avait cessé de régner. Ferdinand IV ne pouvait que fuir. Il se réfugia en Sicile.

Buonaparte, maître du royaume de Naples, le conféra à son frère Joseph. Il commençait à entourer son empire de trônes occupés par des princes de sa famille. C'était une conséquence du système fédératif qu'il avait conçu, et qui devait successivement soumettre à sa domination tous les états du continent. L'élévation de Joseph Buonaparte fut suivie de celle de son autre frère Louis. La république de Hollande, transformée en royaume, dut le recevoir pour maître.

L'Allemagne ne tarda pas aussi à ressentir les effets de ce système fédératif. L'antique empire germanique fut dissous, et de ses débris se forma la confédération du Rhin, qui, en reconnaissant Buonaparte pour son protecteur, se mit réellement sous sa tutelle. Cette confédération fut originairement composée des rois de Bavière et de Wurtemberg, de l'électeur de Baden, de l'archi-

chancelier, du duc de Berg et de Clèves, du landgrave de Hesse-Darmstadt, des princes de Nassau-Usingen, de Hohenzollern-Hechingen, de Salm-Salm, de Salm-Kirbourg, et Isenbourg, du duc d'Arenberg et du comte de la Leyen. L'électeur de Wurtzbourg y adhéra aussi peu de temps après. L'empereur François fut forcé de consacrer cette nouvelle iniquité, en abdiquant la couronne impériale d'Allemagne, pour ne conserver que le titre d'empereur d'Autriche. Les princes d'Allemagne, qui n'entrèrent pas dans la confédération du Rhin, obtinrent une indépendance absolue, qu'il ne leur fut pas permis de conserver long-temps.

Avant que cet important évènement, qui livrait l'Allemagne à Buonaparte, fût connu en Europe, l'on avait pu concevoir quelque espérance de voir la paix rendue au monde civilisé. La mort avait enlevé à l'Angleterre l'habile ministre qui la gouvernait. Il en résulta un changement total dans le ministère, et le membre le plus illustre de l'opposition, Fox, eut le département des affaires étrangères. Le nouveau ministre, qui s'était constamment déclaré contre la guerre, dut nécessairement essayer de provoquer un rapprochement entre les cabinets de Saint-James et des Tuileries. A cet effet, une négocia-

confédération du Rhin, qui renversait l'empire germanique dont la Prusse faisait partie, sans qu'on eût même daigné l'en prévenir, étaient des offenses assez graves pour dessiller les yeux du ministère prussien.

Il vit l'imminence du péril qui menaçait le royaume, et la nécessité de le repousser par la force des armes; sa résolution fut même trop prompte. A la vérité, la rupture avec la France devait infailliblement donner la Russie et l'Angleterre pour alliés à la Prusse; mais ces alliés n'ayant pas été préparés à un changement si subit dans les dispositions de cette puissance, ne se trouvaient pas encore en mesure de la soutenir efficacement. Il en résulta que la Prusse ne put compter, dans le premier moment, que sur l'accession presque forcée de l'électeur de Saxe. C'est avec ce faible secours que l'armée prussienne entra en lice avec les forces formidables de la France, accrues par la jonction des troupes des princes de la confédération.

La campagne fut courte, mais décisive et désastreuse pour la Prusse. La funeste bataille de Jéna pulvérisa d'un seul coup les ressources de la monarchie. L'armée prussienne fut détruite, et la plus lâche trahison livra à l'ennemi les plus fortes places du pays. Le roi de Prusse, après

avoir essayé en vain d'obtenir la paix, n'eut plus d'autre parti à prendre que de se jeter entre les bras des Russes, qui n'avaient pas encore eu le temps de franchir leurs frontières.

L'électeur de Saxe s'empressa de faire ses soumissions au vainqueur. Buonaparte lui pardonna ses liaisons avec la Prusse, sous la condition qu'il accéderait à la confédération du Rhin. Il prit place parmi les princes de cette confédération avec le titre de roi. Les ducs de Saxe, la maison d'Anhalt et celle de Reuss, et les princes de Schwartzbourg-Rudolstadt, de Schwartzbourg-Sondershausen, de Waldeck, et de la Lippe, entrèrent aussi dans la confédération.

L'électeur de Hesse ne fut pas aussi heureux que celui de Saxe. Ce prince avait toujours suivi le système prussien; cependant, dans cette dernière guerre, il s'était déclaré neutre; mais Buonaparte ne tint pas compte de cette démarche, et prétendit qu'elle était simulée. L'électeur fut chassé de Cassel, et les Français occupèrent son pays. Les états du duc de Brunswick et de celui d'Oldenbourg, le Mecklembourg et les villes anséatiques, éprouvèrent le même sort.

La chute inopinée de la Prusse prenait la Russie au dépourvu. L'empereur Alexandre n'avait calculé ses armements que pour pouvoir, au be-

soin, soutenir ou l'Autriche ou la Prusse. Il se voyait obligé, au contraire, de veiller à la sûreté de ses propres frontières, vers lesquelles l'armée française dirigeait sa marche triomphante. D'ailleurs, cet esprit d'union et de fraternité, qui devait un jour renverser la puissance gigantesque de Napoléon, n'animait pas encore toutes les cours intéressées à la combattre, et l'Autriche resta passive dans cette importante conjoncture.

Les embarras de la Russie étaient encore augmentés par la guerre qui venait de s'allumer entre elle et la Porte. Les démarches de Buonaparte à Constantinople avaient réussi à faire oublier au divan l'invasion de l'Égypte, si offensante pour le grand-seigneur, et à lui faire reprendre de nouveau ses anciennes liaisons avec la France. L'ambassadeur de Buonaparte à Constantinople, non content de cultiver ces liaisons, parvint même à exciter le divan contre la Russie, en se servant habilement du traité conclu par M. d'Oubril, à Paris, pour persuader aux Turcs que l'empereur Alexandre n'avait refusé de le ratifier, que parce qu'une de ses clauses portait la garantie de l'intégrité de l'empire ottoman. Il en résulta un refroidissement marqué dans les relations entre les deux cabinets, refroi-

dissement qui ne tarda pas à dégénérer en discussions fort vives, le divan mettant en avant des prétentions entièrement contraires à la teneur des traités subsistants. L'empereur Alexandre, prévoyant que ces discussions amèneraient la guerre, jugea devoir en éloigner le théâtre de ses propres frontières et prévenir ainsi les préparatifs des Turcs, en ordonnant à une armée russe d'occuper la Moldavie et la Walachie.

Cependant malgré la diversion que cette nouvelle guerre faisait aux armements contre Napoléon, et la faiblesse du secours que présentait la jonction des débris de l'armée prussienne (qui formaient à peine un total de 20 mille hommes), les armées russes soutinrent avec gloire, pendant six mois, une lutte pénible contre les forces supérieures des Français. La victoire fut balancée jusqu'à la malheureuse bataille de Friedland, qui fixa le sort de la campagne en faveur des ennemis.

L'empereur Alexandre, menacé sur son territoire, dut songer à sa propre sûreté. L'Autriche ne bougeait pas; la Prusse n'existait plus; les Suédois, trop faibles pour être d'aucun secours à leurs alliés, pouvaient à peine se soutenir euxmêmes à Stralsund; l'Angleterre, placée dans des circonstances difficiles, ne paraissait pas disposée

à pousser la guerre avec activité. Dans cette situation, le salut de l'Europe devenait une chimère impossible à réaliser, et l'empereur Alexandre, en continuant la guerre, n'eût fait que prodiguer inutilement le sang de ses braves troupes. Le seul but qu'il lui fût encore permis d'avoir en vue, celui de rétablir la Prusse, du moins en partie, ne pouvait être plus sûrement atteint que par une alliance intime entre la France et la Russie. L'on devait supposer que Napoléon, flatté de l'honneur d'être reconnu empereur par le seul souverain du continent qui lui eût encore refusé ce titre, se relâcherait sur la dureté des conditions qu'il imposerait à la Prusse; ces considérations engagèrent l'empereur de Russie à provoquer un rapprochement avec l'ennemi.

La fameuse entrevue qui eut lieu entre l'empereur Alexandre et Buonaparte sur le Niémen, donna une nouvelle face à la politique et à la situation de l'Europe, et eut pour résultat le traité de paix signé à Tilsit.

Cette paix ne pouvait être qu'onéreuse à la Prusse. Cependant l'intercession de l'empereur Alexandre lui fit obtenir la restitution de toutes ses provinces, depuis l'Elbe jusqu'au Niémen, à l'exception de la ville de Dantzick, qui fut déclarée indépendante, et de la plupart des pro-

vinces qui, au premier janvier 1772, faisaient partie de l'ancienne Pologne. Ces dernières formèrent, sous le nom de duché de Varsovie, un état indépendant, sous la souveraineté du roi de Saxe. Les provinces prussiennes de la gauche de l'Elbe, réunies aux états de Brunswick et de Hesse-Cassel, composèrent un nouveau royaume, qui, sous le nom de celui de Westphalie, fut donné à Jérôme Buonaparte, dernier frère de Napoléon. La Russie céda la seigneurie de Jéver à la Hollande, et reçut en indemnisation le district de Bialistock, détaché du territoire destiné à former le duché de Varsovie. En outre, l'empereur Alexandre s'engagea à faire évacuer à ses troupes la Moldavie et la Walachie, et à accepter la médiation de la France pour terminer ses différends avec la Porte. L'empereur Alexandre, de son côté, devait proposer sa médiation à l'Angleterre, et si le cabinet de Saint-James refusait de conclure la paix en reconnaissant la liberté des mers, la Russie promettait de faire cause commune avec la France, et de sommer, de concert avec elle, la Suède, le Danemarck et le Portugal, d'adopter leur système, en fermant leurs ports aux Anglais. Enfin, une des clauses du traité stipulait le rétablissement des ducs de Saxe-Cobourg, de Mecklembourg, et

d'Oldenbourg, dans leurs possessions respectives.

Tel était en substance ce fameux traité de Tilsit, qui plongea l'Europe dans la stupeur et l'effroi. Il est aisé de voir que cette paix ne présentait aucune des garanties que l'on devrait retrouver dans les transactions de ce genre. L'érection du duché de Varsovie était une mesure évidemment hostile contre la Russie, et l'affectation que Napoléon mit à en conférer la souveraineté au roi de Saxe, qui descendait des anciens rois de Pologne, dénotait encore plus le projet d'inspirer aux Polonais des espérances dont la réalisation ne pouvait être que préjudiciable à la Russie, qu'elle menaçait de la perte des provinces réunies depuis plus de quatorze ans à son empire. La ville de Dantzick même, que les Français avaient le droit d'occuper jusqu'à la conclusion de la paix maritime, ne devait être considérée que comme une place d'armes que Napoléon s'était réservée pour ses opérations futures contre la Russie.

L'empereur Alexandre ne pouvait méconnaître l'esprit de ces dispositions; mais les circonstances malheureuses où se trouvait l'Europe lui prescrivaient d'éloigner à tout prix la guerre. Il s'agissait surtout de gagner le temps nécessaire

pour se préparer à soutenir convenablement la lutte que l'on savait bien être dans le cas de se renouveler un jour. Au reste, l'empereur Alexandre, fidèle à sa parole, se proposait d'observer exactement tous les engagements que l'alliance qu'il venait de contracter lui imposait, tant que Napoléon lui-même ne violerait pas ouvertement les conditions du traité.

L'empereur des Français, assuré de ne plus trouver d'opposition de la part de la Russie à l'exécution de ses desseins, tourna ses vues vers l'abaissement de l'Angleterre. La position géographique des îles britanniques les mettant à l'abri de ses coups, il n'imagina pas d'autre moyen de leur faire sentir le poids de sa puissance, que de ruiner entièrement leur commerce. Le système continental qu'il avait inventé, devait fermer, aux marchandises anglaises, tous les ports du continent. L'adhésion à ce système devint une des premières conditions de l'alliance de Napoléon, et tout pays qui refusait de l'adopter, dans toute sa rigueur, était, par là même, considéré comme ennemi de la France.

Pendant que Napoléon cherchait à mettre tous les peuples en état de guerre avec l'Angleterre, le gouvernement britannique frappa contre le Danemarck un de ces coups qu'une

politique vulgaire essaierait de justifier, mais que réprouveront toujours l'équité et la morale, seules bases d'une politique saine et vraiment utile.

Le cabinet de Saint-James prévoyait avec inquiétude que Napoléon, habitué à ne respecter les traités qu'autant qu'ils lui convenaient, ne se ferait aucun scrupule d'envahir le Danemarck, afin de se saisir de sa marine. Il résolut de détourner ce coup, en s'emparant lui-même des vaisseaux danois. Soudain une formidable flotte anglaise, portant plus de 30 mille hommes de débarquement, se présente devant Copenhague et somme les Danois de lui remettre en dépôt leurs forces navales, jusqu'à la conclusion de la paix maritime. Le ministère rejeta d'abord avec indignation cette singulière proposition; mais un bombardement cruel ayant réduit en cendres la plus grande partie de la capitale, le général qui y commandait se vit obligé de capituler et de livrer la flotte, qui fut conduite en Angleterre.

Le Danemarck était une puissance amie de la Russie. L'empereur Alexandre ne pouvait, par conséquent, voir d'un œil indifférent le bombardement de Copenhague; il se détermina donc à ne plus différer de rompre avec l'Angleterre, et de fermer ses ports à son commerce. Mais

cette mesure eût été illusoire, si les Anglais avaient conservé un accès libre dans les ports de la Baltique appartenants à la Suède. Cette dernière puissance fut donc sommée de renoncer à l'alliance de l'Angleterre, et d'adhérer au système continental. Gustave IV ayant refusé d'obtempérer aux demandes de la Russie, l'empereur Alexandre lui déclara la guerre et fit envahir la Finlande.

L'empereur Napoléon se trouvait alors engagé dans une entreprise dont il n'avait pas assez calculé les difficultés, et qui devint pour lui une source inépuisable de calamités. Depuis la paix de Bâle, l'Espagne, gouvernée par un ministre aussi insolent qu'inepte, suivait aveuglément les impulsions de la France. Napoléon n'avait jamais trouvé en elle qu'un allié soumis et dévoué. Mais le prince de la Paix, lui-même, commençait déja à sentir le poids du joug qui pesait sur l'Espagne, et dans son cœur il avait pris la résolution de s'en affranchir à la première occasion favorable (1). Il crut que la rupture de la Prusse avec la France lui présentait cette occasion. Les

---

(1) C'est une grande question à résoudre, de savoir s'il y avait ineptie de la part du prince de la Paix, de rester uni avec la France, plutôt que de rompre avec elle.

(*Note des éditeurs.*)

armées espagnoles furent mises sur le pied de guerre, et l'on adressa même une proclamation au peuple pour l'inviter à coopérer à la défense de la patrie. La nouvelle de la bataille de Jéna fit suspendre ces préparatifs, et l'Espagne revint, avec plus de dévouement que jamais, au système français. Mais l'empereur Napoléon ne pouvait plus se méprendre sur les intentions secrètes de la cour de Madrid, et dès-lors il décida dans sa pensée la perte de la dynastie des Bourbons qui régnait en Espagne.

Cependant il dissimula son ressentiment, afin de se donner les moyens de subjuguer la péninsule sans en venir à une guerre ouverte. A cet effet, il fallait avant tout trouver un prétexte pour faire entrer des troupes françaises sur le territoire espagnol. L'exécution de ce projet fut favorisée par la lâche condescendance du prince de la Paix, qui, à force de bassesses, cherchait à effacer la fâcheuse impression que sa conduite équivoque devait avoir fait sur le gouvernement français. Napoléon, profitant de ces dispositions du ministre de Charles IV, n'eut pas de peine à le faire consentir à un traité, conclu à Fontainebleau, où l'on résolut la ruine du Portugal. Ce royaume devait être partagé en punition des relations intimes qu'il conservait avec l'An-

gleterre. La province d'Entre-Duero-et-Minho fut réservée au roi d'Étrurie en indemnisation de la Toscane, que Napoléon réunit à ses propres états. Pour flatter l'ambition du prince de la Paix, et l'endormir davantage, on lui promit la souveraineté de l'Alentejo et des Algarves. Le reste des provinces portugaises devait rester occupé par les troupes françaises et espagnoles jusqu'à la conclusion de la paix générale.

En exécution de ce traité, une armée française, qui, jointe aux troupes castillanes, devait consommer la conquête du Portugal, entra en Espagne et se dirigea sur Lisbonne. Une autre armée française s'assembla à Bayonne, pour appuyer au besoin les opérations de la première. La cour de Lisbonne, ne voyant aucun moyen d'arrêter l'invasion dont elle était menacée, prit le parti de céder à l'orage en se réfugiant au Brésil. Le Portugal, abandonné à sa mauvaise fortune, tomba sans coup férir entre les mains des Français, qui l'administrèrent en entier pour leur propre compte, sans s'embarrasser des stipulations du traité de Fontainebleau.

Napoléon, guidé par une politique astucieuse, mais profonde, avait réussi d'un seul coup à abattre le Portugal et à se rendre l'arbitre des destinées de l'Espagne, que l'introduction des

armées françaises, dans le cœur de la péninsule, mettait pour ainsi dire à la discrétion du cabinet des Tuileries. Le prince de la Paix, sentant trop tard l'énormité de la faute qu'il avait commise, n'osa réclamer ni contre l'inexécution du traité de Fontainebleau, ni contre l'occupation des places de Pampelune, de Saint-Sébastien, de Figuières et de Barcelone, où les Français introduisirent leurs garnisons sans y avoir été autorisés par la cour de Madrid.

Encouragé par le coupable silence du ministre espagnol, l'empereur Napoléon fit marcher sur Madrid la seconde armée française, qui, d'après les termes du traité de Fontainebleau, n'aurait dû pénétrer en Espagne que dans le cas où la première armée serait menacée d'une attaque de la part des Anglais. Le prince de la Paix, dont la pusillanimité ordinaire avait été augmentée par les démêlés survenus entre lui et le prince des Asturies, engagea le roi à suivre l'exemple de la cour de Lisbonne, en se retirant au Mexique. Cette résolution ayant transpiré parmi le peuple, y répandit la consternation, et amena les événements d'Aranjuez, où Charles IV, pour sauver son favori des mains d'une multitude furieuse, se vit obligé d'abdiquer en faveur de son fils Ferdinand VII.

Cette révolution, qui dérangeait les plans de l'empereur des Français, ne put cependant l'engager à y renoncer. Il ne fit qu'adopter d'autres mesures. Des suggestions perfides attirèrent la famille royale d'Espagne à Bayonne, où Napoléon se rendit aussi de sa personne. Ferdinand VII se vit obligé de restituer la couronne à son père, qui la rétrocéda à l'empereur des Français. Ce dernier la conféra à son frère Joseph, qui fut remplacé sur le trône de Naples par le grand-duc de Berg.

Cependant tout présageait déja que le nouveau roi d'Espagne ne resterait pas tranquille possesseur de son royaume. Napoléon avait pris de bonnes mesures pour s'établir militairement dans la péninsule, et pour disséminer les faibles armées que l'Espagne avait encore sur pied; mais il n'avait pas prévu l'opposition énergique qu'il rencontrerait dans une nation saintement attachée à son indépendance. A la nouvelle des violences exercées à Bayonne, toute l'Espagne courut spontanément aux armes. Un corps français, qui avait pénétré en Andalousie, cerné par des forces supérieures, se vit obligé de mettre bas les armes, et l'armée française qui occupait Madrid, hors d'état de se soutenir dans la capitale, l'évacua et se replia jusque derrière l'Èbre.

Les Portugais avaient aussi suivi le généreux exemple des Espagnols. Leur insurrection fut appuyée par la présence d'une armée anglaise, qui débarqua dans les environs de Lisbonne. Junot, qui commandait l'armée française en Portugal, ne put éviter une ruine infaillible, qu'en consentant à une capitulation, en vertu de laquelle ses troupes furent transportées en France.

Des évènements aussi extraordinaires mirent l'empereur des Français dans la fâcheuse alternative ou de renoncer à ses projets sur l'Espagne, ou d'avoir recours à une guerre ouverte. Son choix ne pouvait être douteux; mais avant de s'engager dans cette lutte, il voulut assurer sa position du côté de l'Europe, en resserrant les liens qui l'unissaient à la Russie, afin d'imposer à l'Autriche, qui, à cette époque, faisait des armements extraordinaires évidemment dirigés contre la France. Une nouvelle entrevue eut lieu à Erfurt entre les empereurs de Russie et des Français. Ce dernier obtint le consentement de son allié à l'élévation de son frère au trône d'Espagne, et la promesse de faire cause commune avec la France, dans le cas d'une déclaration de guerre de la part de l'Autriche. En revanche, Napoléon s'engagea à ne pas s'opposer à la réunion définitive, à l'empire russe, de

la Moldavie et de la Walachie. Différentes circonstances avaient fait ajourner l'évacuation de ces provinces, que les troupes russes avaient dû effectuer à la suite de l'armistice de Slobodséa, conclu avec les Turcs en vertu du traité de Tilsit.

Cet abandon des intérêts de la Porte, de la part de Napoléon, était motivé par le changement des dispositions du divan à l'égard de la France. Une révolution du sérail avait fait périr le sultan Sélim III, dont l'ambassadeur de France avait captivé la confiance. Le nouveau sultan, Mustapha IV, se rapprocha au contraire des Anglais, qui réussirent à lui donner de l'ombrage sur l'union intime qui régnait entre les cabinets de Pétersbourg et des Tuileries.

Dans les conférences d'Erfurt, l'empereur Alexandre ne négligea pas aussi d'alléger, autant que possible, le sort de la Prusse. Les malheurs de ce pays n'avaient pas cessé avec la guerre. Le traité de Tilsit ne servit que de prétexte à la France pour élever continuellement de nouvelles prétentions à la charge de la Prusse. Il avait été convenu que les troupes françaises évacueraient les états prussiens aussitôt que ces provinces auraient acquitté les contributions de guerre qui leur avaient été imposées. Les deux parties

n'étaient pas d'accord sur la fixation du montant de cette dette.

Après une négociation des plus longues, où, de la part du ministère français, l'on épuisa toutes les chicanes d'un esprit vexatoire, soutenu par l'abus de la force, le cabinet de Berlin se vit obligé de reconnaître la somme de 140 millions de francs, en représentation de la masse totale de l'arriéré des contributions. Pour cautionnement de cette somme, les places de Glogau, de Stettin, et de Custrin, devaient rester occupées par des garnisons françaises jusqu'à l'entier acquittement de la dette. Le roi de Prusse s'engagea, en outre, à ne pas avoir plus de 42 mille hommes sous les armes pendant dix ans.

Cependant, malgré tous ces sacrifices, les troupes françaises ne se pressaient pas encore d'évacuer la Prusse. L'intervention de l'empereur Alexandre fit décider cette évacuation, et, de plus, S. M. réussit encore à obtenir de l'empereur Napoléon un rabais de 20 millions sur le montant de la dette reconnue.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg désirait amener la Porte à consentir à la cession des provinces cis-danubiennes, sans renouveler les hostilités suspendues depuis l'armistice de Slobodséa; mais la négociation que l'on entama à ce sujet dans

un congrès réuni à Iassy ayant échoué, la guerre sur le Danube recommença avec plus de vigueur qu'auparavant.

L'empereur Napoléon, tranquillisé sur les affaires d'Allemagne, fit passer de puissants renforts à ses armées d'Espagne, et se rendit lui-même dans la péninsule pour diriger les opérations. Dans une campagne brillante, et qui semblait décisive, il dispersa les armées espagnoles, réoccupa Madrid, et obligea une armée anglaise, qui s'était avancée jusqu'à Toro, à se rembarquer à la Corogne. Ces succès faisaient prévoir la conquête prochaine de toute la péninsule; mais l'activité que l'Autriche continuait à mettre dans ses armements, obligea l'empereur des Français à quitter l'Espagne pour retourner en toute hâte à Paris.

Les sacrifices que le traité de Presbourg avait arrachés à l'Autriche étaient trop grands pour que le cabinet de Vienne pût se résigner à les supporter avec patience. Mais la désorganisation de ses armées, suite inévitable des revers multipliés qu'elles avaient essuyés, l'avait empêché jusque-là de se livrer à la réalisation des projets qu'il nourrissait en secret. Nous avons vu qu'il n'avait pas saisi l'occasion que la guerre de la France avec la Russie lui avait présentée. Il jugea

plus propice celle que semblaient lui offrir les évènements d'Espagne et les embarras qu'ils suscitaient à Napoléon.

Le cabinet de Vienne commença donc avec sécurité les préparatifs de la guerre. L'entrevue d'Erfurt augmenta les alarmes des ministres de l'empereur François; mais comme leurs armements n'avaient pas encore atteint le degré de maturité convenable, ils résolurent de dissimuler envers la France. Ils réussirent même à endormir l'empereur Napoléon, qui, rassuré par leurs protestations, ne craignit plus de porter en Espagne la majeure partie de ses forces. Profitant de ces circonstances, l'Autriche poussa ses armements avec une vigueur qui ne laissait plus de doutes sur la nature de ses projets.

L'empereur Napoléon désirait sincèrement éviter une nouvelle guerre, qui devait faire une diversion fâcheuse à ses affaires en Espagne. Mais toutes ses démarches, pour en venir à un accommodement, ne furent considérées par les Autrichiens que comme un aveu de sa faiblesse, et ne servirent qu'à les fortifier dans leurs projets, en leur persuadant qu'ils prendraient la France au dépourvu.

Le rôle que la Russie avait à jouer devenait difficile. D'un côté, il n'était pas de son intérêt

de coopérer à la ruine de la seule puissance qui présentât encore une masse intermédiaire entre elle et l'empire de Napoléon; d'un autre côté, elle ne pouvait refuser d'assister la France, sans violer ouvertement les engagements contractés envers elle, et dont aucune infraction, de la part de Napoléon, n'avait encore affaibli la sainteté. D'ailleurs, quand même le cabinet de Pétersbourg, passant par-dessus ces considérations morales en faveur des plus hautes vues politiques, se fût décidé à soutenir l'Autriche, il n'aurait pu le faire efficacement à cause de l'éloignement de ses armées occupées des affaires de Suède et de Turquie; et le faible corps qui lui restait de disponible sur les frontières de la Gallicie, n'aurait fait que participer aux revers de l'Autriche sans pouvoir y remédier. La neutralité de la Russie n'était pas plus admissible; elle n'eût fait que la compromettre envers la France, sans apporter le moindre retard aux malheurs de l'Autriche.

Ces considérations forçaient nécessairement le cabinet de Pétersbourg à ne pas dévier de la ligne de conduite tracée par les traités subsistants. Néanmoins l'empereur Alexandre, qui voyait avec regret l'Autriche courir à sa perte, épuisa tous les moyens pour détourner le cabi-

net de Vienne de sa résolution. Il ne lui cacha pas que, lié avec la France par des traités solennels, il ne pourrait pas s'empêcher de faire cause commune avec elle; tandis que d'un autre côté, pour le tranquilliser sur les projets ultérieurs de Napoléon, il lui offrit, de l'aveu même de la France, la garantie de la Russie pour l'intégrité de ses états.

Ces représentations ne firent aucune impression sur le ministère autrichien, qui crut devoir précipiter la guerre, pour empêcher les Français d'en finir avec l'Espagne, et pour utiliser les grands armements qu'il avait ordonnés, et dont le mauvais état des finances de l'Autriche ne lui permettait pas de supporter long-temps le poids. Une formidable armée autrichienne, commandée par l'archiduc Charles, passa l'Inn et pénétra en Bavière. D'autres corps se portèrent en Italie et sur Varsovie. L'armée que Napoléon réunit sur les bords du Danube était inférieure en nombre à la grande armée autrichienne; mais les combinaisons savantes de l'empereur des Français fixèrent la victoire de son côté. La bataille d'Ekmuhl lui ouvrit le chemin de Vienne. L'archiduc exécuta sa retraite par la rive gauche du Danube, et vint prendre position en face de Vienne. Un premier passage du fleuve, exécuté

par Napoléon, eut pour résultat la sanglante bataille d'Essling, où les Français furent battus et rejetés au-delà du fleuve. Le second passage fut plus heureux pour l'empereur des Français. L'armée autrichienne, ayant accepté la bataille dans les plaines de Wagram, éprouva une défaite complète, qui fut suivie d'un armistice, précurseur de la paix.

Pendant ce temps, le cabinet de Pétersbourg n'était pas demeuré dans l'inaction. Un corps de 30 à 40 mille Russes avait pénétré dans la Gallicie, et avait aidé les Polonais à conquérir cette province. L'armée autrichienne qui la défendait se replia en Moravie.

Les efforts du seul allié que l'Autriche eût à cette époque ne furent pas heureux, et ne paraissent point, il faut en convenir, avoir été sagement combinés. L'expédition anglaise contre Walcheren ne forma qu'une diversion impuissante, et fut presque sans but comme sans résultat.

L'Autriche sentit enfin qu'il n'y avait de salut pour elle que dans la paix. En la signant à Schœnbrunn, elle se vit forcée à consentir de nouveaux sacrifices. Elle perdit encore trois millions et demi d'habitants. Napoléon se réserva à lui-même la Carniole, le Frioul autrichien,

Trieste, la Haute-Carinthie, Fiume, la Dalmatie hongroise, et le généralat de Karlstadt. Ces provinces, réunies à l'Istrie et à la Dalmatie vénitienne avec ses îles, formèrent un corps d'état qui reçut la dénomination de provinces illyriennes. Saltzbourg, l'Innviertel, et une partie du Hausruck furent incorporés à la Bavière, qui, en revanche, fit quelques cessions en faveur de l'Italie, du grand-duc de Wurtzbourg et du roi de Wurtemberg. Ce dernier en fit aussi quelques-unes au grand-duc de Baden. La Gallicie occidentale, avec le cercle de Zamosc et le rayon de Cracovie, servit à augmenter le territoire du duché de Varsovie. L'on abandonna à la Russie le district de Tarnopol, peuplé de 400 mille ames.

La paix de Schœnbrunn avait été précédée de celle de Fridrikhshamm entre la Russie et la Suède.

Dans le courant de la guerre, les troupes suédoises avaient été expulsées de toute la Finlande et de l'Ostro-Bothnie, et les Russes avaient porté leurs armes triomphantes jusque sur la rive occidentale du golfe de Bothnie. D'un autre côté, les Danois repoussèrent une armée suédoise, qui s'était portée en Norvège, et envahirent eux-mêmes l'Hériédalie.

L'opiniâtreté avec laquelle Gustave IV persévé-

rait dans le système politique qu'il avait adopté, malgré les refus des Anglais de lui donner les secours qu'il demandait, compromettait l'existence de la Suède, et exaspérait les esprits contre le roi. La révolte éclata dans l'armée opposée aux Danois; elle marcha sur Stockholm. Gustave IV fut détrôné, et eut pour successeur Charles XIII, son oncle, duc de Sudermanie. Le nouveau roi s'empressa d'entamer des négociations, qui eurent pour résultat la paix de Fridrikhshamm avec la Russie, et celle de Ionkoping avec le Danemark. La Suède céda à la Russie les îles d'Aland, la Finlande, l'Ostro-Bothnie, et la partie de la Westro-Bothnie, située à l'orient des rivières de Torneo et de Muonio. Elle s'engagea en outre à adhérer au système continental, en fermant ses ports aux vaisseaux anglais, à l'exception toutefois de ceux chargés de sel et de productions coloniales, denrées dont elle se réserva l'importation. Les limites entre la Norvège et la Suède furent remises sur le même pied où elles étaient avant la guerre.

Le traité de Schœnbrunn avait mis le comble à la puissance de l'empereur Napoléon. Cependant il crut devoir encore chercher à la consolider, en s'unissant, par des liens de parenté, à une des grandes maisons souveraines de l'Europe.

L'impératrice Joséphine, son épouse, n'ayant point d'enfants, il saisit ce prétexte pour faire ordonner la dissolution de son mariage avec elle. Pour la remplacer, il jeta d'abord les yeux sur une des grandes-duchesses de Russie; mais les propositions qu'il fit à ce sujet furent si froidement reçues à Pétersbourg, qu'il dut pressentir que cette négociation n'aurait pas de résultat satisfaisant pour lui. Il tourna alors ses vues sur l'Autriche, et fut plus heureux. Le cabinet de Vienne s'empressa de donner les mains à cette alliance, dans laquelle il espérait trouver une garantie pour l'existence politique de la monarchie autrichienne, que l'immense accroissement de l'empire de Napoléon commençait à rendre problématique. Le mariage de l'empereur des Français avec l'archiduchesse Marie-Louise ne tarda pas à avoir lieu, malgré le refus du pape d'accorder les dispenses nécessaires.

Cet important événement devint la source de nouveaux changements dans la politique européenne. Napoléon, rassuré sur le compte de l'Autriche qu'il se flattait d'avoir irrévocablement attaché à son système, ne crut pas être dans le cas de ménager davantage la Russie qui, seule, pouvant encore agir en puissance indépendante et mettre des obstacles à la réalisa-

tion de son projet de domination universelle, devenait par là même son principal ennemi. D'ailleurs, il avait été choqué des difficultés que son projet de mariage avec une des grandes duchesses avait rencontré à Pétersbourg, et il désirait avec ardeur trouver l'occasion de s'en venger en faisant sentir à l'empereur Alexandre tout le poids de son énorme puissance. Cependant, comme il prévoyait qu'en s'attaquant à la Russie il aurait à soutenir une guerre plus terrible que toutes celles qu'il avait faites précédemment, il résolut de dissimuler encore ses projets pour se donner le temps d'achever les immenses préparatifs que son entreprise gigantesque nécessitait. En outre, il se proposait de profiter aussi de ce temps pour terminer, au gré de ses désirs, les affaires d'Espagne.

La guerre dans ce dernier pays continuait avec des succès variés. La mésintelligence, survenue entre les Anglais et les Espagnols, empêcha les alliés de profiter convenablement de la grande diversion que la guerre avec l'Autriche faisait en leur faveur, et de la victoire de Talavéra remportée par le général Wellington, qui commandait l'armée anglaise. Aussi la campagne de 1809 n'eut-elle aucun des résultats brillants que l'affaiblissement des armées françaises dans la péninsule promet-

tait aux Espagnols. Les Français conservèrent toutes les provinces dont ils se trouvaient en possession, et ajoutèrent la place de Girone à leurs précédentes conquêtes. Animé par ces succès, Napoléon s'imagina qu'en renforçant ses armées, il réussirait à consommer la conquête de la péninsule dans le cours de la campagne de 1810. Le maréchal Soult, avec 50 mille hommes, reçut ordre d'envahir l'Andalousie, et le maréchal Masséna, avec 70 mille, fut destiné à planter les aigles françaises sur les tours de Lisbonne (1). Cependant les espérances que les Français avaient conçues ne furent point réalisées.

A la vérité, le maréchal Soult pénétra sans difficulté dans l'Andalousie, mais il ne put emporter la place de Cadix où les Espagnols s'étaient fortifiés. D'un autre côté, le maréchal Masséna, attiré jusque dans le cœur du Portugal, par la savante défensive de lord Wellington, vit sa fortune échouer devant les formidables lignes de Torres-Védras, et dut songer à la retraite pour sauver les débris d'une armée exténuée par les privations de tout genre qu'elle avait éprouvées.

---

(1) Soult n'avait que 35 mille hommes, et Masséna tout au plus 60 mille. (*Note des éditeurs.*)

Les indices du refroidissement qui commençait à s'établir dans les rapports de la France avec la Russie, n'avaient pu échapper à la pénétration de l'empereur Alexandre. Il sentit que l'alliance conclue à Tilsit et cimentée à Erfurt, n'étant plus dans les intérêts de Napoléon, ne subsisterait pas long-temps, et que l'on touchait à la grande crise qui devait ou consolider la monarchie universelle que l'empereur des Français prétendait établir sur le continent, ou briser les chaînes qui retenaient sous son sceptre tous les peuples de l'Europe. L'empereur de Russie, déterminé à ne jamais souscrire à aucune condition incompatible avec la dignité et l'indépendance de sa couronne, envisagea la rupture comme inévitable et même comme très-prochaine. Dès-lors il s'appliqua à organiser sourdement tous les moyens de défense que les immenses ressources de ses vastes états lui présentaient, pour soutenir une lutte d'autant plus terrible que la Russie n'avait à compter que sur ses propres forces, pour faire face à celles de la plus grande partie de l'Europe.

Déja l'accroissement extraordinaire que le duché de Varsovie avait reçu par la réunion de la nouvelle Gallicie, avait commencé à inspirer de justes inquiétudes au ministère russe, qui crut devoir prendre des mesures de sûreté en

proposant à Napoléon de signer une convention, par laquelle il s'engagerait à ne jamais reconnaître le rétablissement du royaume de Pologne. L'empereur des Français, tout en protestant que ce rétablissement n'entrait nullement dans son système, refusa toutefois de signer la convention proposée, sous le prétexte futile qu'un tel acte serait incompatible avec sa dignité. Ce refus dévoilait le peu de sincérité des dispositions amicales qu'il feignait encore de conserver à l'égard de la Russie.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne se dissimula pas que, dans ces circonstances, il devait surtout chercher à contraindre les Turcs à la paix, afin de pouvoir réunir sans distraction tous ses moyens de guerre sur la frontière occidentale de l'empire. Mais ce n'était qu'en inspirant de la terreur à la Porte que l'on devait espérer de l'amener à souscrire à un accommodement tel que la Russie le désirait. Il fut donc résolu de pousser la guerre avec vigueur, afin de la terminer avant que les projets que Napoléon nourrissait contre la Russie eussent reçu leur développement. L'armée russe, destinée à pénétrer en Bulgarie en 1810, comptait environ 90 mille combattants, et se trouvait sous les ordres du général comte Kamenskoï, qui s'était distingué particu-

lièrement dans la dernière guerre contre les Suédois. L'ouverture de la campagne fut brillante.

La prise de la place de Bazardgik, emportée d'assaut, fut suivie de celle de Silistria, qui capitula après un siége de courte durée; et l'armée russe s'avança sur Schoumlia, tandis qu'un de ses corps laissé sur le Danube assiégeait Routschouk. Mais la position retranchée que l'armée du grand-visir avait prise à Schoumlia, était si formidable, que tous les efforts du comte Kamenskoï pour l'en déposter se trouvèrent inutiles.

Le général russe, hors d'état de rien entreprendre de sérieux contre Schoumlia, et voyant d'un autre côté que le siége de Routschouk n'avançait pas, résolut de hâter la reddition de cette place en s'y portant avec une partie de ses forces. Alors les opérations commencèrent à prendre une tournure moins favorable. A la vérité, le grand-visir échoua dans les tentatives qu'il fit pour pousser le corps d'observation que le comte Kamenskoï avait laissé devant lui; mais les affaires devant Routschouk se trouvaient dans le plus mauvais état. Le comte Kamenskoï, qui s'était décidé à brusquer l'événement, avait livré un assaut qui n'avait point réussi, et, comme toutes les entreprises manquées de ce genre, avait fait éprouver

aux Russes une perte notable. Le sort du siége était d'autant plus compromis, que les Turcs réunissaient sur la Iantra un corps de 40 mille hommes destiné à débloquer Routschouk.

Enorgueillis par ce retour de fortune, les Turcs se crurent reportés au temps de Mahomet II, et déja des cris de victoire retentissaient dans les rues de Stamboul; mais leur allégresse ne dura pas. Le comte Kamenskoï, ne voulant pas donner aux ennemis le loisir de le serrer de près, prit la belle résolution de ne laisser devant Routschouk que les troupes absolument nécessaires pour en continuer le siége, et de marcher avec le reste à la rencontre du corps posté sur la Iantra. Il le trouva retranché près de Batin, et lui livra une bataille sanglante, qui eut pour résultat la destruction complète du corps turc. La reddition des places de Sistow, de Cladowa, de Routschouk, de Giourgewo, de Nicopol et de Tourna, fut le fruit de cette importante victoire.

La nouvelle de la bataille de Batin, parvenue à Constantinople, y excita des alarmes d'autant plus vives, que la retraite du comte Kamenskoï de devant Schoumlia avait été signalée comme un avantage éclatant, précurseur de succès encore plus importants. Cependant malgré la consternation que le renversement inattendu de ces

espérances répandit parmi les Turcs, la Porte, animée par les représentations du ministre d'Angleterre, et même par les sourdes intrigues des émissaires français, se roidit contre le malheur; loin de rechercher la paix, elle se prépara avec plus d'ardeur que jamais à continuer la guerre. Ainsi la campagne, quoique glorieuse pour les Russes, ne fut point décisive, et le cabinet de Saint-Pétersbourg se vit dans la nécessité de songer à en soutenir une nouvelle; ce qui était d'autant plus fâcheux, que, précisément à cette époque, les rapports avec la France commençaient à dégénérer en discussions où l'on pouvait découvrir aisément le germe de démêlés plus graves.

L'empereur Napoléon n'avait pas renoncé à son système de conquêtes sans guerre, qu'il masquait sous le titre de réunions. Dès l'année 1808, le pape, en punition de ses refus de déclarer la guerre aux Anglais, s'était vu enlever les provinces d'Urbino, d'Ancône, de Macérata et de Camérino qui furent incorporées au royaume d'Italie. Cette injustice n'ayant point rendu le pape plus souple, Napoléon acheva, en 1809, de le dépouiller de tous ses états, qui, avec la ville de Rome, furent réunis à l'empire français.

Les réunions de l'année 1810 furent encore plus importantes. L'empereur des Français était

mécontent de la conduite du roi de Hollande qu'il accusait de favoriser le commerce anglais. Louis ne put échapper au courroux de son frère, qu'en signant un traité, en vertu duquel il cédait à la France la Zélande, le Brabant hollandais, et la partie de la Gueldre située sur la rive gauche du Waal. Par ces sacrifices, il crut avoir acheté la conservation de l'indépendance de son royaume ; mais il ne tarda pas à apprendre que ces espérances étaient illusoires. Dégoûté par de nouvelles vexations de la part de son frère, il abdiqua la couronne en faveur de son fils. Mais Napoléon refusa de reconnaître le nouveau roi, et réunit toutes les provinces hollandaises à son empire, dépassant ainsi la ligne du Rhin que lui-même avait itérativement promis de ne jamais franchir. A la même époque, le Valais, qui jusque-là avait formé une république indépendante, fut aussi incorporé à la France. Enfin, pour mettre le comble à ces iniquités, Napoléon ordonna encore la réuion du duché de Lauenbourg et de la ville de Lubeck sur la mer Baltique, et des pays situés sur les côtes de la mer du Nord, y compris les villes de Brême et de Hambourg.

Nous ne pouvons mieux faire connaître l'effet que ces nouvelles acquisitions durent produire

en Europe, qu'en citant le passage suivant, extrait du manifeste que l'Autriche publia en 1813:
« Cet acte de violence s'exécuta sans aucun motif
« de droit, même apparent, au mépris de toutes
« les formes adoucissantes, sans avis préalable,
« sans négociation avec un cabinet quelconque,
« mais sur le seul prétexte arbitraire et futile
« qu'il était commandé par la guerre avec l'An-
« gleterre. Le décret qui établissait sur les côtes
« de l'Allemagne une nouvelle domination fran-
« çaise, sous le titre de 32e division militaire,
« était par lui-même assez inquiétant pour toutes
« les puissances voisines; mais il le fut encore
« bien plus, parce qu'on le regardait avec raison
« comme le présage de dangers futurs bien plus
« éminents. Ce décret renversait un système
« établi par la France elle-même, violé à la vé-
« rité, dans plus d'une occasion, mais que l'on
« proclamait cependant comme toujours subsis-
« tant: le système des soi-disant limites naturelles
« de la France. Il fut renversé sans qu'on entrât
« dans aucune explication pour justifier cette dé-
« marche; et Napoléon, par cet acte arbitraire
« sans exemple, anéantit même ses propres créa-
« tions. Ni les états de la confédération du Rhin,
« ni le royaume de Westphalie, ni quelque autre
« territoire que ce fût, ne se trouva à l'abri de

« cette marche usurpatrice. Tracée par l'aveugle « caprice, sans règle ni plan, sans aucun égard « pour les rapports politiques anciens et nou- « veaux, la nouvelle ligne des frontières tra- « versa les pays et les rivières, enleva aux pro- « vinces du centre et du midi de l'Allemagne toute « communication avec la mer du Nord, passa « l'Elbe, sépara le Danemark de l'Allemagne, se « fixa même sur la Baltique, et parut tendre à « aller rejoindre la ligne des forteresses prus- « siennes sur l'Oder, que la France occupait en- « core. Et cependant cet acte de violence, quoi- « qu'il entamât sans ménagement tous les droits « et toutes les propriétés, toutes les lignes de « démarcations géographiques, politiques et mili- « taires, donnait si peu au pays occupé le carac- « tère d'un territoire fermé, qu'on fut obligé de « regarder cette démarche comme le prélude d'in- « justices plus grandes encore, par lesquelles la « moitié de l'Allemagne devait devenir une pro- « vince française, et Napoléon maître réel du « continent. »

Cette nouvelle réunion était d'autant plus choquante, qu'elle englobait aussi les possessions du duc d'Oldenbourg, proche parent et allié de la maison impériale de Russie.

L'empereur Alexandre, se renfermant dans le

sens littéral du traité de Tilsit, n'avait point réclamé contre les précédentes réunions; mais il ne pouvait considérer avec la même indifférence cette dernière, qui dépouillait un prince dont le rétablissement était une des clauses formellement consenties par la France à Tilsit. En réponse aux représentations que le cabinet de Pétersbourg adressa à ce sujet à la cour de France, Napoléon se borna à offrir en indemnité au duc la ville d'Erfurt avec la seigneurie de Blankenhayn, possessions qui, depuis la paix de Tilsit, demeuraient sous l'administration française. Cet échange était d'autant moins admissible, que le duché d'Oldenbourg renfermait une population triple de la compensation proposée. L'empereur Alexandre se vit donc obligé, pour l'honneur de sa maison, de publier une protestation, que ses ministres présentèrent aux différentes cours où ils étaient accrédités (1).

(1) « S. M. I. de toutes les Russies a appris avec surprise « que S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, son allié, « donnant, par un sénatus-consulte, de nouvelles limites à « son empire, y a compris le duché d'Oldenbourg. S. M. a « exposé à l'attention de l'empereur, son allié, comme elle le « fait à celle de l'Europe entière, que nommément le traité « de Tilsit assure la paisible possession de ce duché à son « légitime souverain.

Vers le même temps, une mesure administrative, ordonnée par l'empereur Alexandre, vint ajouter un nouveau grief aux démêlés survenus entre les deux empires. La clôture des ports, résultat de la guerre avec l'Angleterre, privait la Russie de tout débouché pour ses exportations qui, consistant uniquement en matières brutes, telles que bois, potasse, chanvre, fer, etc., ne pouvaient être transportées que par mer. Il en arriva que la balance du commerce se fixa en-

---

« S. M. a rappelé à ce monarque, et le fait à toutes les « puissances, que la Russie, par le traité provisoire de 1766 « et par celui de 1773, abandonna au roi de Danemark tout « ce qu'elle possédait dans le duché de Holstein, et reçut en « échange les comtés d'Oldenbourg et de Dekenhorst, qui, « par des transactions connues, auxquelles plusieurs puis- « sances durent nécessairement prendre part, furent érigés « en duché souverain en faveur d'une branche cadette de « cette même maison de Holstein-Gottorp, à laquelle S.M.I. « appartient par le lien du sang le plus direct.

« L'empereur juge que cet état, créé par la générosité de « son empire, ne peut être annulé sans blesser toute justice « et ses droits. Il se voit par conséquent obligé d'user du « droit de réservation, et de mettre à couvert, comme il le « fait par le présent office, en son propre nom et celui de « ses héritiers au trône à perpétuité, tous les droits et obli- « gations qui dérivent des traités ci-dessus mentionnés.

« Quel prix pourraient conserver les alliances, si les trai-

tièrement au détriment de la Russie, et y produisit une baisse désastreuse dans le cours du change, et une dépréciation du papier-monnaie, qui menaçait de ruine toutes les ressources financières de l'État. Pour échapper à cette situation alarmante, sans renoncer au système continental, le ministère russe imagina de restreindre aussi les importations.

Le nouveau tarif, publié le 19 décembre 1810, prohibait l'entrée de presque toutes les mar-

---

« tés qui les fondent ne conservaient pas le leur. Mais S. M., « afin de ne point donner sujet à aucune méprise, déclare ici « qu'un grand intérêt politique a produit son alliance avec « S. M. l'empereur des Français; que cet intérêt subsiste, et « qu'elle se propose par conséquent de veiller à la conserva- « tion de cette alliance, et s'attend à un soin pareil et réci- « proque de la part d'un monarque à l'amitié duquel elle a « des droits.

« Cette union de l'intérêt de deux empires, conçue par « Pierre-le-Grand, qui, dès-lors et depuis, rencontra tant « d'obstacles, a déja procuré des avantages à l'empire de « S. M., et la France de même en a recueilli de son côté.

« Il paraît donc de l'utilité des deux empires, de s'appli- « quer à conserver cette alliance, et S. M. y consacrera tous « ses soins.

« Le soussigné...... obéit aux ordres de l'empereur son « maître, en adressant le présent office à M....., et il saisit « cette occasion pour, etc. etc. etc. »

chandises qui avaient fait jusque-là l'objet du commerce extérieur. Les marchandises prohibées devaient être détruites. Les denrées coloniales furent permises, pourvu qu'elles ne fussent point reconnues propriétés anglaises; dans ce dernier cas, elles devaient être confisquées comme toute propriété ennemie. La prohibition établie par ce nouveau tarif, portant en grande partie sur les productions du sol ou de l'industrie française, Napoléon qui prétendait ruiner la Russie, sans nuire aux avantages de son propre commerce avec elle, se plaignit avec aigreur de ce qu'il appelait un manque de procédés à son égard, et saisit ce prétexte pour justifier la conscription de 1811, dont cependant il avait ordonné la levée avant d'avoir eu connaissance du nouveau tarif.

La levée de cette conscription, les armements extraordinaires des Polonais du duché de Varsovie, et le renforcement progressif de l'armée française d'Allemagne, dont le quartier-général avait été transféré de Ratisbonne à Hambourg, étaient des marques non équivoques des dispositions hostiles de la France. L'empereur Alexandre jugea nécessaire de ne plus tarder à se mettre en état de défense, en rassemblant la majeure partie de ses forces sur la frontière occidentale

de son empire. Une division, qui, depuis la dernière guerre avec la Suède, était demeurée dans l'ancienne Finlande, reçut ordre de marcher sur la haute Duna. L'armée du Danube, qui, à la fin de 1810, se trouvait forte de neuf divisions, ne fut plus composée que de quatre; les cinq restantes furent portées sur le haut Dniester.

Ces préparatifs alarmèrent Napoléon, qui crut devoir préjuger que les Russes ne se permettaient d'affaiblir ainsi l'armée du Danube, que parce qu'ils étaient assurés de la paix avec la Turquie. Lui-même, au contraire, se trouvait plus embarrassé que jamais des affaires d'Espagne, qui entraînaient une consommation d'hommes prodigieuse, sans amener de résultat satisfaisant pour lui. Il pensa que, dans ces conjonctures, la prudence lui prescrivait de dissimuler encore envers la Russie; et il se détermina, en conséquence, à adresser au cabinet de Pétersbourg de nouvelles protestations sur son désir de conserver la bonne harmonie entre les deux grands empires. Toutefois ces protestations n'étaient, pour ainsi dire, que des compliments vagues, et ne présentaient aucune ouverture pour en venir à l'arrangement définitif des démêlés subsistants.

Il était évident que l'empereur des Français ne cherchait qu'à gagner du temps pour achever

ses préparatifs. Il semblait donc de l'intérêt du cabinet de Saint-Pétersbourg de le prévenir en commençant la guerre dès le printemps de 1811; mais la situation politique et militaire de l'Europe ne permettait pas à la Russie de se livrer à des opérations offensives. A la vérité les 150 mille hommes que l'empereur Alexandre aurait pu rassembler sur ses frontières occidentales n'eussent probablement point rencontré d'obstacles pour envahir le duché de Varsovie, et pour s'avancer jusqu'à l'Oder, afin de décider la Prusse à se déclarer aussi contre la France : mais ces succès éphémères n'auraient fait que compromettre les forces de la Russie, en les affaiblissant de tous les corps que l'on eût été obligé de laisser en arrière pour bloquer les places de Dantzig, de Thorn, de Modlin et de Zamosc, et pour couvrir la ligne d'opérations contre les entreprises des Autrichiens, dont les dispositions en faveur de la Russie étaient plus que problématiques. Cet affaiblissement n'aurait pu être compensé suffisamment par la jonction de l'armée prussienne, qui, depuis la paix de Tilsit, n'était plus composée que de 40 mille hommes. C'est dans cette position défavorable que l'armée russe se serait trouvée obligée de faire tête à l'armée

française d'Allemagne, qui, forte de 60 mille hommes, en y comprenant les troupes cantonnées en Hollande, eût été encore renforcée par plus de 100 mille hommes des troupes de la confédération du Rhin, et par 20 à 30 mille hommes de l'armée du duché de Varsovie. Cette dernière assurément n'aurait point accepté d'engagement contre les forces supérieures des Russes, et se serait mise à couvert par une prompte retraite jusque derrière l'Elbe.

Ainsi la course hasardée des Russes jusqu'à l'Oder, sans produire aucun résultat heureux, n'eût pas manqué d'aboutir à une retraite désastreuse. Au lieu de s'exposer à ce malheur, il était bien plus avantageux pour la Russie d'attendre l'ennemi sur son propre territoire, où l'explosion d'une guerre nationale devait donner d'utiles auxiliaires à ses armées. L'empereur Alexandre se détermina donc à demeurer en observation sur ses frontières en attendant l'évènement.

Dans ces entrefaites, les hostilités avaient recommencé sur le Danube, le comte Kamenskoï, en proie à une maladie mortelle, fut remplacé par le général Golenitchef-Koutousof. Le nouveau général en chef, qui, comme nous l'avons déja dit, n'avait plus que quatre divisions à sa

disposition, se vit réduit à la défensive. Afin de ne pas être obligé de disséminer ses forces, il fit raser toutes les places situées à la droite du Danube, à l'exception de celle de Routschouk, qu'il conserva pour lui servir de tête de pont. L'armée ottomane, commandée par le grand-visir, et forte de 60 mille hommes, ayant marché de Schoumlia sur Routschouk, Koutousof y jeta une forte garnison pour assurer sa retraite, et lui-même avec les 20 mille hommes qui composaient le gros de ses forces, se porta en avant de la place. Les Turcs l'attaquèrent le 22 juin. Après un combat opiniâtre, la victoire demeura du côté des Russes, qui repoussèrent constamment tous les efforts des ennemis. Cependant, malgré cette victoire, Koutousof ne se crut pas en état de se maintenir à la droite du Danube; il repassa le fleuve, et fit détruire les fortifications de Routschouk.

La nouvelle de ces évènements combla de joie l'empereur des Français. Comme la paix entre la Russie et la Porte semblait plus éloignée que jamais, il ne vit plus de motifs pour cacher ses projets. Jusque-là les discussions entre les cabinets des Tuileries et de Saint-Pétersbourg avaient conservé un caractère confidentiel, qui laissait encore quelque espoir de rapproche-

ment, et tenait les esprits en suspens sur le degré d'importance de ces démêlés. Napoléon dissipa cette incertitude, en se permettant, au milieu d'un cercle diplomatique, tenu aux Tuileries le 3 août, d'adresser à l'ambassadeur de Russie des reproches amers et des inculpations perfides, qui mirent tous les ministres étrangers, présents à cette scène, dans le secret des différends survenus entre les deux empires. Il est hors de doute qu'il n'eût point balancé à commencer dès-lors les hostilités, si la saison avait été moins avancée. La crainte d'abîmer ses troupes en leur faisant exécuter des marches fatigantes au milieu des boues d'automne, l'engagea à ajourner l'accomplissement de ses projets jusqu'au printemps. D'ailleurs il voulait profiter de l'hiver pour passer des renforts en Espagne où lord Wellington continuait à tenir en échec ses armées, dont la guerre des guerillas minait journellement les forces.

Cependant la fin de la campagne de 1811 sur le Danube ne répondit pas aux espérances que la retraite du général Koutousof avait inspirées aux ennemis de la Russie.

L'armée ottomane, fière de voir enfin une armée russe reculer devant elle, se hasarda à passer elle-même le Danube dans les environs

de Routschouk, afin de porter le théâtre de la guerre en Walachie. Cette résolution, célébrée à Constantinople comme une victoire, fut exécutée le 26 août, et devint la cause d'une cruelle catastrophe pour les Turcs. Le général Koutousof se porta en face de l'armée ottomane, afin de l'empêcher de s'étendre en Walachie, et le 30 septembre il détacha un corps aux ordres du général Markof, avec ordre de passer le Danube au-dessus de Routschouk, et de venir fondre sur la réserve turque demeurée à la droite du fleuve. Cette opération eut le succès désiré. La réserve, complètement battue, fut refoulée dans la ville de Routschouk. L'armée ottomane, privée de ponts et de communication avec la rive droite, se vit complètement cernée. Après avoir été bloquée pendant quelques semaines, elle fut obligée de mettre bas les armes.

La Porte, entièrement découragée par ce grand désastre, demanda la paix. Un congrès s'ouvrit à Bukarest au mois de décembre. Un changement aussi inopiné dans la situation des deux partis sur le Danube, déjouait les calculs de Napoléon, qui comptait sur la diversion que les affaires de Turquie devaient faire en sa faveur au moment où il entrerait en campagne contre la Russie. Il ne négligea aucun moyen

pour faire revenir la Porte de son abattement, en lui insinuant que, lui-même étant prêt à rompre avec les Russes, elle ne devait pas se hâter de conclure le traité. Il réussit du moins, par ses menées, à entraver la marche des négociations de Bukarest.

Au commencement de l'année 1812, tout présageait l'explosion prochaine de la grande crise dont l'Europe se trouvait menacée. La situation militaire de Napoléon en Allemagne était déja formidable. La garnison de Dantzig, accrue par des renforts successifs, présentait un total de plus de 20 mille hommes. Celles des places de l'Oder furent aussi renforcées. Stettin seule contenait plus de 17 mille hommes. En outre, l'armée française d'Allemagne comptait déja plus de 100 mille combattants, et attendait de nouveaux renforts qui se trouvaient déja en marche. Les forces militaires de la France, déja si prodigieuses, devaient être encore augmentées par une nouvelle levée de la conscription de 1812. L'armée française d'Italie reçut aussi l'ordre de se tenir prête à marcher.

L'attitude de l'empereur des Français était d'autant plus menaçante, qu'outre les ressources militaires de l'empire français et du royaume d'Italie, il avait encore à sa disposition celles

des alliés ou plutôt des vassaux de son empire, tels que le roi de Naples, la Suisse, les princes de la confédération du Rhin, et le duché de Varsovie. A l'exception de la Russie, de l'Angleterre et de la Turquie, il ne restait en Europe d'autres puissances indépendantes que le Danemark, la Prusse, l'Autriche et la Suède. Napoléon ne négligea rien pour les attirer à son alliance.

Le Danemark qui, depuis la catastrophe de Copenhague, suivait aveuglement les impulsions du cabinet des Tuileries, ne refusa pas de continuer à faire cause commune avec la France; mais sa coopération ne pouvait être d'aucune utilité pour elle : les moyens militaires du Danemark, trop circonscrits, étaient à peine suffisants pour la défense de ses propres possessions contre les entreprises des Anglais et de leurs alliés.

La Prusse se trouvait dans la position la plus critique. Cernée de tous côtés par les troupes du duché de Varsovie, par celles de Saxe, et par l'armée de Davoust qui, en quelques marches, pouvait être rendue à Berlin, elle voyait encore les Français établis au cœur de ses états par l'occupation de Dantzig, et des trois places de l'Oder. Dans cette déplorable situation, Fré-

déric-Guillaume ne pouvait se dissimuler qu'il risquait de devenir la première victime de la guerre qui allait éclater. Il vit qu'il n'y avait d'autres moyens de se soustraire à ce danger qu'en s'alliant intimement avec la France. Mais les propositions qu'il adressa à ce sujet au cabinet des Tuileries, et qu'il renouvela à plusieurs reprises dans le courant de l'année 1811, furent toujours reçues avec froideur.

Napoléon dévoilait ainsi la secrète pensée de commencer les hostilités contre la Russie par l'anéantissement de la monarchie prussienne, afin de ne pas laisser derrière soi un allié peu sûr, qui, au moindre revers, pouvait se transformer en ennemi déclaré. Cependant, au commencement de 1812, de nouvelles instances, de la part du ministère prussien, réussirent à donner un autre cours à la politique de la France. En poussant à bout Frédéric-Guillaume, Napoléon craignit de le voir se jeter dans les bras de la Russie, au lieu qu'en adhérant aux propositions de la Prusse, il devait acquérir la faculté de disposer des troupes de cette puissance. Il jugea donc qu'il serait impolitique de persévérer dans un système dont le résultat serait de priver son armée d'un secours qui n'était pas sans utilité, pour renforcer celle de l'ennemi qu'il se prépa-

rait à combattre. Toutefois, en permettant à la Prusse de s'allier avec lui, l'empereur des Français ne négligea pas de l'affaiblir encore par de nouvelles charges. En vertu des conventions qui accompagnaient le traité d'alliance signé par le ministre de Prusse à Paris le 12 (24) février, Frédéric-Guillaume s'engagea à mettre, à la disposition de la France pour être employé contre la Russie, un corps de 20 mille hommes avec 60 pièces de canon, et à fournir à l'armée française les objets nécessaires à sa subsistance pendant son passage à travers les états prussiens.

C'était surtout la détermination de l'Autriche qu'il importait à Napoléon de fixer en sa faveur. Quoique son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise lui donnât une influence marquée dans le conseil de l'empereur François; toutefois ce prince ne pouvait se dissimuler que la cause de la Russie était celle de toute l'Europe, et montrait une grande répugnance à coopérer à la ruine d'une puissance dont la chute devait faire évanouir les dernières lueurs d'espérance pour l'affranchissement du continent. Mais rester neutre n'était pas chose facile avec Napoléon, qui refusait de reconnaître d'autre neutralité qu'un désarmement complet, et l'Autriche, en s'y soumettant, se fût privée de tout moyen de profiter des chan-

ces heureuses que les événements de la guerre pouvaient lui présenter. Pour suivre la politique la plus conforme à ses vrais intérêts, le cabinet de Vienne dut donc se résigner à conclure une alliance, qui, en mettant à la disposition de la France un corps de 30 mille hommes avec 60 canons, réservait du moins les forces de la monarchie pour être employées selon les circonstances. Le traité, qui établissait cette alliance, fut signé à Paris le 2 (14) mars.

Il ne restait plus à Napoléon qu'à s'assurer de la Suède; mais toutes les tentatives qu'il fit pour y réussir n'eurent point de succès. Nous avons vu que la paix de Fridrikshamm avait réservé à la Suède l'importation du sel et des denrées coloniales. Napoléon avait refusé de reconnaître cette stipulation, et la Suède s'était vu obligée d'y renoncer par le traité de Paris, qui termina ses différends avec la France et lui restitua la Poméranie. Cependant, malgré ce traité, le commerce entre l'Angleterre et la Suède continua, à cause de la configuration des côtes scandinaves très-favorables à la contrebande. Napoléon, irrité, accusa le ministère suédois de connivence avec ses ennemis, et vers la fin de l'année 1810 il le somma péremptoirement de déclarer en forme la guerre à l'Angleterre. Le cabinet de

Stockholm, que l'approche de l'hiver privait des secours de l'Angleterre, céda à la volonté du plus fort. A cette époque, les Suédois, ayant porté le maréchal Bernadotte à la succession au trône, on crut généralement que ce général français ne manquerait pas d'attacher irrévocablement cette puissance au système de la France. Mais le nouveau prince royal, s'identifiant aux intérêts de la nation qui l'avait choisi, n'eut plus en vue que ses devoirs envers sa nouvelle patrie. D'un autre côté, l'Angleterre traitait amicalement les navires suédois, malgré la déclaration de guerre. Cette conduite ne fit qu'exaspérer davantage Napoléon. Dès l'année 1811, ses corsaires reçurent la permission de courir sur les bâtiments suédois, et au mois de janvier 1812 les troupes françaises occupèrent la Poméranie suédoise et l'île de Ruggen.

Toutefois Bonaparte ne perdait pas encore l'espoir de ramener la Suède à son alliance. Il lui fit proposer de lui restituer la Poméranie, et de lui faire rendre la Finlande, à condition qu'elle ferait sérieusement la guerre à l'Angleterre et qu'elle leverait une armée de 30 à 40 mille hommes pour attaquer la Russie. Mais le cabinet de Stockholm savait trop bien qu'il ne pouvait accepter cette alliance sans renoncer à son indé-

pendance ; et, pour la maintenir, il se détermina, au contraire, à s'unir étroitement à la Russie. Le traité entre cette dernière puissance et la Suède, fut signé à Pétersbourg le 24 mars (5 avril). La possession de la Norvège y fut assurée à la Suède. L'on devait préalablement proposer au Danemarck d'accéder à cette alliance, en consentant à renoncer à la Norvège, contre une indemnité équivalente, prise sur les provinces d'Allemagne limitrophes à ses possessions dans ce pays. En cas de refus de sa part, un corps de 35 mille Russes devait aider les Suédois à conquérir la Norvège : cette opération achevée, 25 à 30 mille Suédois, et 15 à 20 mille Russes auraient été transportés sur les côtes de l'Allemagne, afin d'exécuter une diversion sur les derrières de la grande armée française.

Napoléon, tout en hâtant ses préparatifs, désirait encore endormir le cabinet de Saint-Pétersbourg, à l'approche de la grande crise : pour y parvenir, il crut devoir lui témoigner encore le désir de négocier. Le colonel Czernicheff, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, qui avait été chargé de plusieurs communications confidentielles entre les deux souverains, se trouvait pour-lors à Paris : dès le lendemain du jour de la signature du traité avec la Prusse, Napoléon

l'expédia à Pétersbourg, avec la proposition de travailler à faire disparaître les griefs des deux partis.

Ces griefs se réduisaient aux quatre points suivants : 1° les défiances que l'extension du duché de Varsovie avait inspirées à la Russie; 2° la réunion du duché d'Oldenbourg; 3° la législation sur le commerce des marchandises anglaises et les bâtiments dénationalisés; et 4° les dispositions du tarif de 1810. Quant au premier point, Napoléon déclarait formellement qu'il ne favoriserait aucune entreprise qui tendrait directement ou indirectement au rétablissement de la Pologne : pour ce qui regarde l'Oldenbourg, il demandait que l'empereur Alexandre se déterminât ou à renoncer à l'indemnisation du duc, ou à en accepter une, pourvu qu'elle ne fût point composée ni de Dantzick, ni d'aucune possession du duché de Varsovie : quant au troisième point, la Russie devait s'engager à maintenir sévèrement les stipulations du traité de Tilsit, et les mesures prises contre le commerce anglais, sauf quelques soulagements pour l'exportation des produits du pays en échange des objets d'importation; c'est-à-dire en adoptant, d'après un accord mutuel, un système de licences, d'après lequel l'avantage du commerce

ne serait pas uniquement pour les Anglais, mais également réparti entre les deux puissances commerçantes : enfin, quant au quatrième point, Napoléon proposait de conclure un traité de commerce qui, en maintenant le fond du tarif de 1810, l'établît de manière à ménager les intérêts de la Russie, sans blesser ceux du commerce français.

Il était évident que cette nouvelle ouverture n'avait été mise en avant qu'en vue de faire prendre le change au cabinet de Pétersbourg sur les véritables intentions de la France, et de lui inspirer assez de sécurité pour l'engager à suspendre ses préparatifs de défense. L'empereur Alexandre sentait trop bien que les griefs avoués ne portaient que sur des accessoires; mais que le fond de la querelle qui divisait les deux empires, consistait dans la domination arbitraire que la France s'arrogeait sur toute l'Europe. D'après cela, on n'eût pas avancé grand'chose en observant le redressement des griefs susmentionnés, car la question principale, celle du pouvoir dictatorial de la France sur toutes les autres puissances, n'était susceptible d'être résolue que par la voie des armes. En effet, d'un côté, Napoléon n'aurait jamais voulu renoncer à ses prétentions, et, de l'autre, l'empereur Alexandre n'au-

rait pu s'y soumettre sans manquer à la dignité de la nation qu'il représentait : toutefois l'empereur de Russie, jaloux d'enlever à l'ennemi le moindre prétexte d'agression, ne se serait point refusé à entrer en négociation sur les bases proposées par la France, si l'irruption des troupes de Davoust en Prusse n'était venue ajouter un nouveau grief à la masse des démêlés subsistants.

Peu de temps après la conclusion du traité avec la Prusse, l'armée française d'Allemagne pénétra effectivement dans ce pays, et s'avança par sa gauche et par le centre jusqu'à l'Oder, et par sa droite jusqu'à l'Elbe. C'était passer le Rubicon, et mettre la Russie dans le cas d'avoir recours à des mesures décisives. L'empereur Alexandre quitta aussitôt Pétersbourg et se rendit à Wilna, où le quartier-général de sa grande armée se trouvait établi; en même temps il envoya l'ordre au prince Kourakin, ambassadeur de Russie, à Paris, de faire connaître au gouvernement français que la conservation de la Prusse et son indépendance de tout lien politique dirigé contre la Russie, était d'autant plus indispensable pour les intérêts de l'empereur Alexandre, que des rapports solides et stables ne pouvaient être rétablis avec la France, qu'autant qu'il y aurait entre elle et la Russie un pays neutre qui ne se-

rait occupé par les troupes d'aucune des deux puissances; conséquemment, que la première base de toute négociation devait être l'engagement formel de l'entière évacuation des états prussiens et de toutes les places fortes de ce pays, quels qu'aient été l'époque et le motif de de leur occupation par les troupes françaises ou alliées. La Russie demandait, en outre, la réduction de la garnison de Dantzig sur le pied où elle était avant le 1er janvier 1811; l'évacuation de la Poméranie suédoise, et un arrangement avec le roi de Suède, propre à satisfaire réciproquement les deux couronnes de France et de Suède.

Ce n'est qu'après avoir obtenu ces conditions préalables, que l'ambassadeur devait prendre, au nom de l'empereur Alexandre, les engagements suivants : 1° de n'adopter aucun changement aux mesures prohibitives adoptées en Russie, et sévèrement observées jusqu'alors contre le commerce direct avec l'Angleterre; 2° de convenir avec l'empereur des Français, d'un système de licences à introduire en Russie, à l'exemple de la France, bien entendu qu'il ne pourrait être admis qu'après qu'il eût été reconnu ne pouvoir augmenter par ses effets le préjudice qu'éprouvait le commerce Russe; 3° de traiter, par un arrangement particulier, de certaines modifi-

cations que la France pouvait désirer pour l'avantage de son commerce, dans le tarif de 1810; enfin, 4° de consentir à conclure un traité d'échange du duché d'Oldenbourg contre un équivalent convenable, qui serait proposé par l'empereur des Français, et à retirer, dans ce cas, la protestation publiée.

Malgré l'urgence des circonstances, pendant quinze jours, les propositions de l'ambassadeur de Russie demeurèrent sans réponse. Le ministre des relations extérieures ne rompit même ce silence que pour demander à l'ambassadeur s'il avait les pleins-pouvoirs nécessaires pour arrêter et conclure le traité qu'il proposait. Le prince Kourakin releva victorieusement la frivolité de cette question, en observant que le caractère dont il était revêtu rendait superflu tout autre pouvoir spécial. Le départ de Napoléon pour Dresde, qui eut lieu le 27 avril, coupa court à cette négociation, et le prince Kourakin, voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, fut obligé de demander ses passeports.

Cependant il restait encore quelque faible espérance d'accommodement. Avant son départ pour Dresde, Napoléon avait envoyé à Wilna le général comte de Narbonne, son aide-de-camp, avec des propositions semblables à celles dont

le colonel Czernicheff avait été le porteur. Il paraît qu'en touchant au dénouement que lui-même avait amené, il ne fut pas exempt de quelque inquiétude. La grandeur de l'entreprise dans laquelle il allait s'engager et dont il ne se dissimulait pas les difficultés, semblait l'effrayer. Il eut un moment la pensée que l'empereur de Russie, à la vue des forces prodigieuses qu'il conduisait contre lui, chercherait à éviter la guerre en souscrivant à toutes ses volontés : il s'attacha avec complaisance à cette idée qui flattait son orgueil, et lui laissait entrevoir la réalisation de ses projets sans lui faire courir des chances que lui-même estimait être hasardeuses.

La mission de M. de Narbonne devait servir à provoquer la manifestation des dispositions que Napoléon supposait si gratuitement à l'empereur Alexandre. Il fut complètement frustré dans son attente. Le comte de Narbonne avoua lui-même qu'il trouva l'empereur Alexandre dans la meilleure attitude, sans abattement et sans jactance. La réponse qu'il rapporta à Dresde, fut que l'empereur de Russie s'en référait absolument aux communications que son ambassadeur avait faites à Paris, et que ce n'était qu'en obtenant ces bases préliminaires qu'il pouvait consentir à traiter.

Napoléon avait encore envoyé l'ordre au général Lauriston, son ambassadeur à Pétersbourg, de solliciter la permission de se rendre à Wilna, pour représenter au chancelier de Russie, qui y avait accompagné l'empereur Alexandre, que la demande impérieuse de l'évacuation des états prussiens était offensante pour la France et attentatoire à l'indépendance de la Prusse; puisque c'était exiger d'elle la destruction des engagements politiques qu'elle avait contractés, en usant du droit qui appartient à tous les souverains. Ce raisonnement sophistique et dérisoire n'annonçait pas des vues conciliantes de la part du ministère français; d'ailleurs l'empereur Alexandre ne jugea pas à propos de recevoir l'ambassadeur français au milieu de ses troupes, et le fit engager à adresser, par écrit, au chancelier, les communications qu'il avait à faire. Les événements qui se précipitèrent ne permirent pas de donner suite à cette affaire.

Le séjour de Napoléon à Dresde fut marqué par son entrevue avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, qui se rendirent dans cette ville. L'empereur d'Autriche y fut aussi accompagné par l'impératrice son épouse. Les fêtes magnifiques qui furent données à cette occasion, continuèrent jusqu'au retour de M. de Nar-

bonne, de Wilna. Dès le lendemain, c'est-à-dire le 17 mai, Napoléon quitta Dresde et prit la route de Thorn, où il arriva le 24 du même mois. Voyant que l'empereur Alexandre ne se laissait pas intimider par le formidable appareil de ses forces, et conservait le langage de dignité convenable à un prince déterminé à maintenir à tout prix son indépendance, il résolut de ne plus tarder à se mettre en campagne, de crainte de perdre en négociations infructueuses la saison la plus favorable aux opérations militaires. Peu de jours après son arrivée à Thorn, il donna l'ordre d'envoyer les passeports que le prince Kourakin avait demandés, et fit écrire au général Lauriston de demander aussi les siens. Les troupes françaises avaient déja franchi la Vistule, et se rapprochaient des frontières de la Russie.

Pendant que la rupture se décidait ainsi entre la France et la Russie, cette dernière puissance parvenait enfin à terminer ses affaires avec les Turcs. Les conférences de Bukarest duraient déja depuis plusieurs mois, sans que l'on pût s'accorder sur les articles du traité : la négociation était d'autant plus épineuse que toutes les marques de condescendance de la part des plénipotentiaires russes étaient représentées à ceux des Turcs, par les émissaires français, comme

un signe de faiblesse dont la Porte devait se prévaloir pour hausser ses prétentions. La campagne qui allait s'ouvrir entre les Français et les Russes, et le traité du 2 mars entre la France et l'Autriche, dont une des clauses portait la garantie de l'intégrité des états de la Porte, semblaient devoir augmenter les difficultés en donnant un nouveau poids aux raisonnements des Français : aussi y eut-il un moment où l'on crut que le congrès serait dissous, et les hostilités recommencèrent même sur le Danube; mais le souvenir des défaites précédentes, et les bons offices de l'Angleterre et de la Suède, l'emportèrent enfin sur toutes les sollicitations de la France : la paix fut signée à Bukarest le 16 mai.

La Porte céda à la Russie toute la Bessarabie, avec les places d'Ismaïl et de Kilia, et la partie de la Moldavie située à la gauche du Prouth, y compris les places de Khotin et de Bender. Ce traité doit être considéré comme fort avantageux pour la Russie; à la vérité elle renonça au reste de la Moldavie et à la Walachie, provinces dont la possession lui avait été garantie dans les conférences d'Erfurt; mais dans la situation où se trouvait l'empire, il lui importait moins de faire de nouvelles acquisitions que d'assurer ses frontières méridionales, afin d'opposer toutes ses forces à l'orage qui allait éclater.

Après avoir essayé de présenter le tableau des relations politiques de la Russie avec la France, et des causes qui amenèrent la dernière rupture entre ces deux puissances, nous allons donner au lecteur une idée des préparatifs et des moyens militaires des deux partis.

CHAPITRE II.

Préparatifs intérieurs des deux partis. — Formation des armées. — Description du théâtre de la guerre.

L'EMPEREUR NAPOLÉON, décidé à porter la guerre au cœur de la Russie, ne se dissimulait pas les dangers de son entreprise. Il sentait qu'il ne devait négliger aucun des moyens qu'il avait à sa disposition pour augmenter son état militaire, et écraser ainsi son ennemi par une masse de forces irrésistible. L'empire français, depuis la réunion de la Hollande et des départements allemands, comptait 43 millions d'ames, sans y comprendre les provinces illyriennes, qui en renfermaient un million et demi, ni le royaume d'Italie dont la population s'élevait à 6 millions et 400 mille. Disposant ainsi d'une masse de plus de 50 millions d'habitants, il devait être facile à Napoléon, non-seulement de compléter, mais même d'augmenter les cadres de la formidable armée qu'il tenait sur pied.

Vers la fin de 1810, l'armée française comptait 128 régiments d'infanterie de ligne ou légère, à 3 et 4 bataillons.

16 régiments de carabiniers et cuirassiers, à 4 escadrons, outre le dépôt....... 78
30 régiments de dragons, à 4 escadrons.. 120
37 régiments de hussards ou chasseurs, à 4 escadrons...................... 128

En y ajoutant la garde impériale de 30 à 35 mille combattants, et plusieurs régiments suisses, polonais et autres corps étrangers, on trouve un effectif d'environ 648 mille hommes, répartis comme il suit (1).

En Espagne..............	305,245
En Italie................	47,846
Illyrie, îles ioniennes......	16,685
Hollande.................	22,823
Allemagne................	47,250
Intérieur de la France.....	198,510
	638,459

Ces forces, quelque prodigieuses qu'elles fussent, ne parurent pas suffisantes à l'empereur

(1) Les nombres sont ceux de l'effectif; il faut en diminuer un cinquième pour avoir les présens. Nous croyons toutefois qu'il y a erreur dans l'évaluation de l'armée d'Espagne, qui ne monta pas au-delà de 250 mille effectifs.

Napoléon. Dans le courant de l'année 1811, le département de la guerre déploya une activité extraordinaire pour compléter les corps et en organiser de nouveaux, à l'aide de la conscription décrétée et de l'incorporation des troupes hollandaises. Le nombre des régiments d'infanterie de ligne ou légère fut porté à 138; ceux qui se trouvaient déja en Allemagne, furent composés de 5 bataillons de guerre, et un de dépôt resté dans l'intérieur. La cavalerie fut aussi renforcée du 27me régiment de chasseurs, de 2 de lanciers polonais; on augmenta la force des cuirassiers. A la vérité, les dragons furent réduits de 30 à 24; mais les 6 régiments supprimés servirent de cadres à 9 régiments de chevau-légers lanciers; arme dont on avait senti le besoin, pour l'opposer aux nombreux lanciers russes et cosaques. Plusieurs corps hors de ligne furent créés; on en trouve la liste au tableau annexé à la fin de cet ouvrage (A). Enfin, au 15 octobre 1811, cette énorme masse, qui présentait un total de 850 mille hommes, partagés en 815 bataillons et 380 escadrons, se trouvait répartie de la manière suivante:

En Espagne, 74 régiments d'infanterie, 33 de cavalerie, et quelques corps étrangers, entre

autres les bataillons de la Vistule, de Neuchâtel et Valaisan; en tout .... 270[bat.] 145[esc.]

En Italie, 8 régiments d'infanterie, 8 de cavalerie, 3 étrangers; en tout 48 24

En Illyrie et aux Sept-Iles, 5 régiments d'infanterie, 1 de chasseurs à cheval, les 6 régiments croates, le régiment albanais, et le bataillon septinsulaire; en tout 33 2

En Allemagne, 19 régiments d'infanterie, 14 de cavalerie; en tout. 87 56

Au camp d'Utrecht, 4 régiments d'infanterie, et 1 de chasseurs à cheval 16 3

Au camp de Zuidlaarem, 3 régiments d'infanterie et 1 de chasseurs à cheval 13 4

Au camp de Boulogne, 6 régiments d'infanterie 28

Dans l'intérieur de l'empire, la garde impériale, 16 régiments d'infanterie, 7 de carabiniers ou cuirassiers, 20 de cavalerie légère, outre plusieurs corps étrangers et coloniaux 320 146

Napoléon avait encore à sa disposition les forces de ses nombreux auxiliaires : le complet de leur état militaire, indiqué au tableau donne les résultats ci-après :

1° Le royaume d'Italie, 11 régiments d'infanterie, 4 de cavalerie.......... 49,800

2° Le duché de Varsovie, 17 régiments d'infanterie et 16 de cavalerie; en 1812, l'infanterie fut portée à 4 bataillons, et l'armée totale estimée de 55 à 60,000

3° L'armée du roi de Bavière, 12 régiments d'infanterie, 6 bataillons légers et 6 régiments de cavalerie.......... 43,000

4° Les Saxons, 11 régiments d'infanterie et 8 de cavalerie.............. 30,000

5° Les Westphaliens, 3 mille hommes de gardes, 9 régiments d'infanterie à 3 bataillons, 1 bataillon léger, 5 régiments de cavalerie 37,000

6° Les Wurtembergeois, 2 mille hommes de gardes, 8 régiments d'infanterie, 4 bataillons légers, et 5 régiments de cavalerie........................ 15,693

7° Le grand-duc de Baden, 1 régiment de grenadiers et 4 de ligne, 1 bataillon de chasseurs; 2 régiments de cavalerie. 9,024

Dont 1800 en Espagne.

8° Les contingents de Hesse, et autres princes de la confédération du Rhin présentaient un total d'environ...... 23,000

Mais la plus grande partie était employée en Espagne.

9° Enfin l'armée napolitaine, dont la force ne nous est pas connue ; il y en avait une division en Catalogne, une autre vint prendre part à la guerre de Russie, et il en resta assez pour la défense du royaume ; on peut donc évaluer son état militaire à................ 40,000

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que Napoléon s'était encore renforcé par les alliances conclues avec la Prusse et l'Autriche.

L'armée prussienne, considérablement affaiblie depuis la paix de Tilsit, ne présentait plus, en 1811, qu'un total de 47,081 hommes, en y comprenant environ 4 mille pionniers et troupes de garnison : l'infanterie était partagée en six brigades de 4,200 jusqu'à 5,200 hommes. La cavalerie formait également six brigades correspondantes, dont une de 2,313 chevaux, et les cinq autres à 1,503. L'artillerie n'était composée que de trois brigades à 2,039 hommes. Le corps auxiliaire, qu'en vertu du traité, la Prusse mit

à la disposition de la France, consistait en 20 bataillons et 24 escadrons, formant un total de près de 20 mille hommes, avec 60 pièces de canon.

L'état militaire de la monarchie autrichienne se composait de

38 régiments, infanterie allemande, à 2 bataillons.............	76	164 bat^{lons}
15 régiments, infanterie hongroise, à 3 bataillons.............	45	
11 régiments, troupes des frontières, à 3 et 4 bataillons.....	34	
9 bataillons de chasseurs.......	9	

8	rég^{nts}	de cuirassiers,	à 6 escad.		48	252 es^{drons}.
6	—	de dragons,	à 6	—	36	
6	—	de ch^{vau}-légers,	à 8	—	48	
12	—	de hussards,	à 8	—	96	
3	—	de hulans,	à 8	—	24	

En tout 164 bataillons, 252 escadrons (1). Outre cela, les régiments allemands avaient les cadres

(1) Les bataillons allemands étaient d'une compagnie de grenadiers à 116 hommes, et 6 de fusilliers à 125. Les régiments hongrois avaient deux compagnies de grenadiers à 116 hommes, et 16 de fusilliers à 145. Les régiments des

d'un troisième bataillon, facile à remplir en temps de guerre. La force de l'armée autrichienne devait donc présenter un total d'environ 200 mille hommes; mais une partie de ces soldats se trouvaient en congé.

Le corps auxiliaire que l'Autriche fournit à Napoléon, consistait en 27 bataillons, et 7 régiments de cavalerie, composant un total de 30 mille hommes, avec 60 pièces de canon.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que la masse des moyens militaires de l'empereur Napoléon, au commencement de 1812, consistait dans les armées suivantes :

---

frontières étaient inégaux; l'un comptait 16 compagnies à 206 hommes; 6 autres n'avaient que 12 compagnies de la même force; enfin 4 étaient formés de 12 compagnies de 180 hommes. Les bataillons de chasseurs comptaient 2 compagnies seulement en temps de paix; on les portait à 4 compagnies de 200 hommes en temps de guerre.

Les escadrons de la cavalerie étaient à 120 chevaux : excepté ceux des hulans à 130, et les hussards des frontières à 149.

Le texte ne faisait mention que d'un régiment de hussards; c'était une erreur de copiste : nous y avons suppléé en portant le nombre qui existait en 1809. Si la force des régiments fut réduite de moitié, nous ne pensons pas qu'il y ait eu des régiments entiers licenciés.

Armée française	850,000 h^mes (1).
Armée d'Italie.............	50,000
Armée du duché de Varsovie.	60,000
Armée de Bavière.....	40,000
Armée de Saxe.............	30,000
Armée de Westphalie.......	30,000
Armée de Wurtemberg......	15,000
Armée de Bade	9,000
Troupes des princes de la confédération du Rhin....	23,000
Corps prussien.............	20,000
Corps autrichien...........	30,000
Armée de Naples...........	30,000
Total...	1,187,000

Ayant ainsi plus d'un million de combattants à ses ordres, l'empereur des Français pouvait aisément diriger une armée formidable contre la Russie, sans affaiblir celle qu'il avait en Espagne.

Mais, malgré l'immensité des ressources qu'il avait déja dans sa main, il songea encore à se créer les moyens de mettre sur pied une puissante réserve. La voie de la conscription lui paraissant épuisée, il ordonna d'organiser tous les

(1) Il en faut déduire un quart pour les détachés, hôpitaux, etc. etc.

hommes en état de porter les armes de l'empire français et du royaume d'Italie, en garde nationale, partagée en trois bans. Le premier ban comprenait les hommes de 20 à 26 ans; le second ban fut composé de ceux de 26 à 40 ans; enfin les hommes de 40 à 60 ans, formèrent l'arrière-ban. D'après les dispositions du décret, le premier ban même, quoique le premier appelé, ne devait pas sortir du territoire de l'empire, et était exclusivement destiné à la garde des frontières, à la police intérieure et à la conservation des grands dépôts maritimes, arsenaux et places fortes. Cent cohortes, chacune de 1,120 hommes de ce premier ban, devaient être mises sur-le-champ à la disposition du ministre de la guerre. Cette grande mesure défensive, que Napoléon n'employa dans aucune de ses guerres précédentes, montre clairement qu'il avait calculé avec justesse la grandeur de la chance qu'il allait courir, et qu'il prévoyait dès lors qu'en se hasardant à passer le Niémen, il risquait de se voir ramené sur le Rhin.

Après s'être créé les éléments nécessaires pour la formation de nouvelles forces, l'empereur des Français s'occupa de celle de la grande armée, destinée à l'expédition de Russie. Son organisation en 13 corps d'armée et 4 corps de cavalerie

de réserve, fut opérée de la manière suivante :

Le corps particulier de la garde, commandé par les maréchaux Lefèbvre, Mortier et Bessières, fut composé de 32 bataillons et 27 escadrons de la garde, plus de 22 bataillons et 8 escadrons différents, ce qui offrait une masse de 54 bataillons et 35 escadrons. (Voyez le tableau n° 1.)

Le 1er corps, commandé par le maréchal Davoust, prince d'Eckmuhl, comptait cinq fortes divisions d'infanterie, sous les généraux Morand, Friant, Gudin, Desaix et Compans, outre une division de cavalerie légère ; en tout 88 bataillons et 16 escadrons.

Le 2e corps, aux ordres du maréchal Oudinot, duc de Reggio, fut composé des divisions d'infanterie Legrand, Verdier, des 4 régiments suisses, sous le général Merle, et d'une division de cavalerie légère ; comptant 51 bataillons et 20 escadrons.

Le 3e corps, sous la direction du maréchal Ney, duc d'Elchingen, fut formé des divisions Ledru, Razout, Marchand, et du corps auxiliaire wurtembergeois ; en tout 48 bataillons et 24 escadrons.

Le 4e corps, formé de troupes que le vice-roi amena d'Italie, se trouvait commandé par lui-même, et était composé des divisions Delzons,

Broussier, Lecchi et Pino, et de la cavalerie légère sous le général Guyon; présentant un total de 57 bataillons et 24 escadrons.

Le 5e corps, commandé par le prince Poniatowsky, était réparti en 3 divisions d'infanterie, sous Zayonscheck, Dombrowsky et Kniasewitch, avec la cavalerie légère du général Kamensky, formant 44 bataillons et 20 escadrons.

Le 6e corps, confié au comte Gouvion-Saint-Cyr, se composait des deux divisions bavaroises de Wrede et Deroy; en tout 28 bataillons et 16 escadrons.

Le 7e corps, aux ordres du général Reynier, était formé des divisions saxonnes, Lecoq et Funck; de 17 bataillons et 16 escadrons.

Le 8e corps, commandé par le général Junot, duc d'Abrantès, se composait des divisions westphaliennes, de Tharreau et Ochs; au total 16 bataillons et 8 escadrons.

Le 9e corps, sous la conduite du maréchal Victor, duc de Bellune, comprenait la division française de Partouneaux, celles de Daendels et de Girard, composées de troupes allemandes et quelques Polonais; enfin les brigades de cavalerie Delaistre et Fournier. Il ne comptait pas moins de 54 bataillons et 16 escadrons.

Le 10e corps, aux ordres du maréchal Mac-

donald, duc de Tarente, fut composé d'une division polonaise sous le général Grandjean, d'une brigade bavaro-westphalienne; enfin des deux divisions prussiennes des généraux Yorck et Massenbach; en tout 36 bataillons et 16 escadrons.

Le 11e corps, commandé par le maréchal Augereau, duc de Castiglione, réparti en 5 divisions, sous les généraux Heudelet, Loison, Durutte, Desprès et Morand, ne comptait pas moins de 83 bataillons et 37 escadrons. Il était destiné à garder les lignes de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule, c'est-à-dire à occuper militairement la Prusse durant la guerre.

Les troupes auxiliaires autrichiennes formaient un corps d'armée séparé, auquel le prince de Schwartzenberg donnait directement ses ordres. Ce corps était composé de 2 bataillons de grenadiers, de 4 régiments d'infanterie hongroise, de 6 d'infanterie allemande, de 2 bataillons de chasseurs à pied, de 3 bataillons d'infanterie frontière, d'un régiment de dragons, de 4 de hussards, et de 2 de chevau-légers; au total 27 bataillons et 54 escadrons.

Le 1er corps de réserve de cavalerie, commandé par le comte Nansouty, comptait 6 régiments de cuirassiers, 6 de cavalerie légère, outre 2 régiments de hulans polonais, et 1 régiment de hussards; en tout 60 escadrons.

Le 2e corps de cavalerie, obéissant au général Mont-Brun, fut formé des 2 régiments de carabiniers, de 4 régiments de cuirassiers, 6 de cavalerie légère, d'un régiment de hussards polonais, 1 de chasseurs à cheval wurtembergeois et 1 de hulans prussiens; en tout 60 escadrons.

Le 3e corps de réserve de cavalerie, aux ordres du comte Grouchy, se composa de 3 régiments de cuirassiers, 4 de dragons, 5 de cavalerie légère, outre 2 régiments de chevau-légers bavarois et 1 régiment de dragons saxons; présentant un total de 60 escadrons.

Le 4e corps de réserve de cavalerie, commandé par le général Latour-Maubourg, fut composé de 4 régiments de cuirassiers saxons ou westphaliens, et de 7 régiments de hulans polonais; en tout 44 escadrons.

Dans le courant du mois d'avril, ces énormes masses se mirent en mouvement. Les 1er, 2e, 3e, 6e, 7e, et 8e corps, ainsi que les 1er et 2e de cavalerie, inondèrent les états prussiens, et après avoir traversé l'Oder, s'avancèrent vers la Vistule. Le 4e corps et le 3e de cavalerie, partis de Vérone, traversèrent le Tyrol et se rendirent en Silésie. Les Polonais, formant le 5e corps et le 4e de cavalerie, se rassemblèrent sur la Vistule. Le 10e corps se réunit entre Dantzig et Kœnigsberg.

Le contingent autrichien se forma en Galicie dans les environs de Lemberg. La garde de Napoléon partit de Paris et se dirigea sur Dresde. Le 9e corps demeura en réserve entre l'Elbe et l'Oder. Le 11e commençait à s'organiser dans les environs de Mayence.

Au commencement de mai, l'armée atteignit les bords de la Vistule. Le 1er corps vint à Elbing et à Mariembourg, le 2e à Marienwerder, le 3e à Thorn, le 4e et le 6e à Plock, le 5e se réunit à Varsovie, le 8e sur la droite de Varsovie, le 7e à Poulawy, et la garde arriva à Dresde.

État de l'armée russe.

Pendant que Napoléon préparait ainsi ses moyens d'agression, l'empereur Alexandre ne négligeait pas de se mettre de son côté en état de défense. Nous avons vu qu'en 1810, l'on pouvait prévoir déja une rupture prochaine entre les deux états; aussi, dès cette année, le gouvernement russe commença-t-il ses préparatifs en fortifiant quelques points qui devaient appuyer les opérations de ses armées. Des ordres furent donnés pour augmenter les défenses des places de Kiew et de Riga, et pour élever de nouvelles forteresses à Bobrouisk sur la Bére-

sina, et à Dunabourg sur la Duna. La construction de Bobrouisk fut poussée avec tant d'activité, que cette place se trouva presque achevée à l'époque de l'ouverture des hostilités; mais les travaux entrepris à Dunabourg étaient à peine ébauchés, lorsque les événements de la guerre obligèrent à les abandonner.

L'élévation de nouveaux boulevards n'absorbait pas si exclusivement l'attention du ministère de la guerre russe, qu'il ne s'appliquât aussi à compléter et augmenter l'état militaire de l'empire. Au mois de juin 1810, l'armée était composée de 13 régiments de grenadiers; 96 d'infanterie; 32 de chasseurs à pied; 6 régiments de cuirassiers; 36 de dragons; 11 de hussards; 5 de hulans. En outre, il y avait encore la garde composée de 3 régiments de grenadiers, d'un de chasseurs à pied, d'un bataillon de chasseurs de Finlande, de 2 régiments de cuirassiers, d'un de dragons, d'un de hussards, d'un de hulans, d'un de kosaques, et d'une centaine de kosaques de l'Oural. L'artillerie de l'armée consistait en 25 brigades, sans compter un bataillon et une compagnie à cheval de la garde. Les pionniers formaient deux régiments. De plus, il y avait 105 bataillons de garnison, dont un de la garde. Tous les régiments de grenadiers,

d'infanterie et de chasseurs à pied, étaient à 3 bataillons, excepté un des régiments des grenadiers de la garde qui en avait quatre. Chaque bataillon de troupes de ligne était de 738 hommes; ceux de la garde étaient de 764 hommes. Tous les régiments de cuirassiers et de dragons comptaient 5 escadrons; les régiments de hussards et de hulans 10, excepté ceux de hussards et hulans de la garde qui n'en avaient que 5. Le régiment des kosaques de la garde n'était composé que de 3 escadrons. Chaque escadron était de 151 chevaux pour les troupes de la ligne, et de 159 pour celles de la garde. Des 25 brigades d'artillerie, il y en avait 16 à 6 compagnies, 7 à 5, et 2 à 4. Chaque compagnie comptait 240 à 250 hommes.

Toute l'armée qui consistait en 437 bataillons et 399 escadrons, se trouvait partagée en 25 divisions. La 1re était composée de troupes de la garde, auxquelles l'on avait ajouté un régiment de grenadiers et un régiment d'infanterie. La 6e division avait 5 régiments d'infanterie, 1 de chasseurs, 1 de cuirassiers, 1 de dragons et 1 de hulans. Les 15e et 17e étaient chacune de quatre régiments d'infanterie, de 2 de chasseurs, et de 2 de dragons. La 19e était de 3 régiments d'infanterie, 1 de chasseurs et 4 de dragons. La

20e de 2 régiments de grenadiers, 6 d'infanterie, 3 de chasseurs et 1 de dragons. La 23e n'avait que 2 régiments d'infanterie et 1 de dragons. La 25e en avait 3 d'infanterie, 1 de chasseurs et 2 de dragons. Les 13e, 21e et 24e n'avaient point de cavalerie, et se trouvaient composées de régiments d'infanterie ou de chasseurs, la 13e de 8, la 21e de 6 et la 24e de 2. Les 14 divisions, restantes étaient composées chacune de 6 régiments de grenadiers, infanterie ou chasseurs, de 2 régiments de cuirassiers ou dragons, et d'un régiment de hussards ou de hulans.

Cette masse formait trois armées, cinq corps et trois divisions séparées. La 1re division se trouvait à Pétersbourg, sous les ordres de S. A. I. le grand-duc Constantin, et était forte de 21,943 hommes. Le corps du général comte Steingell, cantonné en Finlande, se trouvait composé des 17e, 21e et 6e divisions, à l'exception de la cavalerie de cette dernière: il présentait un total de 33,040 hommes. Le corps du comte Wittgenstein destiné pour la défense des côtes, et cantonné en Livonie et en Esthonie, se trouvait composé des 14e et 5e divisions, à l'exception de 2 régiments de dragons et de 5 escadrons de hulans de la 5e division, et présentait un total de 29,414 hommes. Le corps du général Essen, cantonné

en Lithuanie, était composé des 2e, 3e et 4e divisions, qui avaient leurs régiments d'infanterie à 2 bataillons et ceux de cavalerie à 4 et 8 escadrons : la force totale de ce corps était de 36,779 hommes. Celui du général Doktorof, cantonné en Wolhynie, se trouvait composé du corps de cavalerie du général Muller-Zakomelskoï, formé par les régiments de cavalerie des 5e et 6e divisions, auxquels on avait ajouté 1 régiment de cuirassiers de la 22e, et 1 régiment de dragons de la 18e, et des 7e, 25e et 9e divisions. De cette dernière, l'on avait retranché 1 régiment d'infanterie et 4 escadrons de hussards ; mais en revanche l'on y avait annexé 1 régiment de dragons et 1 de hussards de la 10e division. Tous les régiments de ce corps étaient aussi à 2 bataillons, et à 4 ou 8 escadrons : sa force totale s'élevait à 38,298 hommes.

L'armée de réserve, commandée par le général Miloradowitsch, et cantonnée le long de la Duna et du Dnieper, était composée des bataillons et des escadrons de réserve des 4e, 2e, 3e, 7e, 10e, 25e, 9e et 18e divisions et des escadrons de réserve des 5e, 6e et 22e divisions : elle présentait un total de 38,350 hommes.

L'armée de Moldavie, commandée par le général comte Kamenskoï et employée contre les

Turcs, se trouvait composée des 10e, 11e, 12e, 15e, 16e, 18e et 22e, divisions, à l'exception de quelques régiments de cavalerie qui en avaient été extraits : on y trouvait en outre 5 régiments d'infanterie des 9e et 13e divisions. Trois des régiments de la dernière et ceux des 10e et 18e, n'étaient qu'à 2 bataillons et 4 ou 8 escadrons. La force totale de l'armée s'élevait à 115,687 hommes. Elle fut encore renforcée plus tard par les régiments d'infanterie de la 9e division, que le général Doktorof reçut ordre d'y envoyer pour remplacer les pertes essuyées à l'assaut manqué de Routschouk.

Le corps du duc de Richelieu, cantonné à Odessa et en Crimée, était composé de 5 escadrons de hussards de la 9e division, d'un régiment de dragons de la 10e, d'un de hussards de la 12e et de la 13e division, à l'exception des 9 bataillons employés à l'armée de Moldavie. Ce corps présentait un total de 14,862 hommes. L'armée de Géorgie, commandée par le général Tormassof et employée contre les Persans, était composée des 19e et 20e divisions, et présentait un total de 34,837 hommes. La 23e division commandée par le général prince Wolkonski, et cantonnée sur la frontière de la ligne d'Orenbourg, présentait un total de 5,580 hommes.

Enfin, la 24e division, commandée par le général Glasenap, et cantonnée sur la frontière de la ligne de Sibérie, présentait un total de 4,169 hommes. Ainsi la force totale de l'armée russe s'élevait à environ 400 mille hommes de troupes réglées, auxquelles il faut encore ajouter plus de 70 mille hommes de garnison, et au moins 100 mille hommes de troupes irrégulières.

Dans le courant de l'année 1811, l'organisation de l'armée et sa dislocation éprouvèrent de grands changements. Sur la fin de l'année 1810, le gouvernement, pour faire face aux pertes ordinaires des corps, et à celles essuyées par l'armée de Moldavie dans la sanglante campagne qu'elle avait soutenue, avait ordonné une levée de trois recrues sur 500 mâles dans toute l'étendue de l'empire, à l'exception des gouvernements de la nouvelle Finlande, de la Géorgie et des provinces de Bialystok et de Tarnopol. Ce recrutement fut employé à compléter les cadres des régiments déja existants et à en former de nouveaux. Un régiment d'infanterie fut transformé en grenadiers; 14 autres le furent en chasseurs. En revanche, l'on en forma 15 nouveaux d'infanterie et 4 de chasseurs. L'armée se trouva ainsi composée de 14 régiments de grenadiers, 96 d'infanterie, 50 de chasseurs. Deux nouveaux

régiments de cuirassiers portèrent à 8 le nombre des corps de cette arme. La garde aussi fut augmentée. L'on retrancha un bataillon de celui des régiments de grenadiers qui en avait quatre, et l'on forma de ce bataillon un 4e régiment de grenadiers de la garde. Le bataillon des chasseurs de Finlande servit aussi de noyau pour la formation d'un nouveau régiment complet de chasseurs de la garde. De cette façon, l'armée fut composée au total de 498 bataillons et 409 escadrons, sans compter 97 bataillons de garnison.

L'organisation intérieure des divisions fut aussi changée. La cavalerie fut séparée et forma deux divisions de cuirassiers, huit de cavalerie, et une de cavalerie de la garde. Chaque division de cuirassiers fut composée de 5 régiments, en y comprenant les 2 de la garde qui entrèrent dans la première. Les divisions de cavalerie étaient de 4 régiments de dragons et 2 de hussards ou de hulans, à l'exception de la 4e division qui avait un régiment de hussards de plus, et de la 8e qui n'était composée que de 3 régiments de dragons et 1 de hussards. Les régiments de cavalerie de la garde, à l'exception des 2 de cuirassiers, formèrent la division de cavalerie de la garde. Des 5 régiments de dragons qui restèrent non classés, on en laissa 2 en Finlande auprès du corps du

comte Steingell, un fut annexé à la 19ᵉ division d'infanterie employée au Caucase, et les deux derniers demeurèrent en Géorgie avec la 20ᵉ.

Toute l'infanterie fut partagée en vingt-sept divisions, sans compter la garde, qui en forma une séparée. Les deux premières furent composées chacune de 6 régiments de grenadiers; toutes les autres à l'exception des 19ᵉ, 20ᵉ, 23ᵉ et 25ᵉ, le furent chacune de 4 régiments d'infanterie et 2 de chasseurs. Les 19ᵉ et 23ᵉ demeurèrent formées chacune de 3 régiments d'infanterie et d'un de chasseurs. La 20ᵉ le fut de 2 de grenadiers, 5 d'infanterie et 4 de chasseurs. Enfin la 25ᵉ n'avait qu'un régiment d'infanterie et 2 de chasseurs; mais l'on se proposait de la renforcer en cas de guerre, par les 3 régiments de la marine casernés à Cronstadt. Pour la formation de la 1ʳᵉ division des grenadiers, l'on réunit les régiments de grenadiers cantonnés à Pétersbourg et dans les provinces polonaises; et pour celle de la 2ᵉ, l'on réunit aussi tous les régiments de grenadiers de l'armée de Moldavie. La 2ᵉ division d'infanterie fut alors appelée 11ᵉ, et celle qui avait précédemment porté ce numéro, fut dissoute. Les 23ᵉ et 24ᵉ divisions réunies formèrent une seule division, qui prit le numéro 23. La 25ᵉ fut appelée 24ᵉ, et l'on organisa trois nou-

velles divisions, qui furent désignées par les numéros 25, 26 et 27. Outre ces divisions, il y en avait encore deux, la 28e et la 29e, qui furent uniquement composées de bataillons de garnison.

Les différends survenus entre les cours de Pétersbourg et des Tuileries ayant enfin atteint un tel degré d'importance que la rupture n'était plus à révoquer en doute, l'empereur Alexandre se vit dans la nécessité de renforcer les troupes cantonnées sur la frontière occidentale de son empire. L'on organisa un nouveau corps entre la Duna et la Willia, et l'on augmenta considérablement celui du général Doktorof, qui, transformé en armée, passa sous le commandement du général prince Bagration. Nous avons vu qu'à cette époque, la 17e division, détachée du corps de Finlande, fut portée sur la Duina, et qu'en même temps le général en chef de l'armée de Moldavie reçut aussi l'ordre de renvoyer au-delà du Dniester, cinq des neuf divisions qui composaient son armée. Cependant pour arrêter les efforts extraordinaires que les Turcs avaient faits en passant eux-mê[illegible] Danube, vers la fin de la campagne de 18[illegible] on fut obligé de faire de nouveau passer à l'armée de Moldavie deux divisions de celles que cette armée avait renvoyées. En revanche, la 23e division fut retirée

d'Orenbourg et d'Omsk, et reçut l'ordre de marcher à Mohilew sur le Dnieper.

Au 1er janvier 1812, les forces de la Russie se trouvaient réparties de la manière suivante :

En Finlande, le corps du comte Steingell, composé de 2 régiments de dragons et des 6e, 21e et 25e divisions, présentait un total de 30,653 hommes.

A Pétersbourg, le corps de S. A. I. le grand-duc Constantin, était formé de la division de cavalerie de la garde, de la division d'infanterie de la garde, des 2 régiments de cuirassiers de la garde, de 2 régiments de grenadiers de ligne et d'un régiment d'infanterie de ligne, ce qui offrait un total de 28,526 hommes.

En Livonie et Courlande, le corps du comte Wittgenstein, composé de la 1re division de cavalerie et des 5e et 14e divisions, présentait un total de 34,290 hommes.

Dans les gouvernements de Wilna et de Witebsk, le corps du général Baggowouth était composé de la 1re division de cuirassiers, de la 2e de cavalerie et des 1re, 4e et 7e divisions, à l'exception de 2 régiments de cuirassiers et de 2 de grenadiers; ce qui donnait un total de 47,520 hommes.

Dans les gouvernements de Grodno, Minsk

et Mohilew, le corps du général Essen, formé de la 3e division de cavalerie et des 23e, 3e et 11e divisions, à l'exception d'un régiment d'infanterie de cette dernière, présentait un total de 41,045 hommes.

En Wolhynie et Podolie, l'armée du prince Bagration, composée de la 2e division de cuirassiers, des 4e et 5e de cavalerie, et des 2e, 7e, 12e, 18e, 24e et 26e divisions, présentait un total de 104,322 hommes.

Sur le Danube, l'armée de Moldavie du général Koutousof était composée des 6e et 7e divisions de cavalerie, et des 8e, 9e, 10e, 15e, 16e et 22e divisions, à l'exception de 8 bataillons de la 9e, ce qui formait un total de 87,026 hommes.

En Crimée et dans les environs, le corps du duc de Richelieu, composé de la 8e division de cavalerie, de la 13e division et de 8 bataillons détachés de la 9e, présentait un total de 19,501 hommes.

Au Caucase, le corps du général Rtitcheff, composé d'un régiment de dragons et de la 19e division, présentait un total de 9,928 hommes.

En Géorgie, le corps du général marquis de Paulucci, composé de 2 régiments de dragons et de la 20e division, présentait un total de 23,745 hommes.

A Moscou, la 27e division, nouvellement formée, forte de 10,641 hommes.

En ajoutant à la somme générale des forces susmentionnées, 2,417 hommes de troupes d'exercice, 4,051 pionniers, 4,851 d'artillerie de réserve, et enfin 69,166 de garnison et d'invalides en activité de service, l'on retrouvera le nombre de 517,682 hommes qui, à cette époque, formait le total des troupes réglées de l'empire de Russie.

La formation de cette puissante armée n'épuisa pas l'activité du gouvernement russe. Il songea encore à créer des réserves nombreuses. Un oukas impérial, daté du 16 septembre 1811, avait déja ordonné une levée de quatre hommes sur 500 mâles dans toute l'étendue de l'empire, à l'exception de la nouvelle Finlande, de la Géorgie, et des provinces de Bialystok et de Tarnopol. Ce recrutement servit à la formation de nombreux dépôts de recrues établis dans les provinces intérieures les plus voisines de celles où l'on réunissait les armées.

Il fallut songer aussi à assurer la subsistance des troupes rassemblées sur la frontière. Les principaux dépôts de provisions de bouche et de fourrage furent établis à Nowgorod, à Sosnitza et à Troubzewsk. L'on forma aussi de grands

magasins à Riga, à Dunabourg, à Bobrouïsk, à Kiew, à Wilna, à Zaslawl et à Loutzk, et d'autres moins considérables à Drissa, à Welikié-Louky, à Chawli, à Willkomir, à Swentsiany, à Grodno, à Brzest, à Slonim, à Sloutzk, à Pinsk, à Mozyr, à Staroï-Konstantinow, à Gitomir, à Ostrog, à Doubno et à Kowel.

Les dispositions hostiles de l'empereur des Français étaient évidentes; cependant le gouvernement russe n'en était pas moins gêné dans ses préparatifs, par la nécessité où il se trouvait de ménager encore les apparences, afin de ne laisser aucun prétexte à Napoléon d'accuser la Russie d'avoir provoqué la guerre. L'introduction des troupes françaises en Prusse et leur marche vers la Vistule, ayant donné enfin le signal de la rupture, l'empereur Alexandre sentit que le moment était venu de mettre de côté tous les ménagements, pour s'occuper uniquement de l'organisation des armées actives sur la frontière occidentale de l'empire. La garde reçut l'ordre de quitter Pétersbourg et de se porter sur Wilna; en même temps il fut prescrit au général Koutousof de détacher de l'armée de Moldavie les deux divisions d'infanterie qui l'avaient rejoint sur la fin de la campagne de 1811 et de les diriger sur Loutsk, désigné comme point

de concentration pour l'armée du prince Bagration. En outre l'urgence des circonstances décida l'empereur Alexandre à ordonner un nouveau recrutement de deux hommes par 500 mâles, qui dut augmenter encore la masse des recrues réunis aux dépôts.

Toutes les forces, rassemblées sur la frontière d'ouest, formèrent deux armées, partagées en différents corps.

La 1re armée d'ouest, dont le général Barklay de Tolly, ministre de la guerre, reçut le commandement, avait son quartier-général à Wilna et fut composée de six corps et de deux de cavalerie de réserve. Le 1er corps détaché de la droite, commandé par le général comte de Wittgenstein, fut composé des 5e et 14e divisions, outre la cavalerie indiquée au tableau n° 2, de 3 brigades d'artillerie et de 3 régiments de kosaques.

Le 2e corps, commandé par le général Baggowouth, fut composé des 4e et 17e divisions, d'un régiment de hussards, de deux brigades d'artillerie, et d'une compagnie d'artillerie à cheval.

Le 3e corps, commandé par le général Touczkof, fut composé de la 3e division et de la 1re de grenadiers, de deux brigades d'artillerie, d'une compagnie d'artillerie à cheval, du régiment des ko-

saques de la garde, et d'un autre régiment de kosaques.

Le 4e corps, commandé par le général comte Schouvalof, fut composé des 11e et 23e divisions, d'un régiment de hussards et de deux brigades d'artillerie.

Le 5e corps, commandé par S. A. I. le grand-duc Constantin, fut composé de la division d'infanterie de la garde, de la division des grenadiers réunis, de la 1re des cuirassiers et de l'artillerie de la garde.

Le 1er corps de réserve de cavalerie, commandé par le général Ouvarof, fut composé de la division de cavalerie de la garde, à l'exception des kosaques, plus de 3 régiments de dragons provenant des 1re et 3e divisions de cavalerie, et d'une compagnie d'artillerie à cheval. Le 2e corps de réserve de cavalerie, commandé par le général Korf, fut composé d'un régiment de hulans, de 4 de dragons, et de 4 compagnies d'artillerie.

Le 6e corps, ou corps détaché de la gauche, commandé par le général Essen, fut composé des 7e et 24e divisions, de la 3e division de cavalerie, à l'exception d'un régiment de dragons, de 2 brigades d'artillerie, et de 4 régiments de kosaques. La cavalerie de ce corps formait le 3e corps de cavalerie de réserve, qui se trouvait

ainsi amalgamé au 6e corps d'armée. Tous ces corps étaient cantonnés de la manière suivante: le 1er à Chawly; le 2e à Willkomir; le 3e à Wilna; le 4e à Wassilichki; le 1er de cavalerie à Onikchty; le 2e de cavalerie à Nowogroudeck; le 6e à Proujany; en outre le général Platof se trouvait à Bialystock avec un corps volant de 15 régiments kosaques et d'une compagnie d'artillerie à cheval, qui faisait aussi partie de la 1re armée.

La 2e armée d'ouest était commandée par le général prince Bagration, qui reçut l'ordre de transporter son quartier-général de Gitomir à Loutsk. Cette armée se trouva formée de quatre corps et deux de cavalerie de réserve. Le 7e corps, commandé par le général Raeffskoï, fut composé des 26e et 12e divisions, avec 2 brigades d'artillerie. Le 8e corps, commandé par le général comte Kamenskoï, fut composé de la 18e division et de celle dès grenadiers réunis avec une brigade d'artillerie. Le 9e corps, commandé par le général Markof, fut composé des 15e et 9e divisions, avec deux brigades d'artillerie. Le 10e corps, commandé par le général Doktorof, fut composé de la 2e division de grenadiers et de la 2e de cuirassiers. Le 4e corps de cavalerie, commandé par le général Czaplits, fut composé de la 4e division de cette arme. Le 5e corps de cavalerie, com-

mandé par le général comte Lambert, fut composé de la 5e division. En outre, la 2e armée avait à sa suite 12 compagnies d'artillerie et 10 régiments de kosaques.

Tous les régiments d'infanterie employés à la formation des deux armées actives, n'étaient composés que de 2 bataillons, ceux de la cavalerie pesante de 4 escadrons, et ceux de cavalerie légère de 8 escadrons. Il n'y eut que les 6 régiments d'infanterie de la garde qui, exemptés de cette règle, entrèrent en campagne avec leurs 3 bataillons. Les 3e bataillons, les 5e escadrons de cavalerie pesante, et les 9e et 10e de cavalerie légère, formèrent les troupes de réserve. Cependant l'on retrancha de ces dernières les compagnies de grenadiers, qui, réunies, formèrent des bataillons de grenadiers. Quelques divisions gardèrent ces bataillons de grenadiers avec elles (1), mais ceux de la 1re armée furent réunis en division, et firent parties des réserves sous le grand-duc Constantin, et ceux de la 2e armée sous le comte Woronzof. (Voyez les tableaux 2 et 3.)

Les bataillons et escadrons de réserve furent organisés en huit nouvelles divisions d'infanterie

(1) Ce furent les 3e, 7e, 11e, 14e divisions.

et quatre de cavalerie, conformément au tableau n°. 5.

Ces troupes formèrent deux corps. Le 1er corps de réserve, dont le général baron Muller-Zakomelskoï prit le commandement, avait son quartier-général à Toropetz, et fut composé des 32e et 33e divisions et de la 9e de cavalerie. Le 2e corps de réservé, commandé par le général Ertell, avait son quartier-général à Romen, et fut composé de la 27e division formée à Moscou, des 34e, 35e et 36e divisions, et des 10e et 11e de cavalerie. Les 30e et 31e divisions formèrent la garnison de la place de Riga, aux ordres du général prince Labanof, gouverneur militaire de cette ville. Enfin la 12e division de cavalerie demeura en réserve à Olviopol, prête à joindre au besoin ou l'armée de Moldavie ou la 2e d'ouest.

Il faut observer que ces bataillons et escadrons de réserve étaient d'autant plus faibles, que l'on avait complété à leurs dépens les bataillons et escadrons actifs, et que d'ailleurs les bataillons de réserve, après la distraction des compagnies de grenadiers, n'étaient plus composées que de trois compagnies.

Trente-six dépôts de recrues, disposés sur trois lignes, et répandus dans les provinces de l'intérieur les plus rapprochées du théâtre de la

guerre, devaient servir à alimenter les corps mis en action. Les dépôts de première ligne étaient à Padgosch, à Staraia-Roussa, à Kholm, à Toropets, à Beloï, à Wiazma, à Jelnia, à Roslawl, à Starodoub, à Nowgorod-Sewerskoï, à Konotop, à Romen, à Soumy, à Zmiew, à Isioum, à Czigrin, à Nowo-Mirgorod, à Elisabethgrad et à Olviopol; ceux de la seconde ligne, à Pétrosawodok, à Nowgorod, à Twer, à Moscou, à Kalouga, à Toula, à Orel, à Koursk, à Kharkow et à Ekaterinoslaw; enfin, ceux de la 3e ligne, à Wologda, à Jaroslaw, à Wladimir, à Riasann, à Tambow, à Woronège, et à Czerkask. Outre ces 36 dépôts, il y en avait encore cinq, que l'on avait établis à Kargopol, à Olonets, à Jwanowka près de Slawénoserbsk, à Taganrok et à Azof. Les deux premiers devaient servir pour les 6e et 21e divisions demeurées dans la nouvelle Finlande. Le dépôt d'Jwanowka fut destiné pour la 13e division, cantonnée dans les environs d'Odessa, et en Crimée: ceux de Taganrok et d'Azof appartenaient aux 19e et 20e divisions employées au Caucase et en Géorgie. Afin de mobiliser les dépôts de première ligne, on jugea à propos de les organiser en 4e bataillons, en 6e escadrons de cavalerie pesante, et 11e et 12e de cavalerie légère, des troupes employées activement. Ces bataillons et

escadrons que l'on nomma de dépôt, formèrent neuf nouvelles divisions d'infanterie portant les numéros de 39 à 47, puis 4 de cavalerie désignées par les numéros 13 à 16 (1) : la 39e division de 4,500 hommes, de 6 bataillons de chacun des dépôts de Kholm et de Toropets ; la 41e, de 5,500 hommes, de 6 bataillons de chacun des dépôts de Béloï et de Wiazma ; la 42e, de 7,800 hommes, de 4 bataillons du dépôt de Jelnia, de 5 de celui de Roslawl, et de 6 de celui de Starodoub ; la 43e, de 5,300 hommes, de 6 bataillons de chacun des dépôts de Nowgorod-Sewerskoï et de Konotop ; la 44e, de 6,600 hommes, de 6 bataillons de chacun des dépôts de Romen et de Soumy ; la 45e, de 6,200 hommes, de 6 bataillons de chacun des dépôts d'Jsioum et de Zmiew ; la 46e, de 4,700 hommes, de 6 bataillons de chacun des dépôts de Czigrin et Nowomirgorod ; la 47e, de 5,000 hommes, de 6 bataillons de chacun des dépôts de Elisabethgrad et d'Olviopol ; la 13e de cavalerie, de 4,000 chevaux, de 4 escadrons de chacun des dépôts de Podgotch, de Staraïa-Roussa, de Kholm, de Toropets, de Jelnia et de Roslawl ; la 14e de cava-

(1) Les dépôts de Kargopol et d'Olonets furent aussi organisés en division d'infanterie, qui prit le n° 38.

lerie, de 1,600 chevaux, de 6 escadrons de dépôts de Nowgorod-Sewerskoï, et de 4 de celui de Konotop; la 15[e] de cavalerie, de 1,400 chevaux, de 4 escadrons de chacun des dépôts de Romen et de Soumy; enfin la 16[e] de cavalerie, de 2,300 chevaux, de 4 escadrons de chacun des 4 dépôts de Czigrin, de Nowo-Mirgorod, de Elisabethgrad et d'Olviopol. L'on se proposait de donner à ces nouvelles divisions la destination suivante : les quatre premières (1) et la 13[e] de cavalerie auraient renforcé le 1[er] corps de réserve; la 14[e] de cavalerie aurait joint le 2[e] corps de réserve; tandis que les cinq dernières divisions (2), et les 15[e] et 16[e] de cavalerie, auraient formé une nouvelle armée de réserve et d'observation, qui, renforcée par la 12[e] division de cavalerie, se serait réunie à Doubno, sous le commandement du général Tormassof. Mais l'ouverture de la campagne empêcha d'achever l'organisation de ces divisions, et les bataillons et escadrons qui devaient les composer furent employés à renforcer successivement les armées agissantes.

L'établissement des parcs de réserve d'artillerie

(1) La 39[e], 40[e], 41[e], et 42[e].

(2) La 43[e], 44[e], 45[e], 46[e], 47[e].

8.

excita aussi la sollicitude du gouvernement russe. Les parcs de la 1re ligne furent établis à Wilna pour 3 divisions; à Dunabourg pour 5; à Neswige pour une; à Bobrouisk pour 2; à Polownoié pour 3, et à Kiew pour 6. Ceux de la 2e ligne le furent à Pskow, pour 4 divisions; à Porkow pour 4; au magasin à poudre de Chostenk pour 5; à Briansk pour 4, et à Smolensk pour 2 : enfin, on plaça les parcs de la 3e ligne à Moscow pour 2 divisions; à Nowgorod pour 8, et à Kalouga pour 9.

Après avoir ordonné toutes ces mesures, l'empereur Alexandre quitta Pétersbourg, et prit le chemin de Wilna, où Sa Majesté arriva le 16 avril. Peu de temps après, elle fit une tournée dans les environs pour passer en revue les corps de la première armée.

Comme il paraissait bien probable que le pays entre le Niémen, la Bérésina et la Duna deviendrait le théâtre de la guerre, on résolut de faire tracer un camp retranché à Drissa, à la gauche de la Duna, afin de présenter un point de retraite assuré aux différents corps de la 1re armée. Les travaux de ce camp ne tardèrent pas à être achevés; et, d'un autre côté, on fit élever aussi une tête de pont à Borissow, sur la Bérésina, pour rester en possession du passage de la rivière sur

ce point important, situé sur la route de Wilna et de Minsk, par Smolensk à Moscow.

Pendant que les Russes se mettaient ainsi en état de défense sur leurs frontières, les armées françaises continuaient leur marche vers le Niémen. A la fin de mai, le maréchal Davoust se porta à Kœnigsberg; le maréchal Oudinot à Wehlau; le maréchal Ney à Goldapp; le vice-roi avec les 4e et 6e corps à Rastembourg; le roi de Westphalie avec les 7e et 8e à Varsovie; le prince Poniatowski avec le sien à Pultusk. Le 31 mai, l'empereur Napoléon porta son quartier impérial à Kœnigsberg.

Ces mouvements, qui semblaient indiquer que les opérations principales auraient lieu sur le bas Niémen, nécessitèrent un changement dans l'organisation et la destination de la 2e armée d'Ouest, que l'on jugea à propos de rapprocher davantage de la 1re, et la formation d'une nouvelle armée pour couvrir la Wolhynie.

Le prince Bagration reçut l'ordre de se porter des environs de Loutsk à Proujany avec les 2e, 12e et 26e divisions, la 2e de cuirassiers et le 4e corps de réserve de cavalerie, à l'exception du régiment de Pawlograd; le 6e corps, dont le général Doktorof prit le commandement, marcha de Proujany à Wolkowisk, et fut réuni à la 2e ar-

mée. Le général Essen, qui avait précédemment commandé ce corps, remplaça à Riga le général prince de Labanof, qui dut se rendre à Wladimir pour surveiller l'organisation de nouvelles troupes de réserve. Les 9e, 15e et 18e divisions, le régiment de hussards de Pawlograd, et la 5e division de cavalerie, demeurés dans les environs de Loutsk, formèrent la 3e armée d'Ouest, dont le commandement fut confié au général Tormassof. Cette armée fut encore renforcée de la 8e division de cavalerie détachée du corps que le duc de Richelieu commandait à Odessa, des 36e d'infanterie, et 11e de cavalerie détachées du 2e corps de réserve. La 27e division, qui avait aussi été destinée à entrer dans la composition de ce 2e corps de réserve, reçut ordre de continuer sa marche par Minsk, vers la 2e armée qu'elle dut renforcer.

Après ces changements, la 2e armée fut organisée en trois corps, et deux de cavalerie, en y comprenant le 3e de cavalerie, qui demeura amalgamé au 6e; la composition de ce dernier ne fut point changée. Celle du 7e resta aussi la même; mais l'on y ajouta un régiment de hussards de la 4e division de cavalerie. Le 8e corps, commandé par le général Borosdin, fut composé de la 2e division des grenadiers, de celle des grenadiers

réunis formée par les bataillons des 7e, 24e, 26e, 12e et 2e divisions, et de la 2e division des cuirassiers. Le 4e corps de réserve de cavalerie fut composé de 4 régiments de dragons et d'un de hulans tirés de la 4e division de cavalerie. Le général Ilowaïskoï Ve, commandait les 9 régiments de kosaques de cette armée.

La 3e armée d'Ouest fut organisée en 3 corps et un de cavalerie. Le corps du général comte Kamenskoï fut composé de la 18e division, des bataillons de grenadiers des 9e, 15e et 18e divisions, du régiment de hussards de Pawlograd, et de 4 compagnies d'artillerie; le corps du général Markof fut composé des 15e et 9e divisions, d'un régiment de hussards tiré de la 5e division de cavalerie, et de 7 compagnies d'artillerie; le corps du général Sacken fut composé de la 36e division, de la 11e de cavalerie, d'un régiment de hussards de la 8e division de cavalerie, et de deux compagnies d'artillerie; le corps de cavalerie du général comte Lambert fut composé de 3 régiments de dragons de la 8e division de cavalerie, et de 4 régiments de dragons et un de hussards de la 5e de cavalerie. Il y avait en outre à cette armée 3 compagnies d'artillerie de réserve, et 9 régiments de kosaques.

L'armée française avait continué son mouve-

ment. Le 5 juin, Napoléon porta son quartier-impérial à Insterbourg, le 7 à Gumbinnen, et le 10 à Willkowiski. La masse de ses forces se dirigeant sur Kowno, les Russes sentirent la nécessité de renforcer leur 1re armée, qui allait se trouver la plus exposée aux attaques de l'ennemi. Le 6e corps y fut de nouveau réuni et reçut l'ordre de se porter de Wolkowisk à Lida. Le général Platof, avec son corps volant, vint de Bialystock à Grodno. Il fut aussi prescrit au prince Bagration de porter la 2e armée des environs de Proujany à Wolkowisk. Ces mouvements furent à peine achevés, que les ennemis commencèrent les hostilités. Avant de donner le récit des opérations, nous jugeons convenable de présenter au lecteur un aperçu général sur la configuration du pays qui allait devenir le théâtre de la guere.

Description du théâtre de la guerre.

La frontière occidentale de la Russie, depuis Polangen, sur la mer Baltique, jusqu'à Zalétchiki sur le Dniester, présente un développement d'environ 1,000 werstes (quatre werstes font une lieue), et se trouve partagée inégalement en trois parties distinctes. La droite, qui s'étend de Polan-

gen à Grodno, est couverte presque entièrement par le Niémen, qui la sépare aussi de la partie du centre. Ce fleuve prend sa source dans les marais de Dolguinowiczi, entre les bourgs de Chatsk et d'Ouzda, et coule de l'est à l'ouest par Nowoï-Swergenn, Stolbtsy, Lubeza, et Biélitsa, jusqu'à la ville de Grodno, où il tourne brusquement vers le nord jusqu'à Kowno ; dans les environs de cette dernière ville, il forme un nouveau coude et se dirige vers le nord-ouest jusqu'à son embouchure dans le Kourisch-haff. La frontière de Russie suit la rive droite depuis Grodno, par Merecz, Olitta, Kowno et Jourbourg ; à dix werstes au-dessous de ce dernier bourg, elle laisse le fleuve à gauche et va gagner les bords de la mer près de Polangen. Le Niémen commence à être navigable depuis Stolbtsy, où il a déja 30 toises de large ; au-dessus de Kowno, il en a de 90 à 110 ; et les eaux de la Willia, qu'il reçoit au-dessous de cette ville, augmentent encore sa largeur de 50 à 60 toises. Depuis Grodno jusqu'à son embouchure, il coule dans une gorge profonde, formée par des montagnes escarpées, qui ne présentent qu'un petit nombre de passages, même assez difficiles. Au-dessus de Grodno, la rive droite commande presque constamment la rive opposée. Les ponts de Nowoi-Swer-

genn, de Bielitsa, de Mosti et de Grodno assurent la communication entre les deux rives. Au-dessous de Grodno, on ne passe le fleuve que sur des bacs établis à Kowno et à Jourbourg, à un gué vis-à-vis de Jourbourg, et sur le pont de Tilsit, situé dans les états du roi de Prusse.

La Willia, que le Niémen reçoit au-dessous de Kowno, prend sa source dans les marais près du bourg de Schilintsy, et court de l'est à l'ouest en formant de grandes sinuosités; sa rive droite commande presque toujours la gauche; elle est peu guéable, et on la passe sur les ponts de Wilna et de Kowno, et dans plusieurs endroits sur des bacs; sa largeur, qui, à Wileïka, n'est que de 8 à 10 toises, est de 100 à 120 à son embouchure.

Le pays compris entre la Willia, le bas Niémen et la Duna, est montueux, boisé, marécageux, et sillonné d'une infinité de petites rivières qui coulent dans des ravins fort encaissés, et qui se jettent, soit dans une des trois rivières susmentionnées, soit dans la mer. A l'est de Wilkomir, le terrain est encore embarrassé par une multitude de petits lacs, qui s'étendent presque sans interruption jusqu'aux sources de la Willia, et jusqu'aux environs de Polotsk. Au nord de Chawli, en descendant par Mittau et Bausk, vers la Duna, le pays s'aplatit, mais n'en reste pas

moins couvert de bois et de marais. La contrée à la gauche de la Willia, entre cette rivière et le haut Niémen, couverte de bois épais dans la direction de Wilna à Kowno, Grodno et Bélitsa, s'ouvre davantage vers Ochmiany, et forme des plaines spacieuses, dans les environs de cette dernière ville, d'Olchany et de Lipnichki. Toute cette étendue de pays, qui comprend les gouvernements de Courlande et de Wilna, et une partie de ceux de Minsk et de Grodno, présente peu de ressources pour une grande armée, malgré la fertilité de quelques districts. Les villages y sont petits et misérables. Les bourgs et les villes, ainsi que dans toutes les provinces polonaises, ne sont que des repaires de juifs, dont l'industrie, quoique très-active, chercherait en vain à suppléer à la pénurie des denrées les plus nécessaires. Il n'y a que les villes de Wilna et de Minsk qui offriraient les moyens d'y organiser de grands dépôts : la première, ancienne capitale de la Lithuanie, est située sur la rive gauche de la Willia, à 100 werstes de la frontière par la route de Kowno; celle de Minsk est bâtie au milieu des vastes forêts qui séparent les sources de la Willia de celles du Niémen, à 180 werstes en arrière de Wilna.

La partie centrale des frontières s'étend depuis

Grodno jusqu'à Brest-Litowskoy. A Grodno, la ligne de démarcation passe à la gauche du Niémen, et va gagner les sources du Bobr, dont elle suit la rive gauche jusqu'à son embouchure dans la Narew, dont elle remonte la rive droite jusqu'à Souraje. De ce dernier endroit, elle va gagner les bords du Nourets à 10 werstes au-dessous de Briansk; elle descend ensuite la rive gauche de cette rivière, jusqu'à son embouchure dans le Boug, dont elle remonte la rive droite par Droguiczin, Mielnik, Niemirow et Brest-Litowskoy.

Le Bobr, qui prend sa source à 16 werstes au sud-ouest de Grodno, coule à travers de larges marais qui ne présentent qu'un petit nombre de passages faciles à défendre. La Narew prend sa source dans la forêt de Bèlowège, près de Noworidvor, et se dirige de l'est à l'ouest jusqu'à Souraje, où elle tourne vers le nord, jusqu'aux environs de Tikoczin. Avant d'arriver à ce dernier endroit, elle se replie de nouveau à gauche; et continuant son cours vers l'ouest, elle pénètre dans le duché de Varsovie, et va se jeter dans le Boug à Sierock près de Varsovie. Ainsi que le Bobr, elle est bordée de larges marais qui en rendent les accès difficiles. L'angle aigu que forment ces deux rivières, entre leur confluent et les bourgs de Goniondz et de Tikoczin, est même entièrement impraticable.

Le Nourets, qui se forme au-dessus de Bocky de la réunion de deux ruisseaux venus de Kleltcheli et de Méleticzy, a aussi des bords très-marécageux. La direction de son cours est d'abord vers le nord-ouest; mais au-dessous de Briansk, il se replie vers le sud-ouest pour former la frontière de l'empire. La partie inférieure de cette rivière, depuis Chikanowets jusqu'à son embouchure, est d'autant plus accessible, qu'elle n'est plus garnie de marais, car ils ne s'étendent que jusqu'à Chikanowets.

La lisière de pays, qui s'étend immédiatement derrière la ligne de démarcation, depuis Grodno jusqu'au Boug, forme la province de Bialystok, pays fertile et bien cultivé, surtout dans sa partie méridionale à la gauche de la Narew. La ville de Bialystok, située à 14 werstes de la frontière, par la route de Tikoczin, est une des plus riches et des mieux bâties de toute la Pologne.

La trouée, entre la Narew et le Nourets, formée par les belles plaines de Belsk et d'Orla, se trouve masquée par la forêt marécageuse de Bélowége, située à environ 40 werstes en arrière de la frontière, à l'est des bourgs de Narew, d'Orla et de Kletchely. Cette forêt, qui a environ 50 werstes de long sur 40 de large, se rattache par les marais boisés de la Jasiolda aux grands

bois qui s'étendent de Pinsk à Slonim. La contrée, entre la forêt et le Niémen, est un pays assez ouvert, arrosé par les petites rivières de Swislocz, de Rossa et de Zelwa, qui surgissent à la lisière de la forêt ou dans les bois de la Jasiolda, et se dirigent du sud au nord, parallèlement à la frontière jusqu'à leur embouchure dans le Niémen. Au midi de la forêt, des plaines, entrecoupées de petites rivières marécageuses qui versent leurs eaux dans le Boug, s'étendent jusqu'aux bords de cette dernière rivière et jusqu'aux vastes marais de Diwin et de Ratno. Le Pripet, qui sort de ces marais, coule de l'ouest à l'est jusqu'à Mozyr, où il tourne vers le sud-est pour aller décharger ses eaux dans le Dnieper à 70 werstes au-dessus de Kiew. Cette rivière a de 15 à 50 toises de large, et n'est guéable que dans un petit nombre d'endroits. Depuis sa source jusqu'aux environs de Mozyr, elle est bordée de marais inaccessibles, qui, depuis Pinsk jusqu'à Mozyr sur une étendue de plus de 200 werstes, ne laissent que trois communications, encore si mauvaises qu'il serait impossible de s'en servir pour le passage d'un corps d'armée. Le point de Pinsk est d'autant plus intéressant que, situé près de l'embouchure de la Jasiolda et du Styr dans le Pripet, et sur la seule grande route qui de la droite du Pripet

mène dans l'intérieur de la Lithuanie, il forme le principal nœud des communications par eau et par terre de toute la contrée. Le pays, à la gauche du Pripet, entre Pinsk, Slonim, Glousk et Petrikowo, est une vaste forêt marécageuse, parsemée de villages rares et misérables, et coupée de communications impraticables pour un corps d'armée, à l'exception de la route de Pinsk à Neswige. Les difficultés que trouverait l'ennemi pour pénétrer dans ce désert, sont encore augmentées par l'obstacle que lui présenterait le passage du canal Oguinski. Ce canal joint la Jasiolda, qui sort des marais entre Proujany et Wolkowisk et se jette dans le Pripet au-dessous de Pinsk, avec la Schara, qui porte ses eaux dans le Niémen entre Bélitsa et Grodno, après avoir passé par Slonim. Les bords de cette dernière rivière sont boisés et marécageux. Des champs bien cultivés, entrecoupés de bois, s'étendent entre la Schara et le haut Niémen, dans la direction de Nowogroudek, et de Slonim par Neswige jusqu'à Sloutzk. Ce beau pays est terminé par les grands bois que l'on trouve à la droite du haut Niémen, et qui, descendant des environs de Minsk par Glousk, se rattachent aux forêts de la gauche du Pripet. La partie de ces bois, comprise entre Wologin, Nikolaew et Stolbtsy, dénuée de toute

communication et remplie de marais, est impraticable. Entre Stoltsy et Glousk, il y a quelques communications; mais elles sont rares et en mauvais état, à l'exception de la route de Neswige par Koïdanow à Minsk et de là à Borissow, et de celle de Neswige par Sloutsk et Glousk à Bobrouisk. Il y a aussi une bonne route transversale qui conduit de Minsk à Bobrouisk par Igoumenn.

La rivière de Pripet et les marais d'où elle sort forment la séparation naturelle des parties centrale et de gauche de la frontière de l'empire. La ligne de démarcation de cette dernière continue à remonter la rive droite du Boug, depuis les environs de Brest-Litowskoï jusqu'à 7 werstes au-dessous de Sokal. Là, laissant le Boug à droite, elle se dirige en arc concave d'environ 250 werstes de développement jusqu'au Dniester qu'elle joint à 25 werstes au-dessus de Zalétchiki. Toute cette étendue de frontière sèche était couverte, en 1812, par la neutralité de la Gallicie, qui fut maintenue, sur le principe que l'Autriche, quoique auxiliaire de la France, n'était pas en état de guerre avec la Russie.

Le Boug prend sa source en Gallicie près de Zloczow, et coule dans la direction du sud au nord jusqu'à Brest-Litowskoï, où il se replie vers

le nord-ouest jusqu'à Nur. Près de ce dernier endroit, il tourne encore à gauche et continue son cours vers l'ouest, jusqu'à son embouchure dans la Vistule, à Novoï-dwor, au-dessous de Varsovie. Sa largeur est de 12 à 14 toises à Oustiloug, et de 40 à Droguiczin. En été, il est guéable en plusieurs endroits, surtout entre Wlodawa et Brzest. Dans la partie de son cours, où il forme la frontière, la rive gauche domine la droite, à l'exception des points d'Oustiloug, d'Opalin, de Brzest, de Niemirow, et de Droguiczin, où l'avantage de la position est en faveur de la rive droite. Cette dernière, depuis Oustiloug jusqu'aux environs de Brzest, est bordée de marais qui communiquent avec ceux de Ratno et de Divin.

Le pays, depuis Oustiloug, par Wladimir, Lousk, Doubno, et Ostrog jusqu'à Nowgrad-Wolhynskoï, contient les champs fertiles et bien cultivés de la Wolhynie, arrosés de plusieurs rivières qui versent leurs eaux dans le Pripet, et dont les plus remarquables sont le Styr et le Horynn. Ces deux rivières, se dirigeant du sud au nord, offrent sur leurs rives droites de bonnes positions défensives contre un ennemi venu d'Oustiloug. Le beau pays, dont nous venons de parler, est borné au nord par des marais boisés qui s'étendent jusqu'au Pripet, et qui participent de la

nature sauvage de la contrée située à la gauche de cette rivière, à l'est par des bois qui, de Nowgorod-Wolhynskoï, se prolongent par Gitomir et Owroucz jusqu'au Dnieper et au bas Pripet; il est limité au sud par une lisière de bois de près de 150 werstes de long, et d'environ 20 de large, qui se rattache aux grands bois de Gitomir, et qui sépare la contrée de Doubno et d'Ostrog des superbes coteaux de la Podolie. L'espace compris entre cette dernière province et le Dnieper, est occupé par les plaines immenses et fertiles de l'Ukraine.

En arrière de la partie centrale, s'enfonçant davantage dans le pays, on trouve la rivière de la Bérézina, qui prend sa source dans des marais près de Dokchitzy, et dirige son cours à travers de vastes forêts vers le sud-est jusqu'à son embouchure dans le Dnieper, à 60 werstes au-dessous de Rogaczew. Dans sa partie supérieure, le canal Bérézinskoï la joint à l'Oula qui se jette dans la Duna. Sa largeur, depuis le canal jusqu'à son embouchure, est de 25 à 50 toises. Elle est bordée dans tout son cours de larges marais, qui en rendent les accès difficiles au-dessous de Wesselewo, et tout-à-fait impraticables au-dessus de ce point. Le canal Bérézinskoï tracé dans des marais n'est guère plus abordable. La rive droite

de la Bérézina commande la rive opposée, à l'exception des points de Wesselowo, de Borissow et de Bérézino inférieur, où cette dernière est la plus élevée. On passe la rivière sur des ponts à Borissow et à Bobrouisk, et sur des bacs établis en plusieurs endroits. En été, elle a des gués fréquents. Au-dessous de Borissow les communications sont meilleures sur la rive droite que sur la rive gauche ; au contraire, au-dessus de ce point, celles de la rive gauche sont les seules praticables, tandis que sur la rive droite il n'y a d'autre chemin frayé, à travers les marais qui se trouvent entre Bérézino supérieur, Dokchitzy, Pletchenitsa et Zembin, que le sentier qui de Bérézino supérieur mène à Zembin par Zaréczié et Zaremby, et dont il serait impossible de se servir pour la marche des troupes. Un corps d'armée qui de Bérézino supérieur voudrait se diriger sur Zembin, se verrait obligé de faire un grand détour en passant par Dokchitsy, Dolguinow et Plétchenitsa. La ligne de défense de la Bérézina est appuyée par la nouvelle forteresse de Bobrouisk, située à la rive droite sur le chemin de Neswige à Rogaczew. Le gouvernement russe se proposait aussi de barrer le second débouché à travers la forêt, en faisant fortifier Borissow, située sur la route de Minsk à Orcha;

mais l'explosion de la guerre ne permit point d'exécuter les travaux projetés, et l'on se contenta de faire élever une tête de pont à la rive droite en face de Borissow.

La ligne de la Bérézina s'appuie à droite à la Duna et à gauche au Dnieper. Le premier de ces fleuves sort d'un lac entre les villes d'Ostachkow et de Toropets, et se dirige vers le sud-ouest par Wélige, Sourage et Witebsk jusqu'à Bechenkowiczi, où il se tourne vers le nord-ouest, et après avoir passé près de Polotsk, de Dissna, de Drissa, de Dunabourg, de Jakobstadt, de Frédrichstadt et de Riga, il va décharger ses eaux dans le golfe de Riga au-dessous de Dunamunde. Il est navigable depuis Scourage. Sa largeur est de 60 à 100 toises entre Witebsk et Dunabourg, de 330 à Riga, et de près de 600 à son embouchure.

Depuis Witebsk jusqu'à Drouïa, la rive gauche est presque constamment plus élevée que la rive opposée, mais cette dernière est la prédominante, depuis Drouïa jusqu'à Riga. L'on passe le fleuve aux ponts de Wélige, de Sourage, de Witebsk, de Dunabourg et de Riga, et aux bacs de Boudilowo, de Bechenkowiczy, d'Oula, de Polotsk, de Dissna, de Drissa, de Leonpol, de Drouïa, de Kreslaw, de Jakobstadt, et de Frédrichstadt. Pendant les chaleurs de l'été on trouve

des gués fréquents sur tout son développement. La forteresse de Riga, située à la droite de la Duna, à 15 werstes au-dessus de son embouchure, et à 270 werstes de la frontière par la route de Polangen, est en même temps une ville riche, commerçante et bien peuplée. Une citadelle, bâtie au bord de la place, en augmente la défense; et les fortifications de Koberschantz, élevées sur la gauche de la Duna, servent de tête de pont et assurent la communication entre les deux rives. L'embouchure de la Duna est défendue par le petit fort de Dunamunde, situé sur la rive gauche du fleuve, dans une île formée par la mer, la Duna et les deux bras de la Bolder-Aa. On avait commencé à fortifier la ville de Dunabourg, située à la droite de la Duna, à 214 werstes au-dessus de Riga, et à 300 au-dessous de Witebsk; mais l'on n'avait pas eu le temps d'en achever la construction. La ville de Witebsk, bâtie sur les deux bords du fleuve, au nord-est de Minsk, à 270 werstes de cette ville, est une des plus remarquables de toute la contrée. A 200 werstes au-dessous de Witebsk, et à 100 au-dessus de Dunabourg, l'on avait fortifié un camp à la gauche de la Duna, en face de Drissa. Ce camp devait couvrir la route directe de Wilna à Saint-Pétersbourg, servir de point de ralliement à tous

les corps de la 1re armée, et assurer leur retraite au-delà de la Duna.

Le pays, qui depuis la droite de la basse Duna, se prolonge vers le nord, entre la mer et le lac Peipus, jusqu'au golfe de Finlande, comprend la Livonie et l'Esthonie, et n'est qu'un vaste marais couvert de bois, et coupé de chemins qui forment des défilés presque continus. Les habitations y sont mal bâties et disséminées par hameaux, d'une, deux ou trois cabanes. D'un autre côté, en remontant la droite de la Duna vers Polotsk et Witebsk, l'on se trouve dans une contrée coupée de lacs, de marais, de bois, et de plaines ondoyantes et sillonnées de petites rivières qui se jettent dans la Duna, et dont la plus remarquable est la Drissa. Cette dernière, à cause de l'élévation constante de sa rive droite et de son cours presque parallèle à la Duna, offre de bonnes positions défensives contre un ennemi qui aurait franchi le fleuve entre Drissa et l'embouchure de l'Oula.

Le Dnieper prend sa source dans les marais, entre Syczewka et Béloï, et se dirige d'abord du nord au sud, jusqu'aux environs de Dorogobouge, où faisant un coude à droite, il coule vers le sud-ouest presque parallèlement à la Duna, par Smolensk jusqu'à Orcha, où il tourne de

nouveau brusquement à gauche et reprend sa première direction du nord au sud, par Kopys, Mohilew, Staroï-Bykhow, Rogaczew, Rieczitsa, Kiew, Czerkassy, Kremenczoug, Werkhne-Dneprowsk, Ekaterinoslaw, Alexandrow et Khersonn, jusqu'à la mer Noire, à laquelle il va porter le tribut de ses eaux, accrues par la jonction des grandes rivières de la Bérézina, du Soge, du Pripet et de la Dessna. Il commence à être navigable depuis Dorogobouge, où il a déja 30 toises de large. Il en a de 35 à 60 depuis Smolensk jusqu'à Staroï-Bykhow, de 60 jusqu'à 200 depuis ce bourg jusqu'à l'embouchure du Pripet, et de 200 jusqu'à 700 depuis cette rivière jusqu'à Kremenczoug. La rive droite domine constamment la gauche, à l'exception des points de Katann, de Doubrowna et d'Orcha, où la supériorité de la position est en faveur de cette dernière. L'on traverse le fleuve sur des ponts à Smolensk, à Mohilew et à Kiew, et sur des bacs dans plusieurs endroits. Pendant les chaleurs de l'été, l'on trouve aussi des gués à Khomino près de Liady, à Mohilew, à Nowoï-Bykhow et à Wychgorod, à 16 werstes au-dessus de Kiew. De toutes les villes dont ce fleuve baigne les murs, les plus importantes sont Smolensk et Kiew. Cette dernière est la clé du bas Dnieper, comme

Smolensk l'est du haut du fleuve. Kiew, autrefois capitale de la Russie, est maintenant une place forte et une des plus grandes villes de l'empire: elle est à 430 werstes en arrière de la frontière par la route de Brody; bâtie sur les hauteurs dominantes de la rive droite, elle couvre un passage important auquel viennent aboutir, d'un côté les routes de la petite Russie, et de l'autre, celles de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine. Ses fortifications ont été en dernier lieu réparées et augmentées. La ville de Smolensk, placée à l'embranchement des routes d'Orcha, de Poreczié, de Doukowtchina, de Dorogobouge, de Roslawl et de Mstislawl, forme le principal nœud de toutes les grandes communications avec l'intérieur de l'empire. Située sur les hauteurs de la rive gauche du Dnieper, elle n'a pour toute défense qu'une chemise en maçonnerie, et se trouve dominée par les hauteurs plus élevées de la rive droite. Cette ville est à 300 werstes en arrière de Minsk. Elle était assez riche et bien bâtie.

La trouée que laissent entre eux les deux fleuves de la Duna et du Dnieper, est de 80 werstes depuis Orcha jusqu'à Witebsk. C'est une contrée boisée et marécageuse, qui s'étend d'un côté vers Senno, et de l'autre vers Poreczié et

Smolensk. L'entre-deux du Dnieper et de la Bérézina est un pays encore plus fourré. La vaste forêt marécageuse de Minsk et de Glousk se prolonge à la gauche de la Bérézina, et ne commence à s'éclaircir que dans les environs d'Orcha, et sur quelques autres points qui avoisinent le Dnieper.

Après avoir essayé de décrire l'étendue de pays comprise entre la frontière, la Duna et le Dnieper, nous allons faire connaître les principales routes qui de la Prusse et du duché de Varsovie conduisent vers ces deux fleuves, et dont l'ennemi pouvait se servir pour pénétrer dans l'intérieur de la Russie. La frontière, depuis les limites de la Gallicie jusqu'à la mer Baltique, offre cinq débouchés principaux, correspondant aux grandes routes qui de l'étranger mènent dans l'intérieur de l'empire. Ces débouchés sont Oustiloug et Brzest-Litowskoï sur le Boug, Grodno et Kowno sur le Niémen, et Polangen près de la mer. La route qui passe par Oustiloug, vient de Lublin et se dirige par Wladimir, Loutsk, Doubno, Kounin, Ostrog et Nowgorod-Wolhynskoï à Gitomir. De cette route, il se détache vers le midi quatre branches qui sont: 1° la route de Doubno par Kremenets à Czepeliowka où elle rejoint la grande route de Nowgorod-Wolhyn-

skoï à Lemberg; 2° celle d'Ostrog, qui croise la première à Kremenets, et conduit par Radziwilow à Lemberg; 3° celle d'Ostrog, par Zaslaw à Staroï-Konstantinow, où elle tombe sur la quatrième, qui est la grande route de Nowgorod-Wolhynskoi par Rogaczew, Staroï-Konstantinow, Krassilow, Czepeliowka, Woloczisk et Tarnopol à Lemberg. De Staroï-Konstantinow, il y a encore une route qui conduit par Proskourow à Kamenets-Podolskoi et sur le Dnièstre. A Gitomir l'on trouve encore trois routes, dont l'une conduit à Berdiczew, et de là en Podolie et en Ukraine, l'autre par Radomysl à Kiew, et la troisième par Owroucz et Mozyr à Zaborié, où elle se partage en deux branches; celle de droite conduit à Gorval, et celle de gauche par Solonnoïé à Ilobin. Le débouché de Brzest-Litowskoï est traversé par la grande route qui vient de Varsovie par Stanislawow et Miendgirzice, et qui mène à Kobrin où elle se bifurque; la route de droite conduit par Jéwlochi et Pinsk à Neswige; celle de gauche se dirige aussi sur Neswige par Proujany, Roujana, Slonim et Stalowiczi. La route de Brzest-Litowskoï à Pinsk, a deux communications avec celle d'Oustiloug à Gitomir : la première part de Brzest-Litowskoï, et se dirige par Ratno sur Kowel, où elle se partage en deux

branches qui tombent sur Wladimir et Loustk; la seconde communication se détache de la route de Brzest à Jewlochi, et passant par Lubachewo et Rowno va gagner la route d'Oustiloug à Kounin. Entre Brzest-Litowskoï et Grodno, l'on trouve encore en partant de Varsovie, de Johanisbourg et d'Oletzko, les débouchés de Droguiczin, de Grana, de Ciekhanowets, de Korotch, de Goniondz et de Dombrowo; mais les routes qui les traversent tombent toutes sur celle qui de Droguiczin se dirige par Bocki, Bielsk, Bialystok, Wassilk, Sokolka et Kousnista, sur Grodno. La route d'Oletzko par Raczki, Seyno et Golynka aboutit aussi à Grodno. La route qui de Grodno pénètre dans l'intérieur du pays, longe la rive du Niémen en passant par Skidel, Kamienka, Tchouczin, Geloudeck et Biélitsa, où elle traverse le fleuve, et se dirige par Nowogrodeck, Koréliczi, Tourets et Mir sur Neswige, où elle se réunit à celles venues de Brzest-Litowskoï. Cette route projette deux branches vers le midi et deux vers le nord: celles vers le midi, qui servent de communications transversales avec la route de Kobrin par Slonim à Neswige, sont la route de Kamienka, par Piaski et Wollkowisk à Roujana, et celle de Bielitsa par Dzentsol à Slonim; les branches qui se dirigent vers le nord partent de

Tchouczin et de Bielitsa, et après s'être réunies à Lida, conduisent à Wilna par Beniakoni. De Neswige partent deux routes, l'une par Romanow, Sloutsk, Glousk, Bobrouisk et Pobolow à Jlobin; l'autre par Nowoï-Swergenn, Koïdanow, Minsk, Borissow, Kakhanowo, Barany, Orcha et Krasnoï à Smolensk. Entre ces deux routes il y a une communication par la route transversale, qui, partant de Minsk, passe par Igoumenn et aboutit à Bobrouisk. De Kakhanowo, il se détache aussi deux branches, l'une se porte vers le midi, par Staro-Selié, à Chklow, et l'autre, vers le nord, par Senno et Boudilowo, à Witebsk. La route qui passe par Kowno, vient de Gumbinnen et de Willkowiski, et se dirige, par Gigemory sur Wilna; de Wilna, elle se partage en deux : la route de droite conduit, par Ochmiana et Smorgoni, à Molodeschno, où elle se bifurque de nouveau; une branche conduit, par Radochkowiczi, à Minsk, et l'autre, par Wileika, Dokchitsy et Dessna, à Lasowka, sur la route de Riga à Witebsk; la route de gauche se dirige, par Swentsiany, Widzy, Bratslaw et Drouia, sur Pridrouisk.

Une autre route, qui part de Kowno, conduit par Keidany et Chadowo sur Chawli, où elle tombe sur celle de Memel à Mittau. Entre

Kowno et Polangen il y a encore le débouché de Neustadt sur Wiélona, et celui de Tilsit sur Jourbourg; mais ces deux débouchés tombent sur la route qui, longeant la rive droite du Niémen, conduit à Jourbourg par Wiélona et Strednick sur Kowno. La route de Kœnigsberg, par Memel, entre en Russie à Polangen, d'où partent deux routes, se dirigeant toutes deux sur Mittau; celle de droite par Telch, Chawli et Janischki, et celle de gauche par Schrunden et Frauenbourg. De cette dernière se détachent deux branches qui conduisent à la mer, la première, de Schrunden, par Hazenpot, à Libau; et la seconde, de Frauenbourg, par Goldingen, à Windau.

A Mittau l'on trouve deux routes, dont l'une se dirige, par Bausk, Frédrichstadt, Alt-Zelbourg et Jakobstadt, à Kreutzbourg, et l'autre, par Saint-Olay, à Riga. De cette dernière ville, il y a une route qui mène à Witebsk, en longeant la rive droite de la Duna, et passant par Kokenhausen, Kreutzbourg, Dunabourg, Pridrouisk, Drissa, Lozowka, Gamsélowo, Polotsk et Koursilowtchina. La route de Witebsk à Kiew, passe par Babinowiczi, et va gagner, à Orcha, les bords du Dnieper, dont elle côtoie la rive droite en passant par Barany, Chklow, Mohilew, Staroï-Bykhow, Rogaczew, Jlobin, Solonnoié,

Gorval, Reczitsa et Loiew, où elle traverse le Dnieper, et, le laissant à droite, se dirige par Wélikaiawess, Czernigow et Koselets, sur Kiew. Les routes, qui des bords de la Duna conduisent à Pétersbourg, partent de Riga, de Dunabourg, de Pridrouisk, de Polotsk et de Witebsk. La route de Riga traverse la Livonie, et passe par Wolmar, Walk, Narwa et Jambourg; celle de Dunabourg, par Regitsa et Lutsin, celle de Pridrouisk, par Zamochié, et celle de Polotsk, par Gamselowo et Kliastitsy, se réunissent toutes trois à Sebége, d'où une seule route se dirige, par Opoczka et Ostrow, à Pskow; de ce dernier endroit l'on se rend à Pétersbourg, soit par Gdow et Narva, soit par Borowiczi et Louga. La route de Polotsk, par Jourewiczi et Newel, celle de Witebsk, par Gorodok et Newel, et enfin celle de Witebsk, par Sourage et Ouswiat, se réunissent aussi à Senkowo, en une seule route qui mène à Pétersbourg, par Welikié-Louki, Porkhow, Borowiczi, Louga, Gatchina et Sophie : cette route, ainsi que celle de Pskow, traversent les gouvernements de Pskow et de Saint-Pétersbourg, provinces peu fertiles et conséquemment d'une médiocre ressource pour une armée. L'on trouve des plaines ondoyantes, mais spacieuses, entre Welikié-Louki et Porkhow;

au-delà de cette dernière ville, l'on entre dans les tristes bruyères marécageuses qui, entrecoupées de bois de sapin, s'étendent presque sans interruption jusqu'aux portes de Pétersbourg. La route de Sebége à Pskow, et de Pskow à Borowiczi ou à Narwa, parcourt un pays très-difficile, rempli de défilés, de bois et de marais.

Les routes qui du Dnieper conduisent à Moscou, partent de Kiew et de Smolensk : celle de Kiew passe par Koselets, Niégin, Borzna, Krolewets, Gloukhow, Sewsk, Dmitrowsk et Orel, et de là à Moscou, soit par Mtsensk, Toula, Serpoukhow et Podolsk; soit par Bolkhow, Béliew, Lichwin, Pérémychl, Kalouga, Malo-Jaroslawets et Borowsk : elle traverse les gouvernements de Czernigow, d'Orel, de Toula et de Kalouga, qui sont comptés parmi les plus fertiles de l'empire. Celui de Kalouga l'est moins que les autres, mais en revanche il contient un nombre considérable d'usines et de manufactures, qui répandent l'aisance et le bien-être parmi ses habitants. La route depuis Kiew est tracée dans des plaines immenses coupées de bois, d'abord très-fréquents, mais qui, en se rapprochant de Moscou, deviennent de plus en plus rares; de sorte que passé Orel l'on n'en rencontre plus que des bouquets très-clair-semés.

Nous avons déjà parlé des routes qui aboutissent à Smolensk, et qui rendent la position de cette ville si intéressante. La route de Doukowtchina conduit à Béloï; celle de Poreczié, par Wélige, à Ouswiat, où elle tombe sur la grand'route de Witebsk à Pétersbourg, par Welikié-Louki. Nous avons vu que la route d'Orcha est aussi celle de Minsk, d'où l'on peut se diriger par Wilna à Kowno, par Biélitsa à Grodno, et par Neswige à Brzest-Litowskoi. La route de Mstislawl se dirige, par Czernigow, sur Kiew; celle de Roslawl mène d'un côté, par Starodoub, sur Czernigow, et de l'autre, par Briansk, sur Orel; enfin la route de Dorogobouge conduit à Moscou par Wiazma, Gjath et Mojaïsk. A Wiazma trois branches se détachent de la route principale, dont deux se dirigent vers le nord et la troisième vers le midi, cette dernière passe par Joukhnow et tombe sur Kalouga; les deux branches du nord sont : la route par Nastassina à Beloï, et celle par Syczewka, Zoubtsow et Staritsa, jusqu'à la route de Moscou à Pétersbourg, qu'elle rejoint à Torjok et à Twer. De Gjath il y a aussi une branche qui se relève vers le nord et va gagner, entre Syczewka et Zoubstow, la route de Wiazma à Staritsa.

Les tristes forêts de la Lithuanie ne dépassent

point le Dnieper et se terminent avant d'arriver à Smolensk. Depuis cette ville, en se dirigeant vers Moscou, le pays s'ouvre davantage, et l'on traverse des champs bien cultivés et entrecoupés de bois accessibles et d'une médiocre étendue. En se rapprochant de Moscou, la beauté et la richesse du pays augmentent graduellement : les Français eux-mêmes l'ont comparé aux meilleures contrées de la France et de l'Allemagne; l'agriculture perfectionnée y est parvenue à vaincre les obstacles que la nature d'un sol assez ingrat opposait à ses progrès. Nous avons déja fait connaître l'état de prospérité des gouvernements de Kalouga, de Toula, d'Orel et de Czernigow, situés au midi de la route de Smolensk à Moscou. Les gouvernements de Twer et de Nowgorod, situés au nord de cette route, ne sont pas à beaucoup près aussi fertiles que les précédents : celui de Nowgorod surtout, couvert en grande partie de bois, de lacs et de marais, n'offre que des ressources très-bornées.

Moscou est le point central de toutes les communications de l'empire. Les sept routes principales qui en sortent, se dirigent, dans tous les sens, jusqu'aux extrémités les plus reculées de la Russie. La première de ces routes est celle que nous venons de décrire, par Mojaïsk à Smo-

lensk; les deuxième et troisième, sont celles qui conduisent, par Borowsk, à Kalouga, et par Serpoukhow à Toula; nous en avons aussi fait mention en parlant de la communication de Kiew avec Moscou; la quatrième est la route qui, par Bronnitsy et Kolomna, se dirige sur Astrakhan, en passant par Riasann et Tambow; la cinquième est celle de Bogorodsk, qui, par Wladimir, Nigéni-Nowgorod, Kazan et Perm, pénètre jusque dans l'intérieur de la Sibérie; la sixième est celle de Peréslawl-Zaléskoï, qui conduit à Archangel, par Iaroslav et Wologda; enfin la septième est la route de Pétersbourg, qui passe par Klin, Twer et Nowgorod.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que Mittau, Wilna, Neswige et Gitomir, sont les quatre points d'intersection de toutes les grandes communications des provinces frontières de l'empire.

Mais quelle que soit l'étendue d'une frontière, il est incontestable qu'il n'y a toujours qu'un seul point décisif où il soit urgent de concentrer l'armée chargée de la défendre. Dans les circonstances où les Russes se trouvaient, ce point était, sans contredit, Wilna, puisqu'il était à prévoir que l'ennemi, qui se réunissait dans la Prusse orientale, ne manquerait point de diriger sur ce

point la masse de ses forces; d'ailleurs, dans le cas même où l'ennemi eût commis la faute de s'engager dans la direction de Mittau, l'armée russe, se portant de Wilna sur Chawli, se mettait en mesure d'opérer sur ses communications, et de le rejeter dans la presqu'île formée par la partie occidentale de la Courlande. La direction sur Neswige ne présentait pas moins de dangers à Napoléon, qui était trop habile pour s'engager ainsi entre l'armée russe, maîtresse de l'entre-deux du Niémen à la Willia, et les marais du Pripet, où il pouvait se trouver refoulé à la suite du moindre échec essuyé sur sa gauche. Il était encore moins probable qu'il portât ses principaux efforts sur Gitomir; outre le trop grand éloignement de cette ligne d'opérations, elle avait encore pour lui le désavantage majeur de livrer ses communications à l'armée russe, qui se serait portée de Wilna à Pinsk, en profitant du temps que l'ennemi devait employer pour se serrer sur sa droite vers Lublin. Si ce dernier avait continué à pénétrer sur Gitomir, il n'aurait pas tardé à se voir enfermé entre le Dnieper, les marais et les bois du Pripet, et l'armée russe, qui, débouchant de Pinsk, aurait marché sur ses derrières par Kowno et Ostrog.

Les manœuvres que nous venons d'indiquer

montrent assez clairement la fausseté de l'opinion trop généralement répandue parmi le militaire, qu'une frontière, pour être avantageuse, doit être rétrécie. C'est un abus de mots qui a consacré ce préjugé. Il est certain qu'il est plus difficile de garder tous les points d'une ligne très-étendue que de celle qui ne l'est pas; mais défendre une frontière n'est point interdire à l'ennemi d'y pénétrer sur quelques points, c'est l'empêcher, en dernier résultat, de former un établissement solide dans le pays qu'elle couvre. Faute d'avoir fait cette distinction, on a confondu ce qui était avantageux pour un cordon de douaniers, avec ce qui devait l'être pour une armée chargée de la défense d'un pays. En effet, plus une frontière est étendue, plus il devient facile d'opérer sur les flancs de l'armée envahissante, et le rôle de l'armée qui défend le pays est d'autant plus allégé qu'elle trouve en tous sens des lignes d'opérations profondes et par conséquent excellentes; au contraire, lorsqu'une frontière est rétrécie, l'armée qui la défend, gênée dans ses manœuvres, ne peut opérer sur les flancs de l'ennemi, sans s'exposer à être resserrée entre l'armée de ce dernier et l'obstacle qui rétrécit la frontière; ainsi elle se voit forcée à exécuter une retraite per-

pendiculaire, qui ne lui laisse aucune chance de recouvrer les provinces qu'elle abandonne.

Les Russes, sentant parfaitement l'importance du point de Wilna, réunirent leur grande armée dans les environs de cette ville, et en rapprochèrent même la seconde. Cependant, tout en rendant justice au choix judicieux du point de Wilna, nous devons avouer que la ligne de retraite, que les travaux exécutés au camp de Drissa indiquaient devoir être dirigée de Wilna sur ce camp, n'était pas si heureusement déterminée. Cette ligne, outre l'inconvénient d'éloigner la première armée de la seconde, présentait encore celui de donner à l'ennemi la faculté de prévenir la première au point important de Smolensk, et de se placer entre elle et les provinces fertiles du midi : il paraissait plus avantageux de se replier de Wilna sur Minsk, où la première armée se serait retrouvée en liaison intime avec la deuxième, et sur sa ligne d'opérations la plus naturelle, qui était la route centrale de Moscou par Smolensk. Les événements de la campagne, dont nous allons donner le récit, vont justifier notre observation.

CHAPITRE III.

Position des armées à l'ouverture des hostilités. — Napoléon passe le Niémen. — Retraite de la première armée d'Ouest jusqu'à la Duna. — Retraite de la deuxième armée d'Ouest. — Camp de Drissa. — La première armée se retire sur Polotsk. — L'empereur Alexandre se rend à Moscou pour ordonner de nouveaux armements dans l'intérieur de l'empire. — La première armée continue sa retraite jusqu'à Witebsk. — Combats d'Ostrowno. — La première armée se replie sur Smolensk. — La seconde armée se retire sur Mohilew. — Combat de Soultanowka. — Les deux armées russes effectuent leur jonction à Smolensk. — Napoléon s'arrête à Witebsk.

AVANT de commencer le récit des événements qui signalèrent l'ouverture de la campagne, nous croyons nécessaire de rappeler la position que les armées russes occupaient à cette époque (voyez le tableau 3). Le 1er corps, commandé par le lieutenant-général comte Wittgenstein, d'environ 23 mille hommes, était à Rossieny et Keidany; son avant-garde aux ordres du général-major Koulneff, de 2 régiments de chasseurs, de 4 escadrons de hussards, de 2 régiments de ko-

saques, et d'une compagnie d'artillerie légère, était à Benzigolla.

Le 2e corps, commandé par le lieutenant-général Baggowouth, de 16,500 hommes, étendait sa droite jusqu'à la Swienta, et appuyait sa gauche à la Willia près d'Orgichki; son avant-garde aux ordres du général-major Wséwologski, composée d'un régiment de hussards, de 4 de chasseurs, et d'une compagnie d'artillerie à cheval, occupait les deux bords de la Willia en avant de Janowa.

Le 3e corps, commandé par le lieutenant-général Touczkof, de 18,500 hommes, à Nowi-Troki; son avant-garde aux ordres du général-major prince Chakhofskoï, composée de 2 régiments de chasseurs, du régiment de kosaques de la garde, d'un autre régiment de kosaques, et d'une demi-compagnie d'artillerie à cheval, à Wysokoï-Dwor.

Le 4e, commandé par le lieutenant-général comte Schouwalof, de 13,500, à Olkéniki; son avant-garde aux ordres du général-major Dorokhof, composée d'un régiment de hussards et de 2 de chasseurs, à Orany.

Le 5e corps, commandé par S. A. I. le grand-duc Constantin, de 20,500, se concentrait sur Swentsiany.

Le 1er corps de cavalerie, commandé par le

lieutenant-général Ouwarof, de 3,000 hommes, à Wilkomirz.

Le 2e corps de cavalerie, commandé par le général-major baron Korf, de 4,000, à Smorgoni. Le général Platof avec ses 7,000 kosaques à Grodno.

Le 6e corps, commandé par le général d'infanterie Doktorof, et détaché de la 2e armée pour être réuni à la 1re, se trouvait à Lida; il était fort de 20,500 hommes, en y comprenant le 3e corps de cavalerie qui y avait été amalgamé; son avant-garde aux ordres du général-major comte Pahlen, composée de 2 régiments de chasseurs, de 2 de hussards, et d'une compagnie d'artillerie à cheval, était à Lebioda. Tous les corps susmentionnés, qui formaient un total d'environ 127 mille hommes, composaient la 1er armée, dont le quartier-général se trouvait à Wilna. (Voyez le tableau 3.)

Le 8e corps, commandé par le lieutenant-général Borosdin, de 15,000h, était à Wolkowysk. Le 7e corps, commandé par le lieutenant-général Raëfskoï, de 16,500, à Nowoï-Dwor. Le 4e corps de cavalerie, commandé par le général-major comte Siewers, de 3,500, à Zélva. Ces trois corps formaient la 2e armée, dont la force montait à 39 mille hommes, en y comprenant 4 mille kosaques répandus depuis Bielsk jusqu'à Brzet-Li-

towskoï. Le quartier-général de la 2e armée était à Wolkowysk. Cette armée attendait encore un renfort de la 27e division d'infanterie, d'environ 9 mille hommes, qui, nouvellement formée à Moscou, était en marche, et se trouvait déja dans les environs de Minsk. (Voyez le tableau 4.)

La 3e armée cantonnait par divisions : la 8e division de cavalerie, de 4 mille hommes, à Luboml; la 18e d'infanterie, de 7 mille, à Matzjow; 3 mille grenadiers réunis des 9e, 15e et 18e divisions, à Kowel. La 5e division de cavalerie, de 4 mille, à Kowel; la 15e d'infanterie, de 6 mille, à Torczin; la 9e d'infanterie, de 6 mille, à Loutsk; la 36e d'infanterie, de 4 mille, à Zaslaw; la 11e de cavalerie, de 2 mille, à Staroï-Konstantinow; 4 mille kosaques, répandus depuis la frontière du gouvernement de Grodno jusqu'à Jegorlik, appartenaient aussi à cette armée, dont la force, en y comprenant 3 mille artilleurs, montait à environ 43 mille combattants. Le quartier-général de la 3e armée était à Loutsk.

Ainsi le total des trois armées agissantes montait à environ 217 mille hommes. Outre ces forces déployées en première ligne, les Russes avaient encore sur cette frontière, comme nous l'avons déja dit, une réserve composée de 87 bataillons, et de 54 escadrons (voyez le tableau 5). Elle était

disposée de la manière suivante : 18 bataillons, formant 5,600 hommes, à Riga et à Dunamunde; 12 bataillons et 4 escadrons, en tout 3,400 hommes, à Mittau; 19 bataillons, en tout 7,000 hommes, à Dunabourg; 20 escadrons, formant 3,200 hommes, cantonnés à la droite de la Duna, de Walk à Newel; 2 bataillons, formant 500 hommes, à Borissow; 18 bataillons, formant 5,200 hommes, à Bobrouisk; 12 bataillons et 14 escadrons, en tout 5,300 hommes, à Mozyr; 6 bataillons, formant 2,500 hommes, à Kiew; et enfin, 16 escadrons, formant 1,600 hommes, cantonnés à la gauche du Boug, près d'Oviopol. Le nombre total de ces troupes de seconde ligne pouvait monter à près de 35 mille hommes.

La paix conclue avec la Turquie, au mois d'avril, venait encore de rendre disponible l'armée de Moldavie. Cette armée qui, forte de 72 bataillons, de 80 escadrons, de 17 compagnies d'artillerie, et de 14 régiments de cosaques, présentait un total de plus de 50 mille hommes, sans y comprendre les cosaques, fut destinée à envahir l'Italie, en passant par la Servie, la Bosnie et la Croatie. L'amiral Tschichagof en avait pris le commandement.

La concentration des principales forces des ennemis vers Kowno, dans un pays dénué de

ressources, faisait présumer que Napoléon ne tarderait pas à franchir le Niémen, pour pénétrer en Russie. La grande armée russe, disséminée sur une ligne trop longue, ne se trouvait pas en état d'empêcher cette invasion; elle ne pouvait engager partiellement ses corps contre la grande masse de Napoléon, sans mettre les chances de succès du côté des ennemis. Le général en chef, Barklay de Tolly, jugea avec raison qu'il devait éviter le combat avant d'avoir réuni tous les corps qui formaient son armée. Le rendez-vous général fut désigné à Swentsiany, point situé presqu'à égale distance de Keïdany, occupé par l'extrême droite de la première armée, et de Lida, où aboutissait sa gauche.

Tous les chefs de corps reçurent des ordres éventuels de se mettre en retraite, d'après les directions qu'on leur donnait, aussitôt que les hostilités auraient commencé. Le comte Wittgenstein, avec le 1er corps, devait, dans quatre marches, se rendre de Keïdany à Sollok; le général Ouvarof, avec le 1er de cavalerie, aussi dans quatre marches, de Wilkomirz à Pélouch; le général Baggowouth, avec le 2e corps, dans quatre marches, d'Orgichki à Koltiniany; le général Touczkof, avec le 3e corps, en quatre marches, de Troki à Swentsiany; le comte Schouvalof, avec

le 4e corps, en quatre marches, d'Olkéniki à Swentsiany; enfin le baron Korf, avec le 2e corps de cavalerie, en trois marches, de Smorgoni à Konstantinow : le général Doktorof, avec le 6e corps, devait, de Lida et d'Olkany, se porter, sur deux colonnes, à Kobylniki et Médsiol. Cependant les chefs de corps furent avertis d'attendre un nouvel ordre du quartier-général, pour commencer la retraite; le comte Wittgenstein seul reçut la permission de se mettre en mouvement, de sa propre autorité, dans le cas où l'ennemi porterait de grandes forces contre sa droite, ou bien que le corps de Baggowouth fût forcé à rétrograder.

Le général Platof reçut l'ordre d'agir avec ses kosaques contre le flanc et les derrières des corps ennemis qui traverseraient le Niémen; il devait être soutenu par le prince Bagration, avec la deuxième armée. Le général Tormassof, qui commandait la troisième, destinée à couvrir la Wolhynie, reçut l'ordre d'observer les mouvements des ennemis; et, dans le cas où ils porteraient des forces supérieures contre lui, il devait diriger sa retraite sur Kiew : si les ennemis, au contraire, n'avaient pas de grandes forces à lui opposer, il devait marcher sur Pinsk avec la partie de son armée cantonnée dans les environs de Loutsk,

pour menacer le flanc droit des corps ennemis qui agiraient contre le prince Bagration. Dans ce dernier cas, le général Saken aurait été laissé près de Staroï-Konstantinow, avec la 36e division d'infanterie, la 11e de cavalerie, et quelques kosaques, pour tenir en respect la Gallicie autrichienne.

Pendant qu'au quartier-général de Wilna on prenait ces arrangements, l'empereur Napoléon se disposait à ouvrir la campagne. Il avait partagé toutes ses forces disponibles, qui montaient à près de 500 mille hommes, en trois grandes divisions. Lui-même, avec ses gardes, les corps de Davoust, d'Oudinot et de Ney (1), les corps de cavalerie de Nansouty, de Montbrun et de Grouchy, en tout 250 mille hommes, se préparait à écraser la première armée d'ouest, en tombant vivement sur le centre de cette armée, avant qu'elle fût rassemblée. Le roi de Westphalie, avec le corps de Junot et ceux de Poniatowski, de Régnier, et celui de cavalerie de Latour-Maubourg, formant une masse de 80 mille

(1) Nous désignerons désormais les maréchaux sous leurs anciens noms seulement; ils sont beaucoup plus connus de chacun, que les titres qu'on leur a décernés comme juste récompense de leurs services.

hommes, devait exécuter la même manœuvre contre la deuxième armée. Le vice-roi d'Italie, avec une armée centrale, aussi d'environ 80 mille hommes, composée de son corps et de celui de Saint-Cyr, était destiné à se jeter entre les deux armées russes, ci-dessus nommées, pour couper la communication entre elles, et maintenir leur séparation. Outre ces trois grandes masses, les ennemis avaient encore formé deux corps de flanc : à la gauche, le maréchal Macdonald, avec son corps d'environ 30 mille hommes, devait pénétrer en Courlande, pour menacer le flanc droit des Russes, et leur donner de la jalousie sur Riga; à la droite, le prince de Schwartzemberg, avec le corps auxiliaire autrichien, aussi de 30 mille hommes, était destiné à contenir Tormassof.

Des deux côtés les armées étaient en présence, attendant avec impatience le signal pour commencer les hostilités. L'on ne doutait plus de la guerre; cependant aucune déclaration publique ne l'avait encore annoncée. Enfin, Napoléon fit paraître, le 10 de juin, à son quartier impérial de Wilkowisky, la proclamation suivante :

« Soldats,

« La seconde guerre de Pologne est commen-

« cée. La première s'est terminée à Friedland et
« à Tilsit : à Tilsit, la Russie a juré éternelle al-
« liance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle
« viole aujourd'hi ses serments. Elle ne veut don-
« ner aucune explication de son étrange conduite
« que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin,
« laissant par là nos alliés à sa disposition. La
« Russie est entraînée par la fatalité! Ses destins
« doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc
« dégénérés? Ne serions-nous donc plus les sol-
« dats d'Austerlitz? Elle nous place entre le dés-
« honneur et la guerre. Le choix ne saurait être
« douteux. Marchons donc en avant! Passons le
« Niémen! Portons la guerre sur son territoire.
« La seconde guerre de Pologne sera glorieuse
« aux armées françaises comme la première; mais
« la paix que nous conclurons, portera avec elle
« sa garantie, et mettra un terme à cette orgueil-
« leuse influence que la Russie a exercée depuis
« cinquante ans sur les affaires de l'Europe..... »

Le 11 juin, les armées ennemies occupaient la position suivante : le maréchal Macdonald, avec le 10e corps, de 31 mille hommes, à Tilsit; le roi de Naples, ayant sous ses ordres le général Nansouty, avec le 1er corps de cavalerie, de 13 mille, et le général Montbrun, avec le 2e

corps de cavalerie, de 10 mille, en face de Kowno et à Preny; le général Grouchy, avec le 3e corps de cavalerie, de 7 mille, à Kodarki, sur le chemin de Pilwiski à Kowno; le maréchal Davoust, avec le 1er corps, de 83 mille, devant la forêt de Pillwiski; le maréchal Oudinot, avec le 2e corps, de 47 mille, en y comprenant la division de cuirassiers de Doumerc, en arrière du 1er corps; les maréchaux Lefebvre et Bessières, avec la garde, de 55 mille, en avant de Wilkowyski; le maréchal Ney, avec le 3e corps, de 43 mille, en avant de Marienpol; le général Gouvion Saint-Cyr, avec le 6e corps, de 27 mille, en avant d'Oletzko; le vice-roi, avec le 4e corps, de 52 mille, à Oletzko; le général Latour-Maubourg, avec le 4e corps de cavalerie, de 7 mille hommes, devant Grodno; le prince Poniatowski, avec le 5e corps, de 39 mille, le général Reynier, avec le 7e corps, de 18 mille, et le général Junot, avec le 8e corps, de 18 mille, étaient vers Nowogorod, sur la Narew; le prince de Schwartzenberg, avec le corps autrichien, de 30 mille hommes, s'approchait de Droguiczin, sur le Boug.

Napoléon s'était déterminé à ne plus différer l'ouverture de la campagne, quoique ses armées du centre et de la droite se trouvassent encore trop en arrière pour agir simultanément avec la

grande armée; il craignait de perdre trop de temps en attendant que le vice-roi et le roi de Westphalie fussent en ligne avec lui, et de donner ainsi la faculté aux armées russes de se concentrer; il espérait, au contraire, en brusquant de son côté l'invasion, être à même de profiter de la dissémination des corps russes, pour les combattre en détail. Le 11 juin, à deux heures du matin, il arriva aux avant-postes, près de Kowno, et ayant pris la capotte et le bonnet d'un des chevau-légers polonais, il visita les rives du Niémen, accompagné du général de génie Haxo, afin de déterminer le lieu du passage. Le résultat de cette reconnaissance fut un ordre de jeter trois ponts au-dessus de Kowno, dans une anse que forme le Niémen entre Kowno et Ponémoni.

A dix heures du soir, l'équipage de pont, qui était sous les ordres du général Eblé, étant arrivé aux bords du Niémen, le général Morand passa le fleuve en bateaux avec trois compagnies de voltigeurs de sa division, afin de protéger la construction des ponts qui furent aussitôt lancés à l'eau. Un des ponts fut jeté vis-à-vis la butte qui se trouve à gauche de Lesza; les deux autres entre celui-là et Ponémoni, en laissant une distance de 150 toises d'un pont à l'autre. A 11 heures, les ponts étant achevés, le corps de Da-

voust commença le passage, qui fut effectué sans obstacles, les Russes n'ayant sur le bord opposé que des piquets de kosaques.

Le lendemain, vers une heure et demie du matin, tout le premier corps se trouva formé à la rive droite. A midi, Pajol, avec sa brigade de cavalerie légère et un bataillon de la division Morand, repoussa les kosaques, et prit possession de la ville de Kowno; vers le soir, Napoléon y porta son quartier-général, et y fit jeter un pont sur la Willia. Davoust, remontant le Niémen, poussa jusqu'à Roumchichki, et le roi de Naples, avec la cavalerie, vint s'établir derrière Jékétany.

Pendant les journées du 12 et du 13, l'armée ennemie continua le passage. Le 13 au soir, la cavalerie du roi de Naples dépassa le 1er corps, et s'étendit jusqu'à Gigemory; le maréchal Ney se porta à Kormélow; Oudinot passa la Willia, et se dirigea sur Keidany. Le 14, les ennemis continuèrent leur mouvement. Oudinot vint à Jaswoïn, Ney à Skorouli, et le roi de Naples s'avança jusque près Jéwé, en poussant devant lui la chaîne des kosaques, qui, privée de soutien, cédait sans difficulté.

La nouvelle du passage du Niémen parvint au quartier-général de Wilna, dans la soirée du 12. Le général Barklay de Tolly, sentant qu'il n'avait

pas de temps à perdre pour concentrer son armée, onvoya sur-le-champ des ordres à tous les chefs de corps de se mettre en retraite, d'après la direction donnée d'avance. L'on expédia en même temps des courriers au général Platof et au prince Bagration, pour leur signifier de commencer les opérations d'après le plan qui leur avait été communiqué précédemment. Le 13, l'empereur Alexandre annonça la guerre à ses troupes, par un ordre du jour conçu en ces termes :

« Depuis long-temps déja nous avions remar-
« qué de la part de l'empereur des Français des
« procédés hostiles envers la Russie ; mais nous
« avions toujours espéré les éloigner par des
« moyens conciliants et pacifiques. Enfin, voyant
« le renouvellement continuel d'offenses éviden-
« tes, malgré notre désir de conserver la tran-
« quillité, nous avons été contraints de complé-
« ter et de rassembler nos armées. Cependant
« nous nous flattions encore de parvenir à une
« réconciliation, en restant aux frontières de
« notre empire, sans violer l'état de paix, et seu-
« lement prêt à nous défendre. Tous ces moyens
« conciliants et pacifiques ne purent conserver le
« repos que nous désirions. L'empereur des Fran-
« çais, en attaquant subitement notre armée à

« Kowno, a le premier déclaré la guerre. Ainsi, « voyant que rien ne peut le rendre accessible « au désir de conserver la paix, il ne nous reste « plus, en invoquant à notre secours le Tout-« Puissant, témoin et défenseur de la vérité, qu'à « opposer nos forces aux forces de l'ennemi. Il « ne m'est pas nécessaire de rappeler aux com-« mandants, aux chefs des corps et aux soldats, « leur devoir et leur bravoure; le sang des va-« leureux Slaves coule dans leurs veines. Guer-« riers! vous défendez la religion, la patrie et la « liberté! Je suis avec vous. Dieu est contre l'a-« gresseur! »

ALEXANDRE.

Cette proclamation acheva d'exalter l'esprit militaire des troupes qui brûlaient de se mesurer avec l'ennemi (1). Dans tous les rangs de l'armée,

---

(1) La guerre fut annoncée à la nation par la lettre suivante, que sa majesté écrivit au maréchal comte Soltikof, commandant en chef à Pétersbourg.

« Comte Nicolas Iwanowiez! les troupes françaises ont « passé la frontière de notre empire. La stricte observation « de l'alliance a été payée par la plus perfide agression. Pour « conserver la paix, j'ai épuisé tous les moyens compatibles « avec la dignité de ma couronne et les intérêts de mon « peuple. Tous mes efforts ont été sans succès. L'empereur

l'on ne voyait qu'un seul désir, celui de faire repentir l'ennemi d'avoir violé le territoire sacré de la patrie. Cependant cette ardeur fut contrariée pour le moment par les ordres de retraite reçus du quartier-général, qui furent exécutés ponctuellement. Le 14, le général Baggowouth vint à Chirvinty, et les généraux Touczkof et Schouwalof se réunirent dans une position en avant de Wilna. L'arrière-garde de Touczkof s'établit à Novoï-Troki; un détachement de

---

« Napoléon a fermement décidé dans sa pensée de ruiner la « Russie. Les propositions les plus modérées sont demeurées « sans réponse. Une invasion inopinée a dévoilé, d'une ma- « nière évidente, la fausseté des protestations pacifiques en- « core récemment renouvelées. Il ne me reste donc plus qu'à « prendre les armes et à employer tous les moyens que la « Providence a mis en mon pouvoir pour repousser la force « par la force. J'ai pleine confiance dans le zèle de mon « peuple et dans la bravoure de mes troupes. Étant mena- « cées dans leurs propres foyers, elles les défendront avec « la fermeté et l'intrépidité qui les caractérisent. La Provi- « dence sanctifiera notre juste cause. La défense de la patrie, « la conservation de l'indépendance et de l'honneur national « nous ont forcé à ceindre l'épée. Je ne poserai pas les armes « tant qu'un seul guerrier ennemi restera sur le territoire de « mon empire. Ma bienveillance est avec vous.

ALEXANDRE.

Wilna, le 13 juin de l'an 1812.

quatre bataillons et quelques escadrons fut placé à Rykonty, pour observer la route de Kowno. Le général Dorokhof, qui commandait l'arrière-garde du 4e corps, n'ayant pas reçu à temps l'ordre de retraite, ne suivit point la marche de son corps, et demeura à Orany. Comme le passage du fleuve avait un peu retardé la marche en avant de l'armée française, le général Barklay, voyant que l'ennemi ne paraissait pas en force, résolut de suspendre aussi de son côté la retraite; en conséquence, les généraux Baggowouth, Touczkof et comte Schouwalof, durent s'arrêter jusqu'à nouvel ordre.

Le comte Wittgenstein, ayant appris que les ennemis avaient passé la frontière, s'était aussi mis en retraite; mais craignant que les Français, de Kowno, ne le prévinssent à Willkomirz, il engagea le général Ouvarof à se soutenir dans ce point jusqu'à son arrivée. Le 14, Wittgenstein vint à Chaty, et le 15 il arriva à Willkomirz; son arrière-garde, commandée par le général-major Koulnef, et composée de 4 bataillons et de 4 escadrons, avec 300 kosaques et six pièces de canon, prit poste à Déwaltowa. Le même jour, Oudinot vint à Chaty.

Le lendemain, le maréchal français se reporta en avant. Dans la matinée, son avant-garde ren-

contra, à Déwaltowa, l'arrière-garde de Koulnef, qui la repoussa par le feu de son artillerie. A midi, Oudinot recommença le combat avec tout son corps. Koulnef, qui, sur ces entrefaites, avait été joint par un régiment de dragons, que le général Ouvarof lui envoya, essaya de se soutenir; mais se voyant hors d'état de résister aux forces supérieures qui le pressaient, il se mit en retraite sur Willkomirz. La cavalerie ennemie traversa rapidement le village de Déwaltowa, dans l'intention de poursuivre les Russes; mais le général Koulnef, au lieu de précipiter sa retraite, se détermina à tenir ferme, afin de donner le temps au corps d'armée de passer la Swenta. Pendant deux heures de temps, l'artillerie et la cavalerie des Russes continrent les ennemis; enfin, Koulnef, ayant appris que le comte Wittgenstein avait achevé le passage de la Swenta, continua sa retraite jusqu'à Willkomirz, dans le plus grand ordre et sans se laisser entamer. Les ennemis, qui le suivirent, l'obligèrent à repasser la Swenta en évacuant Willkomirz, après avoir mis le feu au magasin qui s'y trouvait.

Dans cet engagement, Koulnef perdit près de 40 hommes blessés et autant de tués. Les ennemis eurent 50 hommes hors de combat. Cette première rencontre fait beaucoup d'hon-

neur au général Koulnef et à ses troupes, qui, sans se laisser déconcerter par la grande supériorité des ennemis, manœuvrèrent avec ordre et sang-froid. Le comte Wittgenstein se replia jusqu'à Perkale; le général Ouvarof prit la même direction. Les ennemis ne dépassèrent Willkomirz que de trois werstes. Le corps de Baggowouth se porta de Chirventy à Guedroitzy.

Pendant que ceci se passait à la droite de la Willia, Napoléon, à la gauche de cette rivière, avait continué son mouvement sur Wilna. A l'approche des ennemis, le général Barklay se détermina à se remettre en retraite sur Swentsiany. Le 16, à quatre heures du matin, l'armée leva le camp de Wilna, et marcha sur trois colonnes. La 1re, composée de la 3e division, traversa la Willia au Pont-Vert, et se dirigea par Kalwari, Werki et Récha sur Lubow, où elle s'arrêta. Le général prince Chakhofskoï formait l'arrière-garde de cette colonne avec le 20e régiment de chasseurs, le régiment des hulans de la garde, celui des kosaques de Teptiar et six pièces d'artillerie à cheval. La 2e colonne, composée de la 1re division des grenadiers, traversa la ville de Wilna et le faubourg d'Antokol, et, se portant par Tartak et Antovil, elle vint passer la Willia près de Britanichki, où elle s'arrêta. Son arrière-

garde fut composée du 21[e] de chasseurs, du régiment des kosaques de la garde, et de celui de dragons de Kargopol avec six pièces d'artillerie à cheval. Le 4[e] corps formait la 3[e] colonne, qui, passant par le faubourg d'Ostrobrama et le village de Warjawka, se rendit à Kopoungi. Le général Dorokhof devait faire l'arrière-garde de cette colonne; mais ce général n'ayant pu rejoindre son corps, l'escadron de kosaques de la mer Noire fut destiné à couvrir la marche du comte Schouwalof. Le quartier-général de Barklay fut transféré à Britanichki.

Les Français parurent au moment où l'arrière-garde, postée à Rykonty, allait se retirer. Napoléon, impatient de se rendre maître de Wilna, avait mis en mouvement le roi de Naples en le faisant soutenir par le corps de Davoust. L'arrière-garde russe, après avoir échangé quelques coups de canon avec la division de cavalerie légère du comte Bruyères, se replia sur la ville qu'elle traversa en bon ordre. Le prince Chakhofskoï, avec son arrière-garde, passa la Willia au Pont-Vert, auquel il mit le feu. Les magasins de la ville furent aussi incendiés. La division Bruyères, qui suivait de près les Russes, occupa Wilna, et se porta à la poursuite de l'arrière-garde de la colonne du centre, qui se retirait

par la grande route de Swentsiany. Une escarmouche s'engagea près du faubourg d'Antokol, et les ennemis y perdirent quelques prisonniers. Vers le soir, les Russes se replièrent jusqu'à Antovil.

Aussitôt que l'on eut évacué Wilna, cette ville envoya une députation à Napoléon pour lui présenter ses clefs. L'empereur des Français y entra à midi, et fit sur-le-champ travailler, avec la plus grande activité, au rétablissement du Pont-Vert, comme aussi à jeter des ponts de radeaux. Ce travail terminé, une partie de la cavalerie passa la Willia, et vint attaquer, à six heures du soir, le prince Chakhofskoï, posté près de Werki; le général russe se replia sur Lubow. La colonne de gauche ne fut point poursuivie. Cependant le comte Schouwalof jugea à propos de laisser à 14 werstes en arrière de Kopoungi le colonel Bistrom avec 4 bataillons, 6 canons et 100 kosaques, afin de couvrir des voitures de bagage qui n'avaient point encore eu le temps de filer.

Le 17, à trois heures du matin, l'armée se remit en marche. La colonne de gauche passa la Willia à Brigi et vint à Powéwiorka. Celle du centre prit poste à Podbrodié; son arrière-garde, à Joussino. La colonne de droite rétrograda jus-

qu'à Podoubinki, son arrière-garde jusqu'à Skirliany. Le quartier-général fut porté à Boïarelli. Le 1er corps vint à Pokolma, et le 2e à Labonory et Malzorony. Le 18, l'armée séjourna pour donner le temps aux bagages de déblayer la route de Swentsiany; mais le 1er et le 2e corps continuèrent leur mouvement rétrograde, et vinrent le 1er à Tauroggui, et le 2e à Koltiniany. Le 1er corps de cavalerie, qui formait la liaison du comte Wittgenstein avec le général Baggowouth, se porta à Antolomesto. Le 5e corps, qui formait la réserve et qui se trouvait à Swentsiany, se replia aussi jusqu'à Staré-Dowguelichki, pour faire place aux troupes qui allaient arriver près de Swentsiany. Le 19, les 3e et 4e corps, et le 2e de cavalerie, se réunirent dans une position à deux werstes en avant de Swentsiany. On laissa des arrière-gardes à Lulino et Soré. Le 2e corps demeura à Koltiniany. Le 1er de cavalerie vint à Pelouché, et le 1er corps à Sollok, laissant des arrière-gardes à Tawroguini et Dawgueli.

L'empereur Napoléon, avec ses gardes, avait jugé à propos de s'arrêter à Wilna pour attendre l'arrivée de l'armée du vice-roi, qui passa le Niémen le 19 à Pilany, près de Roumchichki, et prit la route de Wilna (1).

(1) Napoléon resta à Wilna pour vaquer aux soins admi-

Les autres corps de la grande armée française reçurent ordre de continuer leurs mouvements. Le maréchal Oudinot, de Wilkomirz, se dirigea sur la Duna. Le roi de Naples, à la tête du corps de cavalerie de Montbrun et des divisions Friant et Gudin du corps de Davoust, dut poursuivre l'armée russe sur la route de Swentsiany; il avait en soutien les colonnes du maréchal Ney. Le général Nansouty, avec les divisions Bruyères et Saint-Germain, de son corps de cavalerie, et la division Morand de celui de Davoust, fut poussé de Némenczin sur Mikhalichki, pour tâcher d'isoler le corps de Doktorof,

---

nistratifs de son immense armée. Les vivres ne pouvaient suivre sa marche rapide, et le pays dévasté et couvert de forêts n'y suppléait point. Ses premiers pas furent de terribles pronostics : des pluies battantes abîmaient des chevaux, qui n'avaient pour toute nourriture que du seigle verd ; 4 mille périrent en moins de trois marches, et laissèrent 120 canons et 500 caissons dételés à Wilna. Le défaut de vivres fournit prétexte aux pillards de battre les campagnes à vingt lieues à la ronde, et plus de 30 mille traînards répandaient déja la désolation, six jours après l'entrée en campagne. Il faut ajouter à ce triste tableau que déja la dissenterie menaçait de ses horribles ravages : les plus illustres personnages même n'en étaient pas exempts. Bientôt 25 mille moribonds encombrèrent les hôpitaux de Wilna; les villages de Lithuanie en étaient remplis.

et d'empêcher sa jonction avec le gros de l'armée russe. Le maréchal Davoust, avec le reste de ses forces, composé des divisions Desaix et Compans, des brigades de cavalerie légère de Bordesoult et Pajol, et de la division de cuirassiers de Valence, tirée du corps de Nansouty, prit la route de Wilna à Ochmiany, afin de maintenir la séparation de l'armée du prince Bagration avec celle du général Barklay, et de remplacer ainsi le vice-roi, qui, trop arriéré, ne se trouvait plus en mesure de remplir sa destination primitive. Le général Grouchy, à la tête de sa cavalerie, dut coopérer aux mouvements de Davoust en se dirigeant sur Olchany.

Les corps ennemis de droite et de gauche précipitaient aussi leurs mouvements pour se mettre en ligne avec leur grande armée. Le maréchal Macdonald avait passé le Niémen à Tilsit le 12, et le 18 il était arrivé à Rossieny. Le roi de Westphalie traversa le fleuve le 18 à Grodno; les kosaques du général Platof, qui occupaient cette ville, se replièrent vers Lida. Le prince de Schwartzemberg ne put franchir la frontière que le 21, ce qu'il exécuta en passant le Boug à Moguilnica, près de Droguiczin.

Le mouvement des Français sur Wilna avait été si prompt, que le corps du général Doktorof

et le détachement du général Dorokhof faillirent être coupés. Le général Doktorof était à Lida au moment de l'invasion. Les ordres de retraite qu'il reçut du quartier-général de Wilna, l'engagèrent à concentrer son corps le 15 à Olchany. Le 16, il continua sa marche sur deux colonnes, la 1re se dirigeant par Ochmiany et Solly sur Dounachewo, la 2e par Koutséwiezi sur Smorgoni. Le 18, il réunit son corps à Dounachewo. Le même jour, à 8 heures du matin, le général Kreutz qui, avec un régiment de hussards et un de dragons, flanquait sa marche du côté de Wilna, rencontra à Ochmiany deux escadrons ennemis qu'il expulsa de cette ville. Les prisonniers déclarèrent que ces escadrons formaient l'extrême avant-garde de Davoust. Le général Doktorof, se voyant côtoyé par l'ennemi, sentit la nécessité de précipiter sa retraite. Le 19, il se porta de Dounachewo à Swir. Par cette marche de 42 werstes, il réussit à devancer les têtes des colonnes que l'ennemi dirigeait de Wilna pour intercepter sa ligne de retraite. Le 20, Doktorof, arrivé à Kobylniki, se trouva en communication directe et en ligne avec la grande armée réunie à Swentsiany. Ainsi l'activité de ce général assura la jonction de son corps avec le reste de l'armée.

Le général Dorokhof fut moins heureux. Ce

général, qui commandait l'avant-garde du comte Schouwalof, se trouvait au 12 juin avec sa réserve à Orany; le reste de ses troupes était dispersé en détachements d'avant-postes depuis Daugzy jusqu'à Martsikanty. Par un malheureux hasard, l'ordre de retraite, qui fut alors envoyé à tous les corps, ne lui parvint point. Il attendit vainement cet ordre pendant les journées du 13 et du 14; mais enfin, n'ayant aucune nouvelle du corps auquel il appartenait, et se voyant déja débordé par l'ennemi qui se portait de Kowno sur Wilna, il se décida, de son propre chef, à marcher le 15 à Olkéniki. Pendant cette marche, il reçut enfin un ordre du général en chef, qui lui enjoignait de se porter par Roudniki à Mikhalichki; mais comme Roudniki était déja occupé par l'ennemi, il fut obligé de faire un plus grand détour. Le 17, il arriva à Bolchia-Solechniki, où il fut obligé de s'arrêter pendant quelque temps pour attendre l'arrivée de deux compagnies de chasseurs qui avaient été postées à Martsikantsy, et qui n'avaient pu encore le rejoindre. Le 18, il fut attaqué par deux régiments de la brigade légère de Bordesoult, que Davoust avait détachés sur la direction de Lida. Les ennemis furent culbutés, et Dorokhof en profita pour se replier en sûreté jusqu'à Déwenischki. Le 19 il vint à Olchany,

d'où il se proposait de continuer sa marche par Krewy sur Zachkewiczi; mais, ayant appris que l'avant-garde de Davoust occupait déja Ochmiany, il craignit d'en être prévenu à Zachkewiczi, et se détermina à tourner sur Bogdanow et Wologin. Nous donnerons la suite des mouvements de ce général, lorsque nous parlerons des opérations de l'armée du prince Bagration, à laquelle il fut obligé de se rallier.

La grande armée avait séjourné le 20 à Swentsiany. Vers le soir, l'arrière-garde fut inquiétée par les ennemis, qui ne purent obtenir aucun avantage. L'arrivée du 6ᵉ corps à Kobylniki complétait la concentration de la 1ʳᵉ armée, qui, dans deux marches, pouvait être réunie sans obstacles à Swentsiany, au nombre d'environ 115 mille hommes. Cependant le général Barklay jugea avec raison qu'il serait imprudent de hasarder une bataille contre les forces presque doubles de Napoléon, et il se détermina à continuer sa retraite jusqu'au camp retranché de Drissa, où il espérait être joint par la 2ᵉ armée, et mettre un terme aux progrès des Français en leur opposant une masse considérable.

Le 21, les 2ᵉ et 3ᵉ corps se postèrent à Staryia-Daouguelichki, et le 4ᵉ et le 2ᵉ de cavalerie à Meligany. Les arrière-gardes furent laissées à

Pochmiany et derrière Swentsiany. Le 1er corps de cavalerie se plaça à Nowyia-Daouguelichki, et le 5e corps rétrograda jusqu'à Widzy. Le quartier-général fut porté à Staryia-Daouguelichki. Wittgenstein vint à Rymchany et Doktorof à Postawy. Les magasins de Koltiniany et de Swentsiany furent incendiés. Le lendemain, les 2e et 3e corps et le 1er de cavalerie passèrent la Dissna à Koczerguichki, et prirent position près de la cense de Widzy-Wollowtchisna, où le général Barklay transféra son quartier-général. Le 4e corps et le 2e de cavalerie se placèrent à Twerecz. L'arrière-garde, commandée par le général Korf, se posta à Staryia-Daouguelichki et Melegany. Doktorof vint à Kosiany. Le même jour, les corps ennemis qui suivaient l'armée russe occupaient la position suivante : Oudinot, à Avanta ; Ney, à Maliaty ; le roi de Naples, à Swentsiany. Le général Nansouty, qui n'avait pu prévenir Doktorof à Swir, se trouvait en marche sur Postawy.

Le 23, le 4e corps russe et le 2e de cavalerie passèrent aussi la Dissna, et s'arrêtèrent à 4 werstes en arrière de Twerecz. Le 5e corps vint occuper une position entre Ougor et Zamoche. L'arrière-garde eut près de Daouguelichki un engagement très-vif avec la brigade de cavalerie légère de Subervie, qui faisait l'avant-garde de Montbrun.

Le général Korf se replia derrière la Dissna, dont il fit couper le pont, malgré le feu d'une batterie de 30 pièces d'artillerie à cheval que Montbrun fit établir à la rive droite de la rivière. Vers le soir, l'armée russe se remit en marche, et elle occupa dans la matinée les positions suivantes : le 1er corps à Drisswiaty, son arrière-garde à Switsiany ; les 2e et 3e corps et le 1er de cavalerie, près d'Opsa, où l'on plaça le quartier-général ; le 4e corps, à Haidoukowtchisna ; le 2e de cavalerie, à Albenhof ; le 5e, à Ikasni, et le 6e, à Nowa-Charkowtchisna. Le 24, à 10 heures du soir, les troupes se remirent en marche, et le quartier-général arriva le lendemain à Belmont, où se postèrent les 2e et 3e corps, et le 1er de cavalerie. Le 1er corps se plaça à Bratslaw, le 4e près de Nawloki, et le 5e à Milachewo ; Doktorof rétrograda jusqu'à Nowy-Grady. Le même jour, le roi de Naples arriva à Opsa, où il fut successivement rejoint par le maréchal Ney et par le général Nansouty, qui passa par Postawy et Koziany.

Le 26, après une nouvelle marche de nuit, l'armée se rapprocha encore de la Duna. Le corps de Doktorof vint à Staryia-Kruki. Le général comte Osterman, qui avait remplacé, dans le commandement du 4e corps, le comte Schouvalof,

retiré pour cause de maladie, se porta à Bassinéa. Les 2e et 3e corps et le 1er de cavalerie furent établis à Maliawka. Le général en chef porta son quartier-général à Pérébrodié. Le comte Wittgenstein vint à Drouia, où il trouva trois ponts jetés sur la Duna. Le prince Repnin, avec 8 bataillons venus de Dunabourg, et trois régiments de cavalerie de troupes de réserve, formant un corps de 4 mille hommes, se trouvait à Pridrouïsk. Le 27, les 2e et 3e corps, avec le 1er de cavalerie, vinrent à Milachewo, le 5e corps à Léonpol, et le 4e au camp de Drissa. Le lendemain, le 2e et 3e corps et le 1er de cavalerie se rendirent à Léonpol: le 5e corps se replia jusqu'au camp de Drissa. Le comte Wittgenstein reçut l'ordre de passer la Duna à Drouïa et de replier les ponts qui s'y trouvaient, à l'exception d'un seul réservé pour la retraite de ses kosaques, qu'il devait laisser à la gauche de la Duna.

Enfin, le 29, l'armée fut réunie au camp de Drissa. Les 2e, 3e, 4e et 5e corps, et les 1er et 2e de cavalerie, y furent placés à la gauche de la Duna. Le 1er corps prit poste à Balin, à la droite du camp, sur la rive opposée, vis-à-vis de Léonpol. Ce corps fut renforcé par le détachement du prince Repnin, que le comte Wittgenstein trouva à Drouïa. Le 6e corps passa aussi à la rive

droite, et vint s'établir à la gauche du grand camp sur la rive droite de la rivière de Drissa près de Proudniki.

Les dernières marches de l'armée russe furent faiblement inquiétées par l'ennemi; le gros de l'avant-garde du roi de Naples n'ayant point dépassé Opsa, il n'y eut que le maréchal Oudinot qni continua son mouvement sur Dunabourg. Comme la retraite consécutive que l'armée russe avait exécutée depuis Wilna jusqu'à Drissa pouvait avoir une mauvaise influence sur l'esprit du soldat, il était convenable de le rassurer en lui représentant que cette retraite n'avait été effectuée que pour concentrer les différents corps. A cet effet, l'empereur Alexandre fit paraître l'ordre du jour suivant, daté du 27 juin, anniversaire de la célèbre bataille de Pultawa.

« Guerriers russes,

« Vous avez enfin atteint le but que vous vous « proposiez. Lorsque l'ennemi osa franchir les li- « mites de notre empire, vous étiez sur les fron- « tières pour l'observer. Jusqu'à l'entière réu- « nion de notre armée, il fallut, par une retraite « momentanée et indispensable, retenir l'ardeur « dont vous brûliez pour arrêter la marche témé- « raire de l'ennemi. Tous les corps de la 1re armée

« sont enfin réunis dans la position choisie d'a-
« vance. Maintenant une nouvelle occasion se
« présente de montrer votre valeur éprouvée et
« de recueillir la récompense des travaux que
« vous avez supportés.

« Que ce jour signalé par la victoire de Pul-
« tawa vous serve d'exemple! Que le souvenir de
« vos victorieux ancêtres vous excite à de glorieux
« exploits! Ils ont d'un bras puissant terrassé leurs
« ennemis. Vous, en marchant sur leurs traces, ef-
« forcez-vous de renverser les projets de l'ennemi,
« dirigés contre votre religion, votre honneur,
« votre patrie et vos familles. Dieu, qui voit la
« justice de notre cause, vous enverra sa bé-
« nédiction. »

ALEXANDRE.

Au camp de Drissa, le 27 juin 1812.

Napoléon, demeuré à Wilna, tâchait d'utiliser son séjour dans cette ville, en organisant le gouvernement intérieur de la Lithuanie, qui n'existait plus. Les Russes, en se retirant, avaient enlevé de toutes les villes les archives, et avaient emmené les fonctionnaires publics. Les Français établirent un gouvernement provisoire général, et nommèrent des préfets et des sous-préfets; ils songèrent aussi à établir une police dans le

pays : à cet effet l'on dut former dans tous les districts des escadrons de gendarmes, et la ville de Wilna mit sur pied deux bataillons de gardes nationales. Napoléon, qui désirait se faire une place d'armes de cette ville, ordonna de fortifier les ruines de l'ancien palais des Jagellons, situées sur la gauche de la Willia, et à la droite de cette rivière l'on établit un camp retranché, qui communiquait avec la ville par cinq ponts. La commission du gouvernement général provisoire de la Lithuanie décréta aussi la formation de six régiments d'infanterie et de quatre de cavalerie, mais cette mesure ne fut jamais exécutée complètement.

Les Polonais du duché de Varsovie, enivrés des progrès de Napoléon, s'imaginèrent que, puisqu'il avait pu parvenir sans obstacles jusqu'à Wilna, la Russie était déja entièrement terrassée ; et, sans être arrêtés par l'inconvenance de la démarche qu'ils allaient faire, ils déclarèrent, de leur propre autorité, le royaume de Pologne rétabli. Ils envoyèrent ensuite une députation à Napoléon pour lui faire part de cette déclaration et lui demander sa protection. Les députés furent reçus assez froidement par l'empereur des Français, qui ne leur fit qu'une réponse évasive. Cependant le gouvernement provisoire

de Lithuanie adhéra à la confédération de Varsovie, par un acte publié le 2 juillet. Ce ne fut encore qu'une vaine formalité; les habitants des provinces qui n'étaient point occupées par les armées ennemies, ne bougèrent point, et apprécièrent cet acte à sa juste valeur.

Opérations de la deuxième armée.

Avant de donner la suite des mouvements de la grande armée, il nous paraît convenable de faire connaître ceux de la seconde. Dès que le prince Bagration eut connaissance de l'ouverture de la campagne, il commença à rassembler ses troupes, afin d'être en état d'exécuter l'ordre éventuel qui lui avait été donné de soutenir les kosaques du général Platof. Mais au grand quartier-général l'on avait déja abandonné le projet de diversion dirigé contre le flanc droit et les derrières de l'ennemi; et, en effet, Napoléon couvrant ce flanc par l'armée du roi Jérôme, ce projet devenait absolument inexécutable.

En conséquence le général Barklay, à son départ de Wilna, envoya de nouveaux ordres à Platof et au prince Bagration. Le premier devait se replier de Grodno par Lida et Smorgoni sur Swentsiany, et il fut enjoint au prince

de veiller à ne pas être coupé de Minsk et de Borissow, et de passer incontinent à la droite de la Tschara. Dès la soirée du 16, Bagration quitta Wollkowysk et se porta à Zelva : le général Wasilczikof fut chargé du commandement de l'arrière-garde, composée d'un régiment de hussards, d'un de hulans, et des kosaques de la deuxième armée, qui, encore postés sur la frontière, devaient le rejoindre dans quelques marches : le général comte Woronzof, avec sa division de grenadiers réunis, était destiné à lui servir de soutien.

Le prince Bagration était déterminé à continuer sa marche sur Minsk, où, d'après les marcheroutes adoptées, il devait arriver le 25; mais un nouvel ordre de Sa Majesté, qui lui fut apporté le 18 à Zelwa par l'aide-de-camp Benkendorf, lui fit changer de direction. Les forces que Napoléon dirigeait contre la première armée lui étant bien supérieures en nombre, on jugea que la réunion des deux armées était indispensable pour opposer aux ennemis une masse plus respectable. Il fut donc signifié au prince de se porter sur le camp de Drissa, dont la première armée allait prendre la direction.

Afin d'exécuter cet ordre, Bagration résolut de marcher par Nowogroudek et Willéïka. Le

19, le quartier-général de la deuxième armée fut porté à Slonim; le 20, à Dworets, et le 21, à Nowogroudek. Le 22, l'armée se trouva rassemblée sur les bords du Niémen en face de Nicolaew. On y fit jeter sur-le-champ un pont, quoique la pénurie des moyens de construction, et les eaux du Niémen enflées par des pluies extraordinaires, opposassent de grandes difficultés à cette opération. Cependant l'on parvint à établir un pont assez mauvais à la vérité, mais qui pouvait servir même pour l'artillerie. Les gros bagages durent passer à un autre pont jeté à Kolodzino. Dans l'après midi du 22, une partie de l'armée passa le fleuve. Le reste devait suivre le lendemain; mais des rapports de Platof, reçus dans la nuit, occasionèrent de grands changements.

Ce général avait évacué Grodno dans la nuit du 16 au 17, et avait pris le chemin de Lida, en vertu des ordres dont nous avons déja parlé. Le 17, il vint à Milkowtchisna; le 18, à Itcholna, et le 19, il arriva à Lida. Après avoir brûlé les magasins de cette ville, il se proposait de continuer sa marche dans la direction indiquée sur Smorgoni; mais ayant appris que l'ennemi était en forces dans les environs d'Olchany, il prit plus à droite, et arriva le 21 à Iwié. Il se proposait de marcher le lendemain à Wichnew,

lorsque ses partis lui ayant annoncé que ce bourg était déja occupé par un gros corps ennemi, il se détermina à venir à Bakchty, avec l'intention de se porter ensuite sur Wologin, afin de s'y réunir avec le détachement de Dorokhof, qui, comme nous l'avons vu, se trouvait à cette époque à Wologin. Des prisonniers faits dans les deux journées du 21 et du 22, dans des escarmouches avec les kosaques, annoncèrent que le maréchal Davoust était à Wichnew avec tout son corps, dont ils portaient la force à 60 mille hommes. Platof en donna avis sur-le-champ au prince Bagration.

Quoique la force des corps français lancés contre le général Platof et le prince Bagration ne fût pas à beaucoup près aussi considérable, ils occupaient, en effet, les postes indiqués par les prisonniers. Le 22, Davoust vint à Wichnew. Grouchy, qui la veille était à Traby, poussa jusqu'à Soubotniki.

L'idée que Napoléon avait eue de partager le corps de Davoust était très-artificieuse, et servit beaucoup à induire les Russes en erreur. Le prince Bagration eut d'autant moins de peine à se persuader qu'il était réellement en présence de 60 mille hommes, qu'il n'ignorait point que la force de ce corps devait même de beaucoup excéder ce nombre, tandis que, dans le fait, Da-

voust, supposé qu'il se réunît à Grouchy, n'avait guère plus de 45 mille hommes. Le prince jugea qu'il serait imprudent de s'engager contre une armée supérieure en nombre à la sienne, par les chemins détestables qui, de Nicolaew, mènent à Wologin, et qui, pratiqués dans des bois et des marais, forment des défilés presque continuels, dont les ennemis occupaient les têtes. D'ailleurs, en cas d'échec, l'armée russe n'ayant d'autre point de retraite que les mauvais ponts de Nicolaew et de Kolodzino, eût risqué d'être entièrement détruite au passage du fleuve. Ces raisons déterminèrent le général en chef à renoncer à la marche sur Wologin, pour tâcher de gagner Minsk, en se portant rapidement par Koreliczi, Mir, Nowoï-Swergenn et Koïdanow.

Dans la matinée du 23, les troupes, qui étaient déja à la rive droite du Niémen, repassèrent le fleuve, et toute l'armée se rendit à Koreliczi. Il fut ordonné à Platof de soutenir, conjointement avec le général Dorokhof, le point de Wologin jusqu'au 26, après quoi ils devaient se replier vers Nowoï-Swergenn par Kamenn, Khotowo et Stolbtsy. Mais cet ordre se trouva inexécutable. Dorokhof s'était déja replié sur Kamenn dès le 22. Davoust lui-même arriva le 23 à Bobrowiczi, près de Wologin. La brigade de Pajol, qui fai-

sait son avant-garde, poussa jusqu'à Perchaï, et la brigade de Bordesoult, destinée à couvrir sa droite, se porta sur Bakchty. Platof, trop faible pour chasser les ennemis de leurs positions, se mit en retraite, en suivant la route qu'avait prise le prince Bagration.

Le 24, l'armée vint à Mir. L'on se proposait de continuer les jours suivants la marche sur Minsk, lorsqu'un rapport du général Dorokhof vint de nouveau déranger les projets du prince. Dorokhof écrivait qu'il était pressé par l'ennemi, dont le gros était déja dans les environs de Rakow. Le prince, voyant que l'on ne pouvait plus gagner Minsk sans combattre Davoust, ne crut pas devoir en courir les risques. A la vérité, réuni à Platof et à Dorokhof, il pouvait se présenter devant Davoust avec une armée presque égale en nombre aux 60 mille qu'il lui supposait; mais les chances de la bataille eussent été à l'avantage des ennemis. Une victoire remportée par les Russes ne faisait que raccourcir pour eux le chemin qu'ils avaient à parcourir pour se réunir à la première armée, et Davoust se serait replié librement sur le gros de l'armée française par Gorodok et Radochkowiczi, ou Pletchenitsa et Dokchitsy; tandis que Bagration battu, n'ayant d'autre retraite que la route de Neswige par

Nowoï-Swergenn, aurait vu cette route coupée par le roi de Westphalie, à qui la perte de temps, occasionée par la tentative de passer le Niémen à Nicolaew, avait donné la faculté de se rapprocher de l'armée qu'il était destiné à poursuivre.

Déterminé par ces considérations, le prince se proposa de prendre la seule route vers la Bérézina qui restât encore ouverte à ses troupes; celle de Bobrouisk par Neswige et Sloutsk. Le 25, le 8e corps arriva à Neswige. Le prince, avec le reste de l'armée, se porta à Nowoï-Swergenn, afin de recueillir Dorokhof, qui arriva vers le soir près de Nowoï-Swergenn. Le 26, toute l'armée fut réunie à Neswige. Le même jour, Davoust, qui avait continué sa marche sur Minsk, occupa cette ville.

Bagration résolut de s'arrêter pendant trois jours à Neswige, pour donner le temps aux parcs d'artillerie et aux bagages de filer sur Sloutsk, et de déblayer cette route, et pour procurer quelque repos aux troupes, qui venaient de faire sans séjour neuf marches très-fatigantes. Le général Platof reçut ordre de se poster à Mir, afin d'observer l'ennemi qui paraissait dans les environs de Nowogroudek.

Nous avons vu que le roi de Westphalie avait passé le Niémen, le 12, à Grodno. Les jours sui-

vants, il continua à se porter en avant vers Bélitsa, où il passa le Niémen avec les corps de Junot, du prince Poniatowski, et la cavalerie de Latour-Maubourg. Le corps de Regnier un peu arriéré, marchait par la gauche du Niémen. Le 26, un parti de cavalerie de l'avant-garde de Jérôme parut près de Koreliczi, et fut repoussé par les kosaques sur Nowogroudek. Le 27, le roi de Westphalie arriva à Nowogroudeck avec toute son armée, à l'exception du corps de Regnier qui était encore à Slonim. Le même jour, son avant-garde, composée de la division de cavalerie polonaise du général Rojeniezki, poussa sur Mir.

Le prince Bagration avait renforcé Platof de deux régiments de kosaques de son armée, et il lui envoyait encore le général Wassilczikof, qui avait à ses ordres trois régiments de cavalerie et un d'infanterie. Lui-même, avec la division des grenadiers réunis et le corps de Raïeffskoï, se tenait prêt à soutenir son avant-garde. Mais les kosaques terminèrent l'affaire avant même l'arrivée du général Wassilczikof. Trois régiments de cavalerie polonaise qui, sous la conduite du général Tourno, s'étaient portés sur Mir, furent écharpés, et laissèrent 200 prisonniers entre les mains des kosaques. Le lendemain, Rojeniezki, voulant prendre sa revanche, fit avancer six de

ses régiments, ce qui donna lieu à un brillant fait d'armes. Les kosaques, aidés de la cavalerie du général Wassilczikof, réussirent encore une fois à culbuter les Polonais, qui éprouvèrent une grande perte.

Le prince Bagration eût bien désiré profiter de ce premier succès, qui avait singulièrement exalté les esprits dans son armée, pour aller combattre le roi de Westphalie, auquel il pouvait opposer des forces presque égales aux siennes; mais il jugea avec sagesse qu'aller s'engager avec Jérôme, était courir après un accessoire et négliger le principal, en donnant à Davoust la facilité de le prévenir sur la Bérésina. D'ailleurs Jérôme pouvait à tout moment être joint par Regnier, ce qui lui aurait donné sur l'armée russe une supériorité en nombre accablante. Revenons à ce qui se passait vers Drissa.

Opérations de la première armée.

Le maréchal Oudinot, arrivé le 1er juillet devant Dunabourg, fit sur-le-champ commencer l'attaque de la tête du pont à la gauche de la Duna. Le général Oulanof, qui occupait Dunabourg avec environ 2,500 hommes des troupes de la réserve, défendit avec succès la tête de pont pendant toute la journée. Le lendemain

les ennemis firent encore quelques tentatives infructueuses pour s'en emparer. Comme la possession de ce poste était assez inutile, les Russes allaient l'évacuer; mais Oudinot, ayant reçu l'ordre de se réunir au roi de Naples, quitta les environs de Dunabourg dans la nuit du 3 au 4, et se porta à Opsa, où se trouvait encore Joachim.

Le comte Wittgenstein, voyant que l'ennemi n'avait à Drouïa que des piquets de cavalerie, donna ordre au général-major Koulneff, qui commandait son avant-garde, de jeter un pont dans la nuit du 2 au 3 juillet, et de passer ce fleuve pour aller attaquer les avant-postes ennemis. Koulneff passa dans la nuit, et le 3 au matin il s'avança de Drouïa vers Czernowo. A un mille de Drouïa, il surprit deux régiments de cavalerie de la division Sébastiani, qu'il défit complètement, et fit prisonniers le général Saint-Geniest et 145 hommes. Après ce succès, il repassa tranquillement la Duna.

Le camp que l'armée russe occupait avait été fortifié avec beaucoup de soin. Il était situé à la gauche de la Duna, dans l'anse que forme ce fleuve entre Drissa et Brédziowo. Le développement de cet arc avait 3,900 toises, sur une corde de 2,600. Le front du camp était défendu par dix redoutes disposées sur une ligne convexe

de 3,200 toises de développement, qui, par ses deux ailes, s'appuyait au fleuve. Dans les intervalles des redoutes, l'on avait établi des batteries ouvertes. Chaque redoute était couverte par des retranchements rasants de 100 toises de longueur, construits à 60 toises en avant de son front. Devant la gauche de la ligne, il y avait un bois marécageux dont l'ennemi aurait pu profiter. L'on en fit abattre une partie, et l'on se servit des arbres coupés pour établir à près de 190 toises en avant des redoutes 6, 7, 8 et 9, un abattis de plus de mille toises de long et de 60 de large. Afin d'augmenter encore la défense de cette partie, l'on construisit, dans l'intervalle des redoutes 7 et 8, un grand ouvrage en forme de bastion d'environ 140 toises de gorge, qui communiquait avec les redoutes par une espèce de courtines de 74 toises de long. Derrière le centre du bastion, et à une distance d'environ 100 toises de sa gorge, l'on avait élevé une nouvelle redoute. Cinq autres redoutes formaient la seconde ligne, éloignée d'environ 260 toises du front de la première. Enfin une dernière redoute s'élevait 400 toises en arrière du centre de la deuxième ligne.

Le grand ouvrage et presque toutes les redoutes étaient palissadées dans leurs fossés et environnées d'un triple rang de trous de loup.

La communication avec la rive droite était assurée par quatre ponts. Les deux du milieu étaient couverts d'un grand bonnet de prêtre. Les ponts de droite et de gauche éloignés de ceux du milieu, le premier de 700 toises, et le second de mille, avaient aussi pour leur défense des bonnets de prêtre, mais d'un développement moins considérable.

Les troupes qui occupaient le camp étaient placées de la manière suivante : dans chacune des dix redoutes de la première ligne, ainsi que dans celle élevée derrière le grand ouvrage, il y avait un bataillon. Les retranchements construits en avant des redoutes étaient aussi défendus chacun par un bataillon, excepté ceux de l'extrémité des ailes qui, étant plus longs, contenaient chacun deux bataillons. Quatre bataillons se trouvaient dans le grand ouvrage bastionné. Ainsi 27 bataillons étaient employés à la garde des ouvrages. L'aile droite de l'armée, placée derrière les redoutes 1 et 2, s'étendait par sa droite jusqu'au fleuve, et se trouvait composée de 8 bataillons en première ligne, et de 4 en seconde : elle était soutenue par 8 escadrons de dragons, et 9 de kosaques de la garde et de Teptiarsk : 15 bataillons étendus derrière les redoutes 3, 4, 5, 6 et 7 formaient la 1re ligne du centre; la

2e était de 11 bataillons. Le centre était soutenu par deux lignes de cavalerie; la première, de 16 escadrons de dragons; la 2e, aussi de 16 escadrons de hussards et d'hulans. La première ligne de l'aîle gauche, composée de 8 bataillons, était placée derrière les redoutes 8, 9 et 10. Elle avait en soutien 2 bataillons, 8 escadrons de dragons et 8 de hulans. La réserve générale, placée derrière le second rang de redoutes, avait en première ligne 13 bataillons; la deuxième, était composée de 6 bataillons, ayant sur chacune de leurs ailes 8 escadrons de cuirassiers. 132 bouches-à feu, réparties dans les batteries entre les redoutes, défendaient les accès de la position; 222 autres pièces de canon furent tenues en réserve. Ainsi l'on voit que l'armée, renfermée dans le camp, était composée de 94 bataillons et 81 escadrons. En outre, l'on avait posté à la droite de la Duna, en face de la droite du camp, un détachement de trois bataillons et de quatre escadrons avec douze canons. Un autre détachement de quatre bataillons et de quatre escadrons avec douze canons, fut également placé vis-à-vis de la gauche, derrière la ville de Drissa. Ce dernier détachement établit dans la ville de Drissa même, une batterie de quatre canons pour flanquer le grand retranchement de la gauche du

camp. Le reste de l'armée était, comme nous l'avons vu, à la droite du fleuve, vis-à-vis de Léonpol et à Proudniki, sous les ordres des généraux comte Wittgenstein et Doktorof.

Quoique la position que nous venons de décrire, malgré quelques défauts dans la disposition des ouvrages, fût assez forte, elle ne pouvait plus convenir à l'armée russe; elle eût présenté un point stratégique excellent si Napoléon avait manœuvré sérieusement sur Pskow ou la Livonie; mais comme il n'avait fait que des démonstrations vers sa gauche, et qu'il portait la masse de ses forces sur sa droite, il devenait évident que les Russes ne pouvaient plus demeurer à Drissa, sans risquer d'être tournés par leur gauche et rejetés sur la Livonie et la mer, entièrement hors de toutes leurs communications avec l'intérieur de l'empire. Afin d'éviter ce terrible résultat, il fut résolu d'évacuer le camp de Drissa, et de remonter la rive droite de la Duna par Polotsk vers Witebsk. Cette direction était d'autant meilleure, qu'outre l'avantage de rapprocher l'armée de la ligne importante du centre, par Smolensk à Moscou, elle convergeait encore avec celle que devait prendre le prince Bagration, et facilitait ainsi la jonction si désirée et si nécessaire des deux armées. On ne laissa, dans

les environs de Drissa, que le corps de Wittgenstein qui, joint au détachement du prince Repnin, était fort de 25 mille hommes. Le comte Wittgenstein reçut l'ordre de couvrir la route de Pétersbourg : comme sa destination n'était que défensive, il ne devait pas s'aventurer au-delà de la Duna; s'il était pressé par des forces supérieures, sa ligne de retraite lui fut indiquée par Sébege et Pskow, sur Nowgorod.

Le 2 juillet, l'armée évacua le camp de Drissa et traversa la Duna; le 2e corps se posta à Pokaéwtsy; le 5e près de Drissa, sur la rive droite de la rivière de ce nom; les 3e et 4e s'avancèrent jusqu'à Oustinovo, et le 6e se porta à Wolyntsy; le quartier-général fut à Drissa. Les 2e et 3e corps de cavalerie demeurèrent à la gauche de la Duna, pour soutenir les avant-postes. Le lendemain, le 2e corps se réunit au 5e; le comte Wittgenstein le remplaça à Pokaéwtsy; les autres corps séjournèrent.

Le 4, l'armée se remit en marche sur deux colonnes; celle de gauche, composée des 2e et 5e corps, s'arrêta à Wolyntsy, et les 3e et 4e, qui formaient celle de droite, vinrent à Proudniki; le quartier-général fut porté à Prilouki; le 6e corps se posta près de Kostolomy; son arrière-garde, composée du 3e corps de cava-

lerie, aux ordres du général comte Pahlen, passa la Duna à Dissna, et s'arrêta à la droite du fleuve, en face de cette ville. L'aide-de-camp-général Korf, avec le 2e corps de cavalerie, traversa la Duna à Drissa, et fit l'arrière-garde de la colonne de droite. Le 5, la colonne de gauche vint à Sokolitsy, et celle de droite à Baraoukh, où le général Barklay porta son quartier-général : le 6e corps conserva sa position. Le 6, l'armée arriva à Polotsk et fut placée près de la ville, sur la route de Witebsk ; le quartier-général fut transféré à Polotsk ; le 6e corps remplaça la colonne de droite à Baraoukh.

Les inquiétudes que les Russes avaient conçues pour leur gauche n'étaient point dénuées de fondement. Napoléon avait, en effet, formé le dessein de manœuvrer contre cette aile avec la masse de ses forces. Pour mettre à exécution ce projet, il n'attendait que l'arrivée du vice-roi. Ce dernier vint à Nowy-Troki le 23 juin, et deux jours après Napoléon remit son corps en mouvement sur Dokchitsy, où il arriva le 6 juillet, après avoir passé par Ochmiany, Smorgoni et Wiléïka. Le maréchal Mortier, avec une partie de la garde, partit de Wilna le 27 juin, et arriva à Gloubokoïé le 4 juillet. Le reste de la garde et les Bavarois, qui composaient le

corps de Saint-Cyr, suivirent la marche de Mortier, à quelques journées de distance. Napoléon arriva lui-même le 6 à Gloubokoïé. Le roi de Naples, sur l'avis de l'évacuation du camp de Drissa, quitta aussi Opsa et se dirigea vers Polotsk.

L'empereur Alexandre avait quitté l'armée à Polotsk, et était parti pour Moscou, afin d'activer, par sa présence, les armements intérieurs de l'empire. Napoléon ayant effectué son invasion avec une plus grande masse de forces qu'on ne lui en supposait de disponibles, les armées russes se trouvèrent numériquement trop faibles, et l'on fut obligé pour les renforcer de recourir à de nouvelles levées. D'ailleurs, il était urgent d'organiser de nombreuses réserves pour soutenir la guerre qui pouvait traîner en longueur. L'empereur Alexandre ayant pris la ferme résolution de ne point poser les armes avant d'avoir expulsé l'ennemi du territoire sacré de la patrie, il s'agissait de prendre de grandes mesures pour atteindre ce but. Un édit impérial, daté du camp de Drissa, du 1[er] juillet, avait déja statué une levée de recrues de 5 par 500 mâles, dans les deux gouvernements de la Russie-Blanche, et dans ceux de Podolie, de Wolhynie, de Livonie et d'Esthonie; mais cette mesure

n'étant pas suffisante, Sa Majesté se détermina à s'adresser à ses sujets, en leur faisant connaître et la situation et les besoins de la patrie. Le premier appel adressé à la ville de Moscou était conçu en ces termes (1).

A la ville de Moscou, notre première capitale.

« L'ennemi est entré avec de grandes forces « sur le territoire de la Russie; il vient ravager « notre chère patrie! Quoique l'armée russe, brû- « lante de courage, soit prête à s'opposer aux « mauvais desseins de ce téméraire ennemi et à « les déjouer; cependant notre sollicitude et « nos soins paternels pour nos fidèles sujets, ne « nous permettent pas de les laisser dans l'in- « certitude sur le danger qui les menace, afin « que l'ennemi ne tire pas avantage de notre im- « prévoyance. Résolus, en conséquence, à ras- « sembler dans l'intérieur de nouvelles forces pour « assurer notre défense, c'est à Moscou, ancienne « résidence de nos ancêtres, que nous nous adres- « sons avant tout; elle fut toujours la première « des villes de la Russie, et c'est de son sein que

(1) Cette pièce, traduite littéralement du russe, perd nécessairement beaucoup de sa force primitive.

« sortirent constamment les armées qui terras-
« sèrent les ennemis. A son exemple, et pour
« la défendre, les enfants de la patrie refluaient
« vers elle de toutes les autres villes environ-
« nantes, comme le sang reflue toujours vers le
« cœur. Jamais le besoin ne fut plus urgent que
« dans les circonstances actuelles. Les dangers
« de la religion, du trône, de l'état, exigent tous
« les sacrifices. Que les cœurs de notre illustre
« noblesse, et ceux de toutes les classes, se rem-
« plissent de ce véritable esprit des combats,
« que Dieu et notre église orthodoxe bénissent
« également ! Puisse ce juste zèle et cette ferveur
« générale rassembler de nouvelles forces et les
« augmenter, en commençant par Moscou, dans
« toute l'étendue du vaste empire de Russie !

« Nous ne tarderons pas à nous rendre au
« milieu de notre peuple de Moscou et des autres
« endroits de nos états, pour donner plus d'union
« à nos armements maintenant existants, ainsi
« qu'à ceux qui vont être nouvellement orga-
« nisés, et pour les diriger de manière à ce qu'ils
« terrassent l'ennemi partout où il se montrera.
« Puisse la destruction dont il nous menace, re-
« tomber sur sa tête, et l'Europe affranchie du
« joug de la servitude, exalter le nom de la
« Russie ! » ALEXANDRE.

Au camp près de Polotsk, le 6 juillet 1812.

Cette proclamation fut accompagnée du manifeste suivant :

« Nous, par la grâce de Dieu, ALEXANDRE Ier,
« empereur et autocrate de toutes les Russies, etc.

« L'ennemi a passé notre frontière et porte
« ses armes dans l'intérieur de la Russie, avec
« l'espoir de troubler par la force et la séduction
« la tranquillité de cette grande puissance. Il a
« formé le projet méchant de détruire sa gloire
« et sa félicité. Avec l'astuce dans le cœur et la
« séduction sur les lèvres, il lui porte des fers
« et des chaînes éternelles. Après avoir invoqué
« l'assistance de Dieu, nous lui avons opposé
« nos armées bouillantes de courage et du désir
« de le terrasser, de le culbuter, et de chasser
« ses débris de notre sol. Nous avons pleine con-
« fiance dans la force et dans la fermeté de nos
« braves ; toutefois nous ne pouvons ni ne de-
« vons dissimuler à nos fidèles sujets, que les
« forces rassemblées par l'ennemi, et composées
« de celles de plusieurs puissances, sont grandes,
« et que pour neutraliser son audace, il faut une
« vigilance infatigable. Pour ces causes, tout en
« conservant pleine confiance dans nos vaillantes
« armées, nous jugeons indispensable de rassem-
« bler dans l'intérieur de l'empire de nouvelles

« forces qui, en inspirant une nouvelle terreur à « l'ennemi, puissent former une deuxième bar- « rière pour soutenir la première, et pour dé- « fendre les maisons, les femmes et les enfants « de tous.

« Nous avons déja fait un appel à la ville de « Moscou, notre première capitale, maintenant « nous nous adressons à tous nos fidèles sujets, « à tous les corps de l'état, à toutes les condi- « tions, tant ecclésiastiques que civiles, en les « conviant à une levée unanime et générale, « pour coopérer avec nous contre tous les des- « seins et les tentatives de l'ennemi. Qu'il ren- « contre à chaque pas de fidèles enfants de la « Russie, qui le combattront avec tous leurs « moyens et toutes leurs forces, en fermant « l'oreille à ses artifices et à ses tromperies. Qu'il « trouve dans chaque gentilhomme un Pojarskoï, « dans chaque ecclésiastique un Palistyn, dans « chaque bourgeois un Minin. Illustre noblesse, « tu as été en tous temps le sauveur de la patrie! « Saint synode et clergé, toujours par vos fer- « ventes prières vous avez appelé sur la Russie « la bénédiction divine! Peuple russe, digne « descendant des valeureux Slaves, plus d'une « fois tu as brisé les dents des lions et des tigres « qui s'élançaient sur toi. Unissez-vous tous avec

« la croix dans le cœur et le fer dans la main,
« et aucune force humaine ne prévaudra contre
« vous.

« L'organisation primitive des nouvelles levées
« est confiée, dans tous les gouvernements, à la
« noblesse, qui réunira les hommes qu'elle des-
« tinera pour la défense de la patrie, et choisira
« les chefs dans son propre sein. L'on enverra la
« liste des hommes réunis, à Moscou, où l'on
« nommera le chef suprême de toute la levée. »

ALEXANDRE.

Au camp près de Polotsk, le 6 juillet 1812.

Précédé de ces deux proclamations, l'empereur arriva le 11 juillet à Moscou, où Sa Majesté fut reçue avec les témoignages les plus touchants de fidélité et de dévouement. La crise où se trouvait l'état, loin d'abattre les esprits, n'avait fait qu'exalter les sentiments d'honneur national et de patriotisme. Toutes les conditions se ralliaient franchement au chef de l'empire, et manifestaient le désir sincère de voler au-devant des sacrifices que d'impérieuses circonstances pouvaient nécessiter.

Le 15, la noblesse et les marchands de Moscou furent invités à se rendre au palais impérial. L'assemblée fut imposante autant par le calme

de ses délibérations, que par l'étendue des sacrifices qu'elle vota spontanément. Le comte Rostopschin, gouverneur-général de Moscou, s'étant rendu dans la salle de la noblesse, y fit faire lecture du manifeste de l'empereur du 6 juillet, et invita tous les gentilhommes à concourir aux vues salutaires du monarque, en prenant des mesures efficaces pour la défense du pays. A peine eut-il fini, qu'un des membres de l'assemblée proposa de lever, sur tous les domaines de la noblesse, dix hommes sur cent mâles, pour la formation d'une force armée intérieure; et tel était le dévouement qui animait cette illustre assemblée, que la proposition fut adoptée sur-le-champ à l'unanimité, et qu'il fut en outre décidé que l'on fournirait aux nouvelles levées l'habillement et les vivres, et qu'on les armerait aussi-bien qu'on le pourrait.

L'assemblée des marchands ne montra pas moins de zèle : ce corps, après avoir aussi entendu la lecture du manifeste impérial, statua qu'il serait prélevé sur tous ses membres une somme proportionnée au capital de chacun d'eux, pour subvenir aux frais de l'armement intérieur. En outre, plusieurs marchands témoignèrent le désir de faire encore individuellement des offrandes particulières, et demandèrent la

permission d'ouvrir à cet effet une souscription volontaire avant de se séparer. L'on y procéda sans délai, et en moins d'une heure la somme souscrite passa un million et demi.

Les deux corps se trouvaient dans ces dispositions lorsque Sa Majesté l'empereur, après avoir assisté au service divin dans la chapelle du palais, arriva dans la salle de la noblesse. Entouré de ses fidèles sujets, l'empereur leur parla comme un père à ses enfants : il ne dissimula point la grandeur du danger qui menaçait la patrie ; mais en traçant le tableau sinistre de la situation de l'empire, envahi par des forces si prodigieuses, que les armées russes, malgré leur extrême dévouement, ne pouvaient que retarder et non arrêter leur marche, il témoigna tant de confiance dans le patriotisme de la nation, et une résolution si prononcée de mettre en action les dernières ressources de ses vastes états, plutôt que de poser les armes, que l'espérance se ranima dans tous les cœurs, qui, électrisés par l'exemple de leur auguste monarque, ne considéraient plus les désastres dont on était menacé que comme des moyens nécessaires pour parvenir à consommer la ruine de l'ennemi. L'empereur ayant été instruit du résultat de l'assemblée des deux corps, agréa leurs offres patriotiques,

et exprima sa reconnaissance à la noblesse, en s'écriant, avec l'effusion de l'attendrissement: *Je n'en attendais pas moins : vous avez pleinement confirmé l'opinion que j'avais de vous.* Ensuite sa majesté se rendit dans la salle des marchands, auxquels elle témoigna aussi sa satisfaction en termes très-gracieux, qui produisirent un enthousiasme général. Cette mémorable matinée ne s'effacera jamais du souvenir des habitants de Moscou. L'histoire fournit peu d'exemples de cette communication noble et franche d'un monarque avec ses sujets. Gloire au souverain qui sut apprécier sa nation! gloire à la nation qui sut se rendre digne de sa confiance!

L'empereur ne doutant point que l'élan patriotique, manifesté par le gouvernement de Moscou, ne se communiquât aux autres parties de l'empire, jugea à propos de borner les sacrifices aux besoins actuels de l'état, et fit publier à cet effet l'édit suivant:

« Nous, par la grâce de Dieu, ALEXANDRE Ier,
« empereur et autocrate de toutes les Russies, etc.

« D'après l'appel que nous avons fait à nos
« fidèles sujets, pour la formation de forces in-
« térieures qui pussent servir de défense à la

« patrie, nous avons, à notre entière satisfaction,
« trouvé à notre arrivée à Moscou un zèle si
« ardent et un tel empressement dans tous les
« états et dans toutes les conditions, que les dons
« gratuits offerts librement surpassent de beau-
« coup le nombre d'hommes qu'il est nécessaire
« d'armer. C'est pourquoi, agréant ce zèle avec
« un attendrissement paternel et avec reconnais-
« sance, nous allons employer nos soins à ce
« que, formant des forces suffisantes dans cer-
« tains gouvernements, les autres ne soient pas
« inquiétés sans nécessité. En conséquence, nous
« ordonnons ce qui suit : 1° L'arrondissement,
« composé des gouvernements de Moscou, de
« Twer, de Jaroslaw, de Wladimir, de Riazann,
« de Toula, de Kalouga et de Smolensk, prendra
« les mesures les plus promptes et les plus ac-
« tives pour le rassemblement, l'armement et
« l'organisation des forces intérieures, qui auront
« à garder notre capitale de Moscou et les limites
« de l'arrondissement. 2° L'arrondissement, com-
« posé des gouvernements de Pétersbourg et de
« Nowgorod, fera la même chose pour garder
« notre capitale de Saint-Pétersbourg et les li-
« mites de l'arrondissement. 3° Celui composé
« des gouvernements de Kazan, de Nijegorod,
« de Penza, de Kostroma, de Simbirsk, et de

« Wiatka, fera tous les préparatifs nécessaires « pour le dénombrement et la désignation des « hommes; mais on ne les rassemblera que lors- « qu'on en aura reçu l'ordre, et jusque-là on « n'arrachera personne aux travaux de la cam- « pagne. 4° Tous les autres gouvernements res- « teront à cet égard dans une inaction absolue, « aussi long-temps que la nécessité ne forcera « pas à avoir recours à de pareils sacrifices pour « la patrie. Enfin 5° la force armée intérieure, « qui se lève actuellement, n'est point une mi- « lice, ni un recrutement, mais un armement « momentané de fidèles enfants de la Russie, « organisé par mesure de précaution pour ren- « forcer nos armées, et défendre plus efficacement « la patrie. Chaque chef militaire, chaque guer- « rier conserve son ancienne condition, et n'est « pas même obligé de changer l'habillement. Dès « que la nécessité ne l'exigera plus, c'est-à-dire, « dès que l'ennemi sera chassé hors de notre ter- « ritoire, chacun pourra retourner avec honneur « et avec gloire à son état précédent, et aux de- « voirs qu'il remplissait auparavant.

« Les paysans du domaine, des économats et « des apanages, dans les gouvernements où s'or- « ganise la force armée intérieure temporaire, « n'y prendront aucune part; ils sont réservés à

« fournir les recrues ordinaires, d'après les rè-
« glements usités. »

ALEXANDRE.

Moscou, le 18 juillet 1812.

Après avoir pris ces mesures, sa majesté partit de Moscou et se rendit à Pétersbourg, où, par un édit publié le 4 août, elle ordonna un nouveau recrutement de deux hommes par cent mâles, sur les biens des apanages et de la couronne, dans tout l'empire, et sur les biens seigneuriaux des gouvernements qui n'étaient point appelés à organiser l'armement intérieur. Cependant l'on exempta de ce recrutement les gouvernements déclarés en état de guerre, et ceux de Pskow et d'Esthonie, en considération des charges qu'ils avaient à soutenir, à cause de leur proximité du théâtre de la guerre. Les gouvernements de Sibérie ne durent fournir que cinq hommes par 500 mâles. Ce recrutement devait commencer au 1er septembre, et être terminé pour le 1er novembre.

Pendant que le gouvernement prenait les mesures les plus vigoureuses pour la formation de nombreuses réserves dans l'intérieur, la paix avec l'Angleterre ouvrait, pour la Russie, par le rétablissement du commerce, une source de richesses trop long-temps tarie. La cessation de la

guerre avec l'Angleterre était une suite nécessaire de l'ouverture des hostilités avec la France.

Revenons maintenant au récit des opérations militaires. Le général Barklay, voyant que l'ennemi se prolongeait toujours par sa droite, résolut de continuer aussi sa marche sur Witebsk, afin d'y prévenir les Français. Le 7 juillet, le 1er corps de cavalerie partit de Polotsk et se dirigea sur Witebsk; le lendemain, l'armée se mit en marche. La colonne de gauche vint à Obol-Jésouitski, et celle de droite, avec le quartier-général, à Ostrowliany. Le 6e corps remplaça l'armée à Polotsk. Les 2e et 3e corps de cavalerie se postèrent à Baraoukh. Le 9, le général Barklay, avec la colonne de droite, vint à Klimovo; la colonne de gauche à Sirotino. Le 6e corps vint à Ostrowliany, et les arrière-gardes se postèrent à une demi-marche en arrière de ce corps. Le lendemain, la colonne de gauche vint à Pogoreltsy; celle de droite, avec le quartier-général, à Staroïé-Sélo; le 6e corps à Klimowo. Enfin, le 11, l'armée arriva à Witebsk, où le général Barklay prit son quartier. Les 3e, 4e et 5e corps, et le 1er de cavalerie, passèrent la Duna, et se postèrent à la rive droite de la Louczetsa, sur la route de Bechenkowiczi. Le 2e corps et le 2e de cavalerie demeurèrent sur

la rive droite de la Duna, près de Witebsk. Le 6e corps vint à Kowalowtchina. Le 3e de cavalerie demeura en arrière-garde à une petite marche en arrière du précédent.

Les Français avaient aussi continué leurs mouvements. Le 8 juillet, le roi de Naples arriva à Dissna, avec le corps de Ney, les divisions Morand, Friant et Gudin, de celui de Davoust et la cavalerie de Montbrun; ce dernier y passa la Duna, et poussa sur la rive droite une reconnaissance qui donna aux ennemis la certitude que l'armée russe avait dépassé ce point. Nansouty, qui, avec ses deux divisions de cavalerie formait l'avant-garde du roi de Naples, s'approcha de Polotsk en remontant la gauche de la Duna. Napoléon, avec ses gardes, vint à Ouchacz, et le vice-roi à Bérézino. Saint-Cyr, avec les Bavarois, suivait la garde à quelques marches en arrière. Le 9, le vice-roi s'avança jusqu'à Pychnia. Le 10, il vint à Kamenn. Oudinot, qui suivait le roi de Naples, arriva à Drissa, et fit travailler sur-le-champ à démolir les retranchements du camp, après quoi il continua sa marche sur Polotsk. Il reçut vers cette époque, l'ordre de demeurer près de cette ville, afin de faire face au corps du comte Wittgenstein. Le 11, Napoléon, avec les gardes, vint à Kamenn, et le vice-roi poussa jusqu'à Boïgikowo

sur l'Oula, où ayant appris qu'un détachement de cavalerie russe occupait Béchenkowiczi, il y porta son avant-garde avec sa cavalerie légère. Le détachement russe repassa à la droite de la Duna, avant l'arrivée de cette colonne.

Le général Barklay, sentant que l'ennemi visait à se jeter en masse dans l'entre-deux du Dnieper et de la Duna, afin d'empêcher la réunion des deux armées, résolut de le prévenir en se portant directement, par Babinowiczi, à Orcha. Il écrivit en même temps au prince Bagration, pour lui ordonner, au nom de sa majesté, de percer, avec la 2[e] armée, sur Orcha, en attaquant de son côté le flanc droit des ennemis, où ils ne pouvaient être en force, puisque la plus grande partie de leur armée se concentrait contre celle de Barklay. Comme toute la contrée des environs de Babinowiczi était déja infestée par les partis ennemis, le général-major Barklay détacha, le 12, le général Touczkof, avec deux régiments de chasseurs, 12 escadrons, un régiment de kosaques et six pièces d'artillerie à cheval, pour balayer la route jusqu'à Babinowiczi. Il reçut en outre l'ordre d'être en communication avec le détachement du général comte Orlof-Denisof, poussé vers Senno.

Le même jour, le vice-roi, avec tout son corps,

arrriva à Béchenkowiczi, où il trouva déja le général Nansouty, venu d'Oula. Le vice-roi fit sur-le-champ jeter un pont sur la Duna; mais la brigade de cavalerie légère bavaroise du général Preissing, qui arriva sur ces entrefaites, n'attendit pas que le pont fût achevé : elle passa la Duna à gué, pour faire une reconnaissance que Napoléon, qui peu de temps après se rendit de sa personne à la rive droite, lui fit pousser jusqu'à 8 werstes au-delà de Béchenkowiczi, dans la direction de Kowalowtchina, village toujours occupé par Doktorof.

Cette reconnaissance ayant convaincu Napoléon qu'il n'avait pu encore dépasser la gauche de l'armée russe, dont le gros avait déja filé sur Witebsk, il résolut de continuer sa marche par la rive gauche de la Duna. Dès le même soir, Nansouty fut poussé jusqu'à Boudilowo, avec ses deux divisions et un régiment d'infanterie légère. La garde et les corps de Ney et du vice-roi, furent placés en avant de Béchenkowiczi, où Napoléon prit son quartier. (Voyez pl. I.)

De son côté, le général Barklay avait détaché, le 13, de grand matin, le comte Ostermann, avec son corps, une brigade de dragons, les régiments de hussards de la garde et de Soumy, et une compagnie d'artillerie à cheval, sur Os-

trowno, pour retenir, aussi long-temps que possible, l'avant-garde ennemie, afin de donner le temps au général Doktorof de rejoindre l'armée. A 6 heures du matin, le comte Ostermann rencontra, près du cabaret de Ramary, les premières vedettes de l'ennemi, qui furent culbutées; mais deux escadrons de hussards de la garde qui, avec la compagnie d'artillerie à cheval, faisaient l'avant-garde du comte Ostermann, ayant poursuivi avec trop de chaleur, donnèrent, près d'Ostrowno, sur des forces supérieures, et furent ramenés sur le gros de leur corps, en laissant six canons entre les mains des Français.

Le comte Ostermann, instruit de ce désordre, détacha en avant les hussards de Soumy, qui réussirent à contenir les Français jusqu'à l'arrivée de l'infanterie russe. Le comte Ostermann, ayant pénétré jusqu'à deux werstes d'Ostrowno, et se voyant en présence du gros de l'avant-garde de Nansouty, conduit par le roi de Naples, fit déployer la division Czoglokof des deux côtés de la grande route; la division Bakhmetiéff, disposée en colonnes de bataillons, forma la deuxième ligne. Dans cet ordre, le 4e corps s'avança jusque près d'Ostrowno, à l'endroit où la route fait un grand coude à droite, et prit poste entre deux bois.

Les Français occupaient les hauteurs en arrière d'Ostrowno, et déployèrent, entre cette ville et le village d'Alexandrowo, près de 10 mille chevaux, avec une artillerie nombreuse. Le roi de Naples fit avancer la division Saint-Germain, et la fit former par brigades, pour soutenir celle de Bruyères, qui était en première ligne. Une canonnade très-forte s'établit entre les deux partis. Dans ce moment, le régiment des dragons d'Ingrie, détaché pour prendre en flanc la droite de l'ennemi, déboucha sur l'extrémité de cette droite; mais la brigade qui fermait cette aile, ayant fait un changement de front à droite, le chargea, le culbuta et lui enleva près de 200 prisonniers. Vers le même temps, le général Ornano qui, avec une autre brigade de Bruyères, voulut exécuter une charge sur la grande route, fut renversé par le feu de l'infanterie russe.

Le combat prenant déja une mauvaise tournure, le roi de Naples, qui avait un petit bois à sa gauche, y fit marcher le régiment d'infanterie qui le suivait. A la vue de ce mouvement, trois bataillons se détachèrent de la gauche des Russes et se portèrent à l'attaque de ce régiment; mais la cavalerie ennemie, devant laquelle ils devaient passer, les obligea de rentrer dans leur ligne. Le comte Ostermann espéra forcer les

Français à la retraite en les tournant par leur droite, et faisant une démonstration sur leur gauche; mais les bataillons à qui il confia cette dernière tâche, furent chargés et renversés par un régiment de lanciers polonais. Ceux qui débouchèrent les premiers du bois de la gauche, assaillis par une brigade ennemie, éprouvèrent le même sort.

Cependant cet échec n'aurait point arrêté le mouvement des Russes sur cette aile, si les ennemis n'avaient reçu de puissants renforts. Le vice-roi, dont le corps était destiné à soutenir le roi de Naples, ayant appris que celui-ci se trouvait engagé, précipita sa marche pour aller à son secours. La division Delzons, qui marchait en tête, arriva la première et fut dirigée le long de la Duna, contre la droite des Russes. Le comte Ostermann, qui depuis plusieurs heures soutenait le combat avec environ 11 mille hommes, contre 9 mille chevaux et 2 mille hommes d'infanterie que le roi de Naples avait à ses ordres, ne crut pas devoir le continuer contre des forces que la jonction de Delzons rendait du double supérieures aux siennes, et il se replia en bon ordre jusqu'à la lisière d'un bois, situé à environ trois werstes d'Ostrowno, où le roi de Naples prit son quartier. Le vice-roi, avec le gros de son corps, demeura à Soritsa.

Dans la nuit du 13 au 14, le général Barklay fit marcher le général Konownitsyn, avec sa division et le 1er corps de cavalerie, pour recueillir et remplacer le comte Ostermann. A l'aube du jour, le général Konownitsyn prit poste près de l'auberge de Peczonka. Le comte Ostermann se replia derrière lui, et se plaça près du cabaret de Dobreïka.

Le 14, au matin, le roi de Naples, qui avait reçu de Napoléon l'ordre de faire une forte reconnaissance, se porta en avant avec le corps de Nansouty et la division Delzons. A dix heures, il arriva devant la position que le général Konownitsyn avait prise derrière un ravin profond, ayant à sa gauche une forêt très épaisse. La division Delzons reçut ordre de l'attaquer. Le général Huart, avec deux régiments, se porta contre la droite, et le général Roussel, avec le 92e régiment et un bataillon de voltigeurs, fut destiné à pénétrer dans le grand bois pour tourner la gauche de la position. Le 106e régiment demeura en réserve devant le front, soutenu par toute la cavalerie de Nansouty, à l'exception d'une brigade qui cotoyait la rive droite de la Duna.

Le général Huart fit plier les bataillons qui lui étaient opposés; mais la droite des Français, arrêtée par la difficulté de chasser les Russes du

bois, n'avait pu avoir des succès aussi rapides que ceux de la gauche; le général Konownitsyn en profita pour porter toute sa réserve sur sa droite. Huart fut débordé et culbuté; déja les bataillons russes le poursuivaient au-delà du ravin, quand une charge de cavalerie, ordonnée par le roi de Naples, les obligea à regagner leur position. Enfin, Roussel ayant réussi à se rendre maître du grand bois, et à en déboucher sur le flanc gauche des Russes, la gauche des Français, renforcée par le 106e, commença à reprendre ses avantages.

Alors le général Konownitsyn ordonna la retraite, qui s'effectua de position en position, et dans le plus grand ordre, jusqu'au village de Komarki, où le général russe se maintint jusqu'à cinq heures du soir. Il s'était soutenu pendant toute la journée avec 8 à 9 mille hommes d'infanterie, et près de 3 mille chevaux, contre un corps de 12 mille hommes d'infanterie, et de plus de 7 mille chevaux. A Komarki, il fut joint par le général Touczof, que le général en chef avait détaché à son secours avec la division des grenadiers de Strogonof, et qui, comme le plus ancien, prit le commandement de tout le corps, dont la retraite fut continuée.

La cavalerie ennemie poursuivit les Russes

jusqu'à Dobreïka, où le général Touczkof se réunit au comte Ostermann. Napoléon, qui était arrivé de sa personne à la fin du combat, prit son quartier à Koukowiczi. Le roi de Naples et le vice-roi passèrent la nuit près de Dobreïka. La perte des Russes, dans les deux journées, s'éleva à près de 2,500 hommes hors de combat. Ils eurent à regretter le général Akoulof, tué le 13. Chez les Français, le général Roussel fut aussi tué; leur perte monta à plus de 3 mille hommes, et on leur fit 300 prisonniers.

Les combats du 13 et du 14, ayant montré que l'ennemi était en forces dans les environs d'Ostrowno, le général Barklay pensa qu'il ne pouvait plus effectuer la marche projetée sur Orcha, sans risquer d'être fortement inquiété sur son flanc droit. D'un autre côté, il ne pouvait plus reculer davantage vers Poréczié ou Souraje, sans renoncer entièrement à sa réunion avec le prince Bagration, à qui il avait indiqué la direction d'Orcha.

Dans cette extrémité, il prit l'audacieuse résolution de livrer bataille malgré l'extrême infériorité en nombre de ses forces. L'armée russe ne comptait guère plus de 82 mille combattants, tandis que celle de Napoléon, composée de ses gardes, des corps de Ney et du vice-roi, de trois

divisions de celui de Davoust, et de la cavalerie de Nansouty et de Montbrun, n'en avait pas moins de 180 mille, même en supposant qu'elle fût déja affaiblie d'un dixième depuis le passage du Niémen.

La position que l'armée russe occupa dans la nuit du 14 au 15 pour recevoir la bataille, s'étendait sur la rive droite de la Louczetsa, presque parallèlement à la route de Babinowiczi. Le village de Béléwo, où fut porté le quartier-général, se trouvait entre les lignes. Les généraux comte Ostermann et Konownitsyn rejoignirent l'armée dans la nuit. Ils furent remplacés, à la gauche de la Louczetsa, par une nouvelle arrière-garde composée de 8 bataillons, de toute la cavalerie légère régulière de l'armée, et de deux régiments de kosaques. Le général comte Pahlen, qui la commandait, avait ordre d'amener l'ennemi sur la position occupée par l'armée.

Le général Barklay avait déja fait toutes ses dispositions pour recevoir la bataille, lorsque l'arrivée d'un aide-de-camp du prince Bagration vint fort heureusement changer sa détermination. Le prince écrivait que, n'ayant pu percer sur Mohilew, il se voyait forcé de passer le Dnieper pour se porter encore plus à droite sur le Soge. En conséquence de cet avis, le projet

de bataille qui n'avait été conçu que pour ne pas perdre les communications avec la deuxième armée, que l'on supposait devoir arriver par Orcha, fut abandonné, et le général Barklay résolut de se replier sur Poréczié, pour être toujours à même de prévenir les ennemis sur Smolensk. Le 15, vers le soir, l'armée fut mise en marche sur trois colonnes : celle de droite, commandée par le général Doktorof, et composée des 5e et 6e corps, prit le chemin de Lïosna et vint à Kroliowo; le général Chéwicz, avec le 3e corps de cavalerie, faisait son arrière-garde. Le général Touczkof, avec son corps, qui formait la colonne du centre, se porta à Wélediezi; le général Korf, avec son corps de cavalerie, faisait son arrière-garde. Le quartier-général fut transféré à Wélediezi; la colonne de gauche, composée des 2e et 4e corps, se porta par la grande route, et vint à Haponowtchisna. Tous ces mouvements, exécutés vers le soir, furent couverts par la principale arrière-garde du comte Pahlen.

Dès le matin, ce général avait été attaqué par le vice-roi. La division Broussier, du 4e corps, soutenue par celle de cavalerie de Bruyères, formait la tête de l'avant-garde. Le comte Pahlen ne se retira que pied à pied, en disputant vivement le terrein. Avant d'arriver à la

Louczetsa, il s'arrêta dans une position, étendant sa droite vers la Duna, en face du couvent de Markow; et appuyant la gauche à un bois. Broussier, qui avança sur lui, ayant ses régiments formés en carrés doubles par échellon, ne put le forcer. Un régiment français de chasseurs à cheval, qui parut dans la plaine à droite des Russes, fut culbuté par les kosaques de la garde, aidés des hussards de Soumy, et protégés par une batterie masquée, disposée derrière quelques bâtiments auxquels on avait mis le feu. Cette batterie, établie sur une hauteur près de la grande route, prit en flanc la cavalerie ennemie, qui s'était avancée dans les prairies qui bordent la Duna, et contribua ainsi au succès des belles charges fournies par la cavalerie du comte Pahlen.

Le vice-roi, voyant que Broussier, malgré sa supériorité en nombre, ne pouvait venir à bout des Russes, fut obligé de faire venir la division Delzons, qu'il fit filer sur sa droite. Le comte Pahlen, que cette manœuvre menaçait d'être tourné sur sa gauche, repassa la Louczetsa. L'armée française se plaça sur la rive gauche de cette rivière. Les corps de Ney et du vice-roi formèrent la première ligne; et la garde, les trois divisions du corps de Davoust, et le corps de ca-

valerie de Nansouty, furent placés en deuxième et troisième ligne. Le corps de Montbrun était à la droite de la Duna, près de Witebsk.

Le 16, l'armée russe continua son mouvement. La colonne de gauche vint à Janowiczi; le général en chef, avec celle du centre, à Kolychki; et celle de droite à Lïosna. L'habileté extraordinaire que le comte Pahlen avait déployée la veille pour couvrir la retraite de l'armée, avait permis de l'exécuter avec un ordre si admirable, que les Français, ne pouvant trouver aucune trace de la marche des Russes, furent pendant quelques temps dans une incertitude complète sur la direction qu'ils avaient prise. Napoléon dut faire ses dispositions d'après l'hypothèse que le général Barklay ne pouvait que se retirer sur Smolensk, pour tâcher de se réunir au prince Bagration.

Les trois divisions du corps de Davoust reçurent l'ordre de se porter, par la route de Babinowiczi, pour faire leur jonction avec le reste du corps. Ney s'avança, par Béliowo, à Wélédiczi. Napoléon, avec ses gardes, occupa Witebsk. Le roi de Naples, avec la cavalerie de Nansouty et de Montbrun, et un bataillon d'infanterie légère, poursuivit l'arrière-garde de Pahlen, sur la grande route de Poréczié. Le corps

du vice-roi fut destiné à servir de soutien au roi de Naples. Le comte Pahlen se replia lentement et en bon ordre, de position en position, jusqu'à Haponowtchisna, où il fit dresser une embuscade qui réussit à battre complètement sept escadrons des ennemis, formant leur extrême avant-garde. Le roi de Naples et le vice-roi s'arrêtèrent à Haponowtchisna.

Le 14, les colonnes de gauche et du centre de l'armée russe se réunirent à Poreczié, où fut transporté le quartier-général. Doktorof devait aussi s'y rendre de son côté, mais Barklay ayant appris que les ennemis portaient des forces vers Smolensk, lui donna l'ordre de marcher directement sur cette ville, afin de couvrir ce point d'une importance d'autant plus majeure, que sa perte eût retardé à l'indéfini la réunion des deux armées. En conséquence, Doktorof se porta à Roudnia. Le roi de Naples continua à poursuivre le comte Pahlen sur la route de Poreczié, avec la cavalerie et la division Broussier. Le vice-roi, avec le reste de son corps, se rendit à Sourage. Le comte Pahlen se trouvant pressé, le général Barklay le renforça du 2e corps de cavalerie.

La ville de Smolensk, devenue le point de mire des deux partis, était occupée par un petit corps commandé par le général Wintzingerode,

et composé de 14 bataillons et 8 escadrons, tirés des dépôts de Béloï, de Wiazma, de Jelnia et de Roslawl. Wintzingerode détacha le général Olénin, avec une avant-garde de quelques bataillons et de 80 dragons, sur la route d'Orcha, vers Krasnoï et Liady, pour observer les détachements ennemis que Davoust avait poussés de Mohilew jusqu'à Doubrowna.

Opérations de la deuxième armée.

Nous avons laissé le prince Bagration encore à Neswige, mais déja décidé à continuer sa retraite sur Sloutsk. Le 28 juin, le 8e corps se mit en marche: le prince, avec le reste de l'armée, suivit le lendemain et vint à Timkowiczi. Le 30, il se porta à Romanow, et le 1er juillet, il arriva à Sloutsk. Le même jour, le roi de Westphalie vint à Neswige; Latour-Maubourg, qui commandait son avant-garde, suivit pendant trois jours le général Platof, sans rien entreprendre; enfin, le 2 juillet, il se porta, avec son corps de cavalerie, sur Romanow, occupé par l'arrière-garde de Platof. Le 1er régiment de chasseurs polonais, qui faisait la tête de la colonne de Latour-Maubourg, s'étant engagé trop témérairement, fut assailli par les kosaques, qui le taillèrent en pièces : ce qui en put échap-

per ne se rallia que sous la protection des régiments qui suivaient. Le général Platof, se voyant en présence de forces supérieures, repassa le pont de Romanow, et prit poste derrière le ruisseau marécageux de Morvez. Latour-Maubourg, désirant enlever cette position, essaya de faire passer le pont à sa cavalerie; mais un régiment polonais, qui s'y précipita le premier, fut accueilli par une canonnade bien dirigée qui l'obligea à rebrousser chemin. Latour-Maubourg, n'ayant point d'infanterie avec lui, ne pouvait engager d'affaire sérieuse; il se replia sur le gros de l'armée, après avoir laissé entre les mains des kosaques plus de 300 prisonniers.

Le prince Bagration venait de recevoir la nouvelle qu'un détachement ennemi, sorti de Minsk, avait déja paru à Swislocz, sur la Bérézina, à 40 werstes au-dessus de Bobrouisk, tandis que l'armée avait encore à parcourir plus de 120 werstes, de Sloutsk à Bobrouisk. Il était donc assez probable que Davoust réussirait à couper les Russes de cette forteresse et de la Bérézina. Cependant, comme c'était l'unique voie de retraite qui restât au prince Bagration, il dut se décider à se l'ouvrir à tout prix. L'armée fut partagée en deux : le général Raéffskoï, avec son corps et quelques régiments de cavalerie et de

kosaques, prit les devants pour attaquer l'ennemi, dans le cas où il le rencontrerait avant d'arriver à Bobrouisk. Comme il s'agissait de s'ouvrir le passage l'épée à la main, il lui fut prescrit de n'avoir égard ni au nombre des ennemis, ni à la position qu'ils pouvaient occuper. Le prince lui-même demeura avec le 8e corps et les cuirassiers, afin de soutenir l'arrière-garde de Platof contre les efforts du roi de Westphalie. Le 2, Raéffskoï se mit en marche et vint à Werkhoutin, sur l'Oréssa. Le 3, il se porta à Glousk; le même jour, le prince quitta Sloutsk et vint à Oureczié. Le 4, il se porta à Glousk, et le 5, à Gorbaczewiczi. Le 6, toute l'armée bivouaqua sous les remparts de Bobrouïsk, sans avoir rencontré aucun obstacle dans sa marche jusqu'à cette place.

Les ennemis n'avaient suivi l'arrière-garde que jusqu'à Oureczié, d'où ils prirent une autre direction. Napoléon, mécontent de la poursuite molle de son frère lui ôta le commandement de l'armée, et mit les corps de Junot et de Poniatowski, ainsi que celui de cavalerie de Latour-Maubourg, sous les ordres du maréchal Davoust, qui les attira à soi. Les deux derniers se portèrent sur Igoumen, et de là vers Mohilew, et celui de Junot prit la grande route de Neswige

à Minsk; d'où il se dirigea vers Orcha. Le corps de Régnier fut destiné à remplacer celui du prince Schwartzenberg contre l'armée du général Tormasof. En conséquence, Régnier rétrograda jusqu'à Slonim, où il arriva le 4.

Le maréchal Davoust, entré à Minsk le 26 juin, détacha sur Igoumen la brigade de cavalerie de Pajol; ce général y arriva le 30, et poussa des partis jusqu'à Svislocz. Davoust partit le 1[er] juillet de Minsk, après y avoir laissé en garnison un régiment de la division Desaix. Le 3, il arriva à Igoumen. Le même jour, le général Grouchy, avec son corps de cavalerie, occupa la tête de pont de Borisow. Le colonel russe Gresser, qui était à Borisow avec 3 bataillons de réserve si incomplets, qu'à peine la force totale du détachement s'élevait à 400 hommes, évacua le poste à l'approche des Français, et se retira à Mohilew. Grouchy passa la Bérézina à Borisow, et se rendit le 6 à Kokhanowo, d'où, passant par Senno et Babinowiczi, il rejoignit la grande armée, ce qui fut aussi exécuté par la brigade de cavalerie de Colbert, qui faisait son avant-garde, et qui avait poussé jusqu'à Orcha; mais la division de Chastel, du corps de Grouchy, demeura avec Davoust, qu'elle suivit à Mohilew.

Davoust avait aussi passé la Bérézina, le 4, à Bérézino, en se dirigeant sur Mohilew. Dans cette circonstance la place de Bobrouïsk fut très-utile à l'armée du prince Bagration. Si cette place n'avait point existé, Davoust se serait assurément dirigé d'Igoumen sur ce point, dont il n'était guère plus éloigné que l'armée russe, et il se serait trouvé en état d'empêcher le prince Bagration de passer la Bérézina, ou bien de le combattre avec avantage au passage. Le 5, Davoust vint à Golowczin, et le 8, il arriva à Mohilew. Le général Pajol fut laissé sur la Bérézina avec sa brigade de cavalerie légère, un régiment de celle de Bordesoult, et un régiment d'infanterie de la division Compans, afin de couvrir, contre les entreprises de la garnison de Bobrouisk, le grand dépôt que les Français établissaient à Minsk.

Le prince Bagration, apprenant que Davoust se portait directement sur Mohilew, se détermina à marcher aussi sur cette ville, avec l'espoir d'y prévenir encore les ennemis. Le 7, le général Platof, avec ses kosaques et le détachement de Dorokhof, partit de Bobrouïsk. Il fut suivi le même jour par une avant-garde de cavalerie aux ordres du général comte Siewers, et du corps du général Raéffskoï. Le 8e corps se mit en

marche le lendemain, et fut suivi de l'arrière-garde, commandée par le général comte Woronzof, et composée de la division des grenadiers réunis, du 5e régiment de chasseurs et de celui de Kharkow, dragons. Le 9, Platof arriva à Werkalabowo, et Raéffskoï à Staroï-Bykhow; le reste de l'armée y vint le lendemain. Le prince, en partant de Bobrouïsk, emmena avec lui 6 bataillons de réserve, de sorte qu'il ne resta dans cette forteresse que 12 bataillons formant 5 mille hommes et 100 kosaques. Le général Zapolskoï, commandant provisoirement le corps de troupes de réserve placé à Mozyr, qui se trouvait aussi sous le commandement du prince, reçut l'ordre de tenir ferme à son poste, afin de couvrir les communications du général Tormasof avec Kiew : il devait aussi recevoir de ce général la direction de ses opérations ultérieures.

Quelque diligence qu'eût faite la 2e armée, il lui avait été impossible de prévenir Davoust à Mohilew. Le 9, le colonel Syssoïef, qui commandait les kosaques appartenant à l'avant-garde du comte Siewers, rencontra les trois bataillons du colonel Gresser, sortis de Mohilew, et poursuivis par un régiment de chasseurs à cheval français; il enleva à ceux-ci 200 prison-

niers, et les mena battant jusqu'à cinq werstes de Mohilew, où il se vit arrêté par de l'infanterie ennemie, dont l'artillerie l'obligea à rétrograder de trois verstes. Le prince Bagration, se trouvant prévenu par l'ennemi, se détermina à essayer de s'ouvrir, l'épée à la main, un passage jusqu'à Mohilew. Il crut devoir prendre cette résolution, à cause de la persuasion où il était qu'il lui serait impossible d'atteindre Smolensk sans combat. En effet, en prenant encore plus à droite, on devait s'attendre à être prévenu à Mstislawl comme on l'avait été à Mohilew, la distance de ces deux villes étant de moitié plus courte que la route que le prince aurait eu à parcourir de Staroï-Bykhow, en passant par Propoïsk; par conséquent l'on n'aurait pas moins été dans le cas de combattre à Mstislawl. D'ailleurs, il y avait d'autant moins de risque à le faire devant Mohilew, que la retraite était libre sur Nowi-Bykhow, et que l'on pouvait, en cas de non succès, prendre pour pis-aller la même route de Mstislawl par Propoïsk.

Le 10, le général Raéffskoï s'avança jusqu'à Dachkowka. Il reçut l'ordre d'attaquer l'ennemi partout où il le rencontrerait, et de s'emparer de Mohilew. Le maréchal Davoust, de son côté, s'attendant à être assailli, occupa la position de

Soultanowka, et fit ses dispositions de défense. Le pont de ce village fut barricadé, et l'on fit créneler l'auberge qui se trouve auprès, à la rive gauche du ravin, dont toute la ligne des Français était couverte. Le pont du moulin de Fatowa fut coupé, et l'on pratiqua aussi des créneaux dans les maisons voisines. Trois bataillons furent placés à Soultanowka; un bataillon à Fatowa, ayant derrière lui cinq autres qui lui servaient de soutien; quatre bataillons se trouvaient entre Fatowa et Sélets; et sur le ravin en avant de ce dernier village, on avait posté deux bataillons; toute la cavalerie, composée de la division des cuirassiers de Valence, de celle de cavalerie légère de Chastel, et d'un régiment de chasseurs de la brigade Bordesoult, était en réserve derrière la droite, en arrière de Sélets, sur le chemin de ce village à Staroï-Bouïniczi. Cinq bataillons furent placés encore plus à droite à Tichewka; et enfin les cinq derniers bataillons étaient devant Mohilew. (Voyez pl. III. A.)

Davoust n'avait pris de si grandes précautions pour sa droite, que parce qu'il appréhendait d'être attaqué et forcé sur cette aile, ce qui eût entraîné immanquablement la perte entière de son centre et de sa gauche, coupés de Mohilew et rejetés sur le Dnieper. Avec ces troupes, dont

le total pouvait monter à 28 mille hommes, Davoust se prépara à soutenir l'attaque de Raéffskoï, qui n'avait à ses ordres qu'environ 20 mille combattants : outre la bonté de sa position, qui devait tripler ses forces et rendre vains tous les efforts des Russes, Davoust s'attendait encore à être renforcé par le détachement de Pajol et par la division de la Vistule, qui arrivait d'Espagne ; mais ces troupes ne le rejoignirent qu'après le combat.

Le 11, à la pointe du jour, Raéffskoï se mit en marche de Dachkowka, et s'avança vers Mohilew, culbutant et chassant devant lui les troupes légères de l'ennemi qu'il rencontra dans son chemin. A 8 heures du matin, il arriva à Soultanowka, et en fit sur-le-champ attaquer le pont par la division Kolioubiakin. Les bois qui environnent le village ne laissent de passage pour arriver au pont que la grande route, enfilée par une batterie que les ennemis y avaient établie. Cependant les Russes s'y portèrent avec un aplomb admirable; mais écrasés par la grêle de balles et de mitraille, que les ennemis faisaient pleuvoir sur eux, ils ne purent jamais enlever le pont.

Le général Raéffskoï espéra trouver moins d'obstacles en s'étendant par sa gauche. La di-

vision Paskéwicz reçut ordre de se porter, à travers le bois, sur Fatowa. Le bataillon français, qui occupait ce village, fut chassé des maisons situées à la droite du ruisseau. Le général Paskéwicz, profitant de cet avantage, passa le ravin sous la protection d'une batterie de douze pièces qu'il fit établir sur la hauteur de la rive droite. Les Français plièrent momentanément; mais deux des quatre bataillons postés entre Fatowa et Sélets, étant venus au secours des six que l'ennemi avait déja près du premier endroit, les Russes furent rechassés au-delà du ravin, que le colonel français Achard traversa lui-même à la tête de deux bataillons. Il fut culbuté à son tour, et les Russes se rendirent maîtres du moulin de Fatowa, où ils se maintinrent, malgré les tentatives réitérées des ennemis pour les en expulser. Quelques tirailleurs russes, s'étendant par leur gauche, parvinrent jusque près de Sélets; mais ils furent repoussés par les deux bataillons qui défendaient ce poste.

La direction des attaques des Russes ayant fait sentir à Davoust qu'il n'avait point à craindre d'être tourné par sa droite, il fit avancer les cinq bataillons qui formaient le dernier échellon de cette aîle à Tichewka, ainsi que les cinq qu'il avait en réserve en avant de Mohilew. Ces

forces furent portées sur Soultanowka, où les Russes avaient renouvelé leurs attaques avec tout aussi peu de succès que la première fois. En vain les généraux Raéffskoï et Wassilczikof mettent pied à terre, et se précipitent à la tête de la colonne; les troupes, animées par leur présence, font de nouveaux efforts pour franchir le défilé; mais ils sont encore neutralisés par la supériorité que donnait aux ennemis la position avantageuse qu'ils occupaient. Les régiments russes, obligés de s'arrêter au bord du ravin, restent néanmoins exposés au feu le plus terrible sans reculer d'un seul pas. Le combat se soutint jusqu'à quatre heures du soir par un feu de canon et de mousqueterie bien nourri de part et d'autre. L'inutilité de cette tiraillerie engagea le prince Bagration à ordonner la retraite, que le général Raéffskoï exécuta avec le plus grand ordre.

Davoust, ayant été informé du mouvement rétrograde des Russes, résolut de les poursuivre vivement. A cet effet, il forma toutes ses troupes en deux colonnes. Le général Compans, avec la colonne de gauche, composée de treize bataillons soutenus par la cavalerie de Chastel, suivit la grande route de Soultanowka à Nowo-Sélki : la colonne de droite, aux ordres du général

Desaix, forte de douze bataillons, suivie des cuirassiers de Valence, passa par Fatwa, et se dirigea, à travers le bois, sur Nowo-Sélki. Mais les habiles dispositions du général Wassilczikof et la bravoure des troupes de l'arrière-garde qu'il commandait, continrent les ennemis, et la retraite s'effectua tranquillement jusqu'à Dachkowka, où le général Raéffskoï rejoignit, à six heures du soir, le reste de l'armée, venu dans la journée de Staroï-Bykhow. Les ennemis bivouaquèrent derrière Nowo-Sélki. Davoust fut obligé de renvoyer, après le combat, la cavalerie de Chastel, qui, d'après les ordres de Napoléon, devait être placée à Schklow pour entretenir la communication de Mohilew avec Orcha. En revanche, le maréchal fut joint par les troupes qu'il attendait. La perte des ennemis, au combat de Soultanowka, s'éleva à près de 3,500 tués et blessés: on leur fit, en outre, 500 prisonniers. Les Russes eurent aussi hors de combat plus de 3 mille hommes, dont 300 prisonniers.

Le prince Bagration pouvait reprendre ses avantages le lendemain, en attaquant avec toute son armée qui, réunie à Platof, devait être forte d'environ 55 mille combattants, auxquels Davoust n'aurait pu en opposer tout au plus que 34 mille. Mais il faut considérer que l'affaire

de Soultanowka s'était passée dans des bois, ce qui avait empêché de reconnaître la force du corps de Davoust. D'ailleurs, la position que ce maréchal occupait formant ligne intérieure avec la grande armée de Napoléon, ce dernier pouvait à tout moment le renforcer considérablement, et l'armée russe risquait de tomber sur une masse si supérieure, qu'elle en eût été accablée. Ces raisons devaient être d'autant plus décisives pour le prince, que dans la nuit il fut averti du nouveau renfort que les ennemis venaient de recevoir, et dont on ignorait cependant la force. Il résolut, en conséquence, de tâcher d'atteindre Smolensk par des marches forcées, en passant par Propoïsk et Mstislawl. A cet effet, l'on fit construire un pont à Nowoï-Bykhow.

Le 12, l'armée retourna à Staroï-Bykhow. Le général Raéffskoï demeura à Dachkowka, afin de couvrir la retraite et de soutenir la chaîne des avant-postes qui fut conservée. Le général Platof, que le prince Bagration avait reçu l'ordre de renvoyer le plus promptement possible à la 1re armée, passa le Dnieper à Werkalobouw, et prit sa route dans l'entre-deux du Dnieper et du Soge. Le général Dorokhof le suivit avec son détachement, à l'exception du 18e régiment de chasseurs, dont les hommes, trop fatigués, n'au-

raient pu supporter la marche précipitée de ce corps léger. Ce régiment demeura avec la 2e armée. Le général Platof passa par Czaoussy, et vint le 13 à Golowaczi; le 14, il s'avança jusqu'à Gorki; le 15, il vint à Doubrowna, où il passa le Dnieper : enfin le 17, il arriva à Lubawiczi, et se trouva en liaison directe avec la 1re armée.

Le prince Bagration avait continué sa retraite. Le 13, il vint à Nowoï-Bykhow. Le général Raéffskoï rétrograda jusqu'à Staroï-Bykhow, sans être poursuivi par l'ennemi. Le 14, l'armée traversa le Dnieper, et vint à Propoïsk sur le Soge. Le 15, elle se porta à Czerikow; le 16, à Kriezew, et le 17, elle arriva à Mstislawl. Davoust, qui s'estimait trop heureux d'avoir pu se soutenir à Mohilew, ne fit rien pour empêcher le prince Bagration d'atteindre Mstislawl. Il n'osa pousser au-delà du Dnieper, où il se serait trouvé isolé entre deux armées, dont chacune était plus forte que celle qu'il commandait. Cette circonstance prouve évidemment que Napoléon, dès le début de la campagne, fit une faute en ne renforçant pas convenablement ce corps de Davoust, sur les mouvements duquel reposait la partie la plus importante de la campagne, puisque du succès de ses opérations dépendait la séparation constante des deux armées russes.

A l'époque où nous sommes parvenus, rien ne pouvait plus mettre obstacle à la jonction de Barklay avec le prince Bagration. Ces deux généraux avaient enfin réussi à devancer les corps ennemis qui leur étaient opposés, et les routes de Smolensk se trouvant ouvertes à leurs armées, ils s'empressèrent de se porter sur cette ville importante, laquelle, par sa position à cheval sur le Dnieper et dans la direction de la ligne centrale de la Russie, peut être regardée à juste titre, comme la clef de cet empire, malgré l'insuffisance de ses fortifications. Le 18, le général Barklay, avec les 2e, 3e et 4e corps, partit de Poreczié, et vint à Kholm. L'arrière-garde du comte Pahlen le remplaça à Poreczié. Le général Doktorof, avec les 5e et 6e corps, se porta à Wolokowaïa. Le 19, le général en chef, avec l'armée, vint à Motchinki : le comte Pahlen demeura à Poreczié : Doktorof arriva à Smolensk ; son arrière-garde, aux ordres du général Chewicz, fut laissée à Roudnia. Le général Platof se porta à Inkowo. Le 20, Barklay arriva à Smolensk, et toute la 1re armée bivouaqua près de cette ville sur la rive droite du Dnieper. Le comte Pahlen rétrograda jusqu'à Kholm ; Platof vint à Chélamets. Depuis Poreczié, l'ennemi suspendit la poursuite, et les trois dernières marches

s'exécutèrent sans que l'arrière-garde fût inquiétée.

Dans le même temps, le prince Bagration marchait aussi sur Smolensk. Le 19, il se porta de Mstislawl à Khislawiczi. Le 20, il vint à Kerczikowo; le 21, à Rjawets; enfin le 22, il arriva à Smolensk, et la réunion si désirée se trouva ainsi effectuée. Les deux armées séjournèrent pendant quelque temps à Smolensk. Les avant-postes de la 1re formaient une ligne circulaire, depuis Kholm sur la route de Poréczié, jusqu'au Dnieper vis-à-vis de Krasnoï. Cette ville fut occupée le 23 par le général Newérofskoï, que le prince Bagration y envoya avec sa division et le régiment de dragons de Kharkow, afin de remplacer la petite avant-garde du général Olénin, et de soutenir les kosaques chargés de veiller sur les routes d'Orcha et de Mohilew. Les arrières-gardes de la 1re armée se rapprochèrent de Smolensk; le comte Pahlen vint à Motchinki, et le général Chéwicz à Bouroï; l'aide-de-camp du général Wintzingerode fut détaché avec un régiment de dragons et quatre de kosaques à Doukhowtchina, pour observer la gauche des ennemis et empêcher leurs détachements de s'étendre de ce côté. Le corps que ce général avait commandé à Smolensk fut dissous, et son infanterie servit à

compléter celle de l'armée. Des dix-sept bataillons qu'il avait eu à ses ordres, dix furent répartis dans les régiments de la 1re armée, et sept dans ceux de la 2e. Les huit escadrons furent renvoyés à Kalouga, où le général Miloradowichz formait de nouvelles troupes avec celles des dépôts de Starodoub, de Nowgorod-Séwérsk, de Konotop, de Romen, de Soumy, de Dmiew et d'Isium, que l'on avait aussi dirigés sur Kalouga.

Napoléon, dès son arrivée à Witebsk, voyant que ses ennemis lui avaient échappé, et qu'il n'était plus en mesure de les prévenir à Smolensk, et par conséquent d'empêcher la réunion de leurs deux armées, jugea à propos de s'arrêter pendant quelques jours, afin de donner le temps aux corps de Poniatowski et de Junot de rejoindre Davoust, et pour procurer aussi quelque repos à ses troupes, que les marches qu'elles avaient faites à travers un pays dévasté, avaient beaucoup fatiguées. Les cantonnements des Français s'étendirent depuis Souraje jusqu'à Mohilew. Le 23, leur grande armée occupait la position suivante : le corps du vice-roi à Souraje ; Napoléon, avec ses gardes, à Witebsk ; le corps de Ney, à Liosna ; le roi de Naples avec les corps de cavalerie de Nansouty, de Montbrun et de Grouchy, à Roudnia ; Davoust, avec tout son corps, à l'embouchure de

la petite Bérézina dans le Dnieper; le corps de Junot, à Orcha et celui de Poniatowski à Mohilew. Le corps de cavalerie de Latour-Maubourg demeura près de la Bérézina pour observer la place de Bobrouïsk et le corps de Mozyr.

Les évènements qui signalèrent cette première période de la campagne font plus d'honneur aux russes qu'à l'empereur Napoléon. Les premiers, dispersés sur une ligne étendue, semblaient devoir être écrasés par la masse infiniment supérieure que les ennemis dirigèrent contre eux; cependant nous voyons qu'en dernier résultat, ils réussirent à effectuer à Smolensk la concentration générale de leurs forces sans avoir éprouvé de perte notable. Des mouvements bien concertés et soutenus par l'inébranlable constance des troupes, mirent les deux généraux en chef en état de déjouer tous les projets de l'ennemi. Le prince Bagration surtout se trouva plus d'une fois dans la position la plus embarrassante, et il s'en tira avec une sagesse digne des plus grands éloges. Il faut observer aussi que les fautes de l'empereur des Français contribuèrent beaucoup aux succès des opérations des Russes. Il semble que Napoléon avait entièrement perdu de vue que la route directe de

Wilna à Smolensk devait être sa principale ligne d'opérations. En suivant en masse cette ligne, il eût facilement réussi à dépasser la gauche de l'armée de Barklay et la droite de celle de Bagration, et dès lors il eût pu avec avantage se rabattre sur l'une ou l'autre de ces armées, ou même, vu sa grande supériorité en nombre, sur les deux à la fois, afin de rejeter la 2e sur les marais du Pripet, et la 1re sur la mer Baltique. Mais, pour opérer de cette façon, il fallait de la vigueur et de la résolution, et, au contraire, Napoléon, apparemment effrayé lui-même de la grandeur de l'entreprise qu'il avait conçue, agit avec une timidité qui dévoilait son incertitude sur la réussite (1).

(1) Il est certain que Napoléon fut loin de montrer, dans ces circonstances, la vigueur et l'activité qu'il déploya à Ratisbonne en 1809, à Ulm en 1805, etc.; mais l'auteur oublie ici l'effrayante difficulté des vivres et des chemins, l'énorme perte d'hommes et de chevaux qui avait résulté des premières marches forcées sur Wilna. Cette capitale et toute la Lithuanie était transformée en un vaste hôpital; il faut l'avoir vu pour s'en former une idée. A la vérité, ce n'est pas en restant en place qu'on peut remédier à de tels inconvénients, surtout lorsqu'il n'y a pas d'arrivage à espérer des derrières. Les immenses magasins formés à Dantzig et à Konigsberg ne servaient de rien à Minsk et à Gloubokoé, et comme ils étaient trop loin pour concourir à l'établissement d'un service régulier immédiat, il eût mieux valu marcher vivement qu'avec tant de circonspection.

CHAPITRE IV.

Mouvement offensif des armées russes sur Roudnia. — Napoléon passe le Dnieper. — Combat de Krasnoï ; belle retraite du général Néwérofskoï. — Combat de Smolensk. — Les Russes évacuent la ville. — Combat de Loubino ou de Valoutina. — Retraite des armées russes dans la direction de Moscou. — Arrivée du général en chef prince Golénitcheff-Koutousof.

Les deux armées russes, après leur jonction, présentaient une force de 120 mille combattants, dont il s'agissait de régler les opérations ultérieures. A cet effet, le 25 juillet, les deux généraux en chef réunirent un conseil de guerre, auquel furent appelés, son altesse impériale le grand-duc Constantin, le général-major Yermolof chef d'état-major de la 1re armée, l'aide-de-camp-général comte Saint-Priest, chef d'état-major de la 2e, et le colonel Toll, quartier-maître-général de la 1re (1). Le dernier proposa d'abord

(1) Le colonel Toll fut nommé quartier-maître-général au camp de Drissa, en remplacement du général Moukhin. On

de profiter sur-le-champ de la dissémination des corps français pour attaquer le centre de leurs cantonnements, en se portant en masse sur Roudnia. Il représenta qu'en agissant vivement l'on enfoncerait sans doute facilement la ligne des ennemis, après quoi l'on pourrait opérer à volonté et avec tout l'avantage des lignes intérieures contre des extérieures, soit contre la droite de leur gauche, soit préférablement encore contre la gauche de leur droite, afin de la refouler vers Mohilew. Cet avis, appuyé de l'approbation de son altesse impériale le grand-duc et du prince Bagration, fut adopté à l'unanimité. Il présentait, en effet, les avantages les plus évidents. L'unique moyen de neutraliser la grande supériorité de l'ennemi, était de ne laisser échapper aucune occasion d'attaquer avec la masse de nos forces des parties isolées de son armée. En supposant même, contre toute probabilité, que Napoléon, averti à temps du projet des Russes, mît d'abord tous

sait que cette charge de quartier-maître-général chez les Russes est absolument la même que celle de chef d'état-major en France. En Russie, le chef d'état-major réunit toutes les branches de l'administration et du personnel, le quartier-maître ne s'occupe que des opérations militaires.

ses corps en retraite pour les réunir sur un point donné en arrière de leurs cantonnements ; il était évident que cette concentration n'aurait pu avoir lieu que derrière l'Oula. En forçant ainsi les ennemis à reculer de plusieurs marches, les Russes gagnaient du temps, avantage d'autant plus précieux, qu'ils obtenaient par là la faculté d'accélérer leurs armements intérieurs. D'ailleurs, les chances étaient si bien prononcées en leur faveur, que dans le cas même où ils ne réussiraient pas, ils ne risquaient rien pour leur retraite, qui eût été protégée par des arrières-gardes laissées dans les bois situés entre Roudnia et Smolensk.

Le 26, de grand matin, les armées se mirent en marche sur trois colonnes. (Voyez pl. I.) Celle de droite, commandée par le général Touczkof, et composée des 2e, 3e et 4e corps, et des 1er et 2e de cavalerie, se porta par Joukowo, Tépénino, Loutcha, Tchogolwo, à Kowalewskoïé. Le général-major Passek faisait l'avant-garde de cette colonne, avec cinq régiments de chasseurs, un de hussards et douze pièces d'artillerie à cheval. Le général Doktorof, avec la colonne du centre, composée des 5e et 6e corps et des régiments de dragons du 3e de cavalerie, se dirigea par Chalomets et vint à Débritsy. Son avant-garde, aux ordres du comte Pahlen, fut composée de

quatre régiments de chasseurs, d'un de hulans, de celui des hussards de la garde, et de deux autres régiments de hussards avec douze pièces de canon. Le général-major baron Rosen, avec trois régiments de chasseurs et deux de kosaques, se porta par Rukitnia à Czaboury. La destination de ce détachement fut d'entretenir la communication entre les colonnes du centre et de la gauche.

La 2e armée, formant la colonne de gauche, passa le Dnieper à Smolensk, et marcha par Doubrowka, et Cnézdowo à Katann. Le général Wassilczikof commandait son avant-garde, composée de deux régiments de chasseurs, de deux de dragons, et d'un de hussards avec six canons. Un corps de flanqueurs de droite, commandé par le général-major prince Chakhofskoï, et composé de deux régiments de chasseurs, d'un de hussards et d'un de kosaques, avec six pièces d'artillerie à cheval, se rendit à Kasplia. Le général Newérofskoï, avec son détachement, formait à Krasnoï le corps de flanqueurs de gauche.

Le quartier-général de la 1re armée fut transféré à Prikaz-Wydra, et celui de la 2e à Katann. La force de ces deux armées à cette époque présentait un total de 121 mille hommes, dont 77,712 de la 1re et 43,407 de la 2e. En retranchant

de ce nombre le détachement de Newérofskoï, fort de 7 à 8 mille hommes, l'on verra que la masse dirigée vers Roudnia était d'environ 114 mille combattants. Le mouvement des colonnes fut couvert par la chaîne de kosaques; le général Platof s'avança jusqu'à Zaroubenki. Il fut soutenu par le comte Pahlen, qui, après avoir réuni à son avant-garde celle du général Passek, se porta sur la Wydra, en arrière de Zaraubénki.

Le 27, les armées allaient continuer leurs mouvements, la 1re jusqu'à Inkowo, et la 2e jusqu'à Nadwa; mais le général Barklay, ayant appris que tous les avant-postes ennemis s'étaient repliés, à l'exception du détachement de Poréczié, crut devoir conclure de cette circonstance que la masse des forces de Napoléon se trouvait entre Poréczié et Witebsk. Appréhendant dès lors d'être tourné par sa droite et coupé de Smolensk, le général russe résolut de contremander la marche sur Roudnia et de se prolonger par sa droite. Le 5e corps fut porté à Stabno, sur la grande route de Poréczié à Smolensk. Les 2e et 4e corps, et le 1er de cavalerie, retournèrent à Lawrowo. Le 3e corps et le 2e de cavalerie se réunirent à Prikaz-Wydra, au 6e corps et au 3e de cavalerie. La 2e armée séjourna à Katann.

Les avant-gardes qui ignoraient le changement

des dispositions données la veille, continuèrent à s'avancer vers Roudnia. Le général Platof, qui avait avec lui six régiments de kosaques, rencontra, près de Molewo-Boloto, l'avant-garde du roi de Naples, commandée par Sébastiani, et composée de 6 mille chevaux, et du 24e régiment d'infanterie legère. Un combat de cavalerie sérieux s'engagea. Malgré leur supériorité en nombre, les ennemis ne purent repousser les kosaques, et à l'arrivée du comte Pahlen, ils se mirent en retraite, laissant plus de 500 prisonniers entre les mains des Russes. Platof demeura à Molewo-Boloto.

Le général Barklay, continuant à s'étendre par sa droite, vint le 28 à Mostchinki avec les 3e et 6e corps et le 2e et le 3e de cavalerie. Le prince Bagration, avec la 2e armée, le remplaça à Prikaz-Wydra. Platof rétrograda jusqu'à Gawruki. Le général Wassilczikof prit poste à Wolokowaïa. Le 30, Platof passa à Kholm, et le comte Pahlen à Loutcha.

Le prince Bagration, ayant été informé que l'ennemi paraissait à la gauche du Dnieper à Rasasna et Czavussy, craignit que le corps de Newérofskoï ne fût compromis, et que l'ennemi n'arrivât à Smolensk avant les Russes. Afin d'éviter ce danger, il résolut de se rapprocher de cette ville, et comme, depuis le changement du plan adopté à Smolensk, il devenait déja inutile

d'occuper en force le chemin de Roudnia, il se contenta d'y laisser un corps pour soutenir l'avant-garde du général Wassilczikof, chargée de surveiller la contrée depuis Wolokowaïa jusqu'à Roudnia. Le 31, les 7e et 8e corps rétrogradèrent jusque sous les murs de Smolensk, où le prince prit son quartier-général. Le lieutenant-général prince Gorczakof demeura à Débrits avec la division des grenadiers réunis et le régiment des hulans de Lithuanie. Une des raisons qui engagèrent le prince Bagration à effectuer ce mouvement, fut la mauvaise qualité de l'eau, dont les troupes avaient eu beaucoup à souffrir dans la position de Prikaz-Wydra.

Cependant le général Barklay, informé que les ennemis avaient évacué Poréczié, et qu'il n'avait plus rien à craindre pour son flanc droit, se détermina de nouveau à reprendre l'exécution du projet de marche sur Roudnia. Le 1er août, les 2e et 4e corps et le 1er de cavalerie filant de nouveau par leur gauche se portèrent à Loutcha, et les 3e, 5e et 6e corps et les 2e et 3e de cavalerie, à Chélomets, où l'on transféra le quartier-général. La 2e armée, à peine arrivée à Smolensk, ne put se mettre ce même jour à la hauteur de la gauche de la première. Le général Platof vint à Mamochki, et le comte Pahlen à Négodiaïéwo.

Le lendemain, la 1re armée se réunit dans une position entre le lac de Kasplia et le village de Wolokowaïa. Le quartier-général fut porté à Gawruki. Le comte Pahlen se posta près de Waoulina, à la pointe méridionale du lac de Kasplia. Le général Platof poussa jusqu'à Inkowo. La 2e armée devait prendre place à Wolokowaïa, à la gauche et en ligne contiguë avec celle de Barklay; mais la position ne présentant pas assez de développement pour y établir les deux armées à la fois, la 2e fut dirigée sur Nadwa. Le prince Bagration, parti de Smolensk avec le 8e corps, arriva à Katann. Le 7e corps devait le suivre le lendemain. Le 3 août, le 8e corps, celui du prince Gorczakof, et l'avant-garde du général Wassilczikof arrivèrent à Nadwa.

Pendant ces marches et contre-marches de l'armée russe, Napoléon exécutait le plus beau mouvement qu'il ait fait de toute la campagne. Le combat de Moléwo-Boloto lui ayant appris que les généraux russes portaient la masse de leurs forces vers Roudnia, il sentit la conséquence funeste que cette manœuvre pouvait avoir pour lui, et il résolut de se concentrer sur sa droite, afin de tâcher de réparer sur-le-champ la faute qu'il avait commise de s'être trop disséminé. Le vice-roi, qui formait l'extrême gauche à Souraje,

fut mis en mouvement dès le 28 juillet, et vint à Ianowiczi; le 30, il se porta à Wéléchkowiczi, et le lendemain à Lïosna. Le même jour, Grouchy, avec son corps de cavalerie, partit de Nikoulino, et se porta sur le Dnieper en face de Rasasna.

L'empereur des Français, voyant que ces premiers mouvements avaient été exécutés sans obstacles, et que les Russes restaient toujours aux environs de Kasplia, résolut de les tourner par leur gauche, en passant en masse le Dnieper, et en se portant par la rive gauche du fleuve sur Smolensk dans l'intention de s'emparer de cette ville sur les derrières de leurs armées, qu'il se flattait de rejeter ensuite par Poréczié sur Wéliкié-Louki ou Toropets, hors de toute communication avec les provinces méridionales les plus fertiles de l'empire.

Le 1er août, le général Eblé fit jeter trois ponts sur le Dnieper, à Rasasna. Un quatrième fut construit à Khomino. Le même jour, le vice-roi arriva à Lubawieri; Davoust réunit son corps à Doubrowno; Ney et le roi de Naples, avec les corps de cavalerie de Nansouty et de Monbrun, se portèrent en face de Khomino; le prince Poniatowski, venu de Mohilew, arriva à Romanow, se dirigeant vers Krasnoï; Junot, parti d'Orcha, devait suivre ce mouvement.

Napoléon arriva le 2 à Rasasna, où il trouva ses gardes et le corps du vice-roi. Le même jour, de grand matin, le général Grouchy expulsa deux régiments de kosaques de Liady, et se réunit ensuite avec le corps de Nansouty, qui, venu de Khomino, faisait l'avant-garde du roi de Naples. Ces deux corps de cavalerie arrivés près de Krasnoï, et voyant cette ville occupée par les troupes du général Néwérofskoï, firent place au corps de Ney, qui les suivait de près. Vers trois heures après midi, la division Ledru, qui formait la tête de la colonne de Ney, attaqua Krasnoï, et s'en empara après un combat de deux heures.

Le général Néwérofskoï se voyant en présence d'un corps d'infanterie très-supérieur en nombre à celui qu'il commandait, et menacé d'ailleurs d'être entièrement coupé par la nombreuse cavalerie de l'ennemi, se mit en retraite sur Smolensk. Son infanterie forma deux colonnes, précédées du régiment de dragons de Kharkow. A peine eut-il commencé son mouvement rétrograde, qu'il se vit assailli de tous côtés par une trentaine de régiments de cavalerie des corps de Nansouty et de Grouchy, et la brigade légère de Bordesoult, le tout formant bien 18 mille chevaux. Une partie de la cavalerie légère gagna

bientôt la tête de la colonne et fit plier les dragons de Kharkow. Le général Néwérofskoï les recueillit entre ses colonnes, qu'il réunit en carré plein. Dans cet ordre, il continua sa retraite vers Smolensk, à travers de vastes plaines très-favorables aux manœuvres de la cavalerie ennemie. Fort heureusement la grande route de Krasnoï à Smolensk est bordée de deux rangs d'arbres. Cette circonstance, qui semblerait peu signifiante en elle-même, fut d'une grande utilité pour les Russes, qui en profitèrent avec succès pour se couvrir contre des attaques réitérées.

En vain la cavalerie française fit-elle les plus grands efforts pour entamer ce petit corps, elle ne put y réussir, et l'infanterie russe, toujours combattant et repoussant l'ennemi, résista avec une fermeté digne des plus grands éloges. Vers le soir, les Français cessèrent leur poursuite, et Néwérofskoï s'arrêta à Korytnia, où il passa la nuit. La retraite difficile qu'il exécuta lui fait d'autant plus d'honneur, que les troupes qu'il avait avec lui étaient de nouvelles levées et voyaient le feu pour la première fois. A la vérité, il perdit dans cette occasion 5 canons et près de 1,500 hommes hors de combat; mais il réussit à conserver le gros de sa troupe, au milieu de dangers si grands qu'un général moins ferme n'aurait point manqué de mettre bas les armes.

Enfin, les deux généraux en chef russes commencèrent à avoir des inquiétudes pour leur gauche. Le prince Bagration, informé du passage du Dnieper par l'armée française, jugea que le corps de Néwérofskoï, isolé au milieu des masses que l'ennemi allait porter contre lui, était fortement compromis, et il donna ordre au général Raéffskoï, qui venait de se mettre en marche de Smolensk vers Nadwa, de retourner à Smolensk, et de se porter ensuite par la rive gauche du Dnieper sur Krasnoï, pour recueillir Néwérofskoï. Le prince lui-même, le 3 au soir, vint à Katann, où il fit jeter un pont dans l'intention d'y passer le Dnieper, pour venir défendre la route de Krasnoï à Smolensk, conjointement avec les corps de Raéffskoï et de Néwérofskoï. Le corps de Doktorof remplaça à Nadwa la 2e armée, et Platof, renforcé par le 1er régiment de chasseurs et celui de dragons de Courlande, reçut l'ordre de poursuivre, par Jélisseïewo, l'arrière-garde des Français; le comte Pahlen dut le suivre pour lui servir de soutien.

Dans la même journée du 3, Napoléon continua son mouvement vers Smolensk, et prit son quartier-général à Korytnia. Son armée fut concentrée entre ce village et Loubnia, occupée par le maréchal Ney. Le vice-roi, renforcé de la divi-

sion Dombrowski, du corps de Poniatowski, demeura à Siniaki pour surveiller le cours du Dnieper, et couvrir les derrières de l'armée française. La division Néwérofskoï, qui avait quitté Korytnia de grand matin, rencontra le corps de Raéffskoï à six verstes de Smolensk. Ce dernier général se sentant hors d'état de se soutenir en campagne contre les forces prodigieuses de l'ennemi, se détermina à rentrer à Smolensk, et à défendre cette ville jusqu'à la dernière extrémité, afin de donner le temps aux armées russes d'accourir à son secours. Quatre régiments de kosaques, qu'il avait avec lui, furent détachés à gauche, sous les ordres du colonel Syssoïeff, pour surveiller les routes de Jélnia et de Raslawl.

Le prince Bagration n'avait formé le projet de traverser le Dnieper à Katann, que sur la supposition que l'ennemi n'avait fait passer le fleuve qu'à une partie de son armée; mais ayant appris que Napoléon avec toutes ses forces était aux environs de Korytnia, il se détermina à marcher aussitôt par la rive droite à Smolensk, afin de donner du secours au général Raéfskoï, qui ne pouvait manquer d'être vivement pressé. Dans la nuit du 3 au 4, le pont de Katann fut ruiné; et le 4, à la pointe du jour, la 2e armée se mit en marche sur Smolensk. La

1re armée se porta aussi sur cette ville en deux colonnes. Celle de gauche, commandée par le lieutenant-général Touczkof, et composée des 2e et 4e corps et du 1er de cavalerie, se dirigea par Wortikowo, Négodiaéwo, Loutcha, Lawrowo, Joukowo et Pokarnowo; celle de droite, aux ordres du grand-duc Constantin, et composée des 3e et 5e corps et du 2e de cavalerie, par Débritsa, Prikaz-Wydra et Chélomets. Le général Doktorof, avec son corps, se porta de Nadwa par Czabourg et Rakitnia. Le comte Pahlen se replia jusqu'à Prikaz-Wydra. Le détachement de Kasplia suivit la marche de la colonne de gauche.

Le général Raéffskoï, de son côté, se préparait à défendre Smolensk, avec les 16 mille hommes qu'il avait à ses ordres. Cette ville, située sur le versant des hauteurs de la rive gauche du Dnieper, était environnée d'un mur en maçonnerie de briques de 25 pieds de hauteur, de 18 d'épaisseur, et de plus de 7 werstes de circonférence. Cette enceinte, dégradée dans plusieurs endroits, était garnie de trente tours, dont quelques-unes menaçaient ruine, tandis que d'autres, transformées en petits bastions à la moderne armés d'artillerie, présentaient quelques feux flanquants. Un fossé sec, au-delà duquel régnaient un chemin couvert et un glacis, couvrait le mur; mais

le fossé, d'ailleurs trop peu profond, n'était point flanqué, et le chemin couvert n'ayant point de communication assurée avec le corps de la place, ne pouvait être défendu efficacement. A l'ouest de la ville, et sur la hauteur la plus élevée, se trouvait un grand ouvrage en terre, de forme irrégulière, que l'on nommait *Bastion royal*, et qui servait de petite citadelle; quoique d'un tracé plus moderne que l'enceinte de briques, cette prétendue citadelle ne la valait pas; son relief en terre était si misérable en quelques endroits qu'on pouvait le gravir. La ville avait trois portes, l'une du côté du fleuve, les deux autres, nommées Malakhofskïa et Nicolskïa, étaient du côté de la campagne. Devant la porte Malakhofskïa se réunissaient les routes de Krasnoï, de Mstislawl et de Roslawl. L'on communiquait avec la rive droite par un pont auquel venaient aboutir les routes de Pétersbourg et de Moscou, et qui était couvert par un ouvrage à couronne en terre, assez régulier, mais commandé par les hauteurs de la rive droite. La proximité des faubourgs augmentait les inconvénients de la défense, en donnant aux ennemis la faculté de s'approcher à couvert jusqu'au pied du glacis. Cependant, malgré toutes ces défectuosités, la place était en état de se soutenir avec succès contre un

coup de main, et devait coûter beaucoup de monde à Napoléon qui, ne pouvant s'astreindre aux longueurs d'un siége en règle, se trouvait obligé de tâcher de l'emporter d'emblée.

Le 4, à huit heures du matin, le roi de Naples et le maréchal Ney parurent devant Smolensk. Une heure après, Napoléon, de sa personne, rejoignit ces troupes et fit tout de suite donner l'assaut au bastion royal. Cette attaque, exécutée par le corps de Ney, fut repoussée, et les ennemis y éprouvèrent une assez grande perte. A 10 heures, le prince Bagration arriva avec son armée près du faubourg de Pétersbourg, et voyant la grande supériorité de forces que l'ennemi déployait contre la ville, il renforça le général Raéffskoï par la division des grenadiers du prince Charles de Mecklenbourg. Le combat se soutint durant toute la journée par une canonnade réciproque; les Français essayèrent même, à plusieurs reprises, de renouveler les attaques, qui cependant furent toutes infructueuses.

Pendant ce temps, les différents corps se rapprochaient des deux côtés du point attaqué. (Voyez pl. IV). L'armée française se déploya vers le soir en face de la ville, sur les hauteurs de la rive gauche. Le corps de Ney ayant deux divisions en première ligne, et la troisième en

deuxième, formait la gauche, en appuyant ce flanc au Dnieper et étendant sa droite en arrière de Czernouchki. Le corps de Davoust était au centre; la division Gudin appuyant d'un côté à Ney, de l'autre à la route de Krasnoï; les divisions Morand et Compans continuaient la ligne; la première entre les routes de Krasnoï et de Mstislaw; la seconde, de ce dernier chemin à celui de Roslaw : les divisions Desaix et Friant étaient formées en seconde ligne derrière les précédentes. L'aile droite se composait des deux divisions du corps de Poniatowski, appuyant à gauche à celui de Davoust, et de l'autre côté jusqu'aux broussailles, qui s'étendaient vers les bords du Dnieper, et qui furent occupées par les trois corps de cavalerie du roi de Naples. La garde impériale était en réserve au centre, en avant d'Jwanowskoïé, où Napoléon prit son quartier. Le corps de Junot, qui devait soutenir la droite, s'égara, et n'arriva devant Smolensk qu'après le combat. (Voyez tableau n°. 8.) La force de l'armée française réunie devant Smolensk, présentait un total de 185 mille combattants, sans y comprendre le corps de Junot et celui que commandait le vice-roi. Ce dernier dépassa Krasnoï, et établit son bivouac sur la rive droite de la Lossmina. Dans la même soirée du 4, le

général Barklay, avec la 1re armée, arriva aussi devant Smolensk, et prit poste sur les hauteurs de la rive droite.

Les deux généraux en chef russes, craignant de perdre leur communication avec Moscou, résolurent de se prolonger par leur gauche. Le général Barklay se chargea de la défense de Smolensk, et le prince Bagration de la sûreté de la route de Moscou. Le 5, à 4 heures du matin, la 2e armée se mit en marche et alla prendre poste sur cette route, derrière la petite rivière de Kolodnia, à 8 werstes de Smolensk. Son arrière-garde fut laissée à 4 werstes de la ville, en face du village de Chéïn-Ostrow, situé derrière l'extrême droite des Français. Le général Raéfskoï, avec les troupes qu'il commandait, rejoignit la 2e armée. Il fut remplacé à Smolensk par le corps de Doktorof, renforcé de la division Konownitsyn, du corps de Touczkof. Les autres corps de la 1re armée furent disposés en échelons sur la route de Poréczié. Les 2e et 4e formaient le premier échelon, à 2 werstes en arrière des dernières maisons du faubourg de Pétersbourg. La division des grenadiers de Strogonof, du corps de Touczkof, composait le second échelon, à environ une werste en arrière du 1er. Enfin, le 5e corps était disposé en troisième et quatrième

échelons, encore plus en arrière, toujours sur la route de Poréczié. Les 1[er] et 2[e] corps de cavalerie furent postés derrière la droite du 2[e] corps. Le 3[e] corps de cavalerie et quelques kosaques, placés près de Pésowenka, entretenaient la communication avec la 2[e] armée. Le reste des kosaques du général Platof demeura à la droite de l'armée. Indépendamment du pont qui existait déja à Smolensk, l'on en fit encore établir deux autres pour assurer la libre communication de l'armée avec la ville.

A huit heures du matin, le général Doktorof exécuta une sortie générale contre les ennemis, qui, à la faveur de la nuit, s'étaient logés presque sous les murs de la ville. Les Russes les chassèrent des faubourgs de Mstislawl et de Roslawl, et les rejetèrent en arrière sur leur armée. Vers les neuf heures, Doktorof prit position; il plaça la division Kaptséwicz entre les faubourgs de Mstislawl et de Krasnoï; la division Likhaczeff à sa droite jusqu'au Dnieper, ayant une de ses brigades avec une compagnie d'artillerie de position dans le bastion royal; la division Konownitsyn demeura en réserve près de la porte Malakhofskia. Une de ses brigades se trouvait dans la ville; les deux autres occupèrent l'esplanade entre la porte Malakhofskia et les faubourgs. Le 6[e] régiment de chasseurs,

que le général Raéffskoï avait laissé à Smolensk, défendait les accès de la partie gauche de la place. Enfin le régiment des chasseurs de la garde, qui avait aussi été mis à la disposition de Doktorof, se plaça entre le mur de la ville et le Dnieper, derrière le faubourg de Raczenka. L'artillerie fut placée dans le petit redan, en avant de la porte de Malakhofskia, et dans quelques vieilles tours de l'enceinte percées à cet effet. Une batterie de pièces légères s'établit dans le faubourg de Mstislawl. Dans cette position, une fusillade de tirailleurs entretint le combat jusqu'à deux heures après midi. Le général Barklay fit établir de fortes batteries à la rive droite à l'amont et à l'aval de la ville, afin de prendre en flanc les ennemis qui s'avanceraient contre les parties orientales ou occidentales de la place.

Napoléon, qui s'attendait à voir l'armée russe déboucher de Smolensk pour lui livrer bataille, voyant que telle n'était point son intention, se détermina enfin à attaquer lui-même. A deux heures après midi, toute la ligne des Français marcha en avant. Le maréchal Ney s'avança de nouveau vers le bastion royal et le faubourg de Krasnoï. Le maréchal Davoust fit attaquer le faubourg de Mstislawl par la division Gudin, et celui de Roslawl par la division Morand. Celle de Friant

forma la liaison entre les troupes de Morand et le corps de Poniatowski, qui, chargé d'attaquer la partie orientale de la ville et le faubourg de Raczenka, fila par sa droite, en exécutant un changement de front, la droite en avant. La division de cavalerie légère du général Bruyères, qui formait l'extrême droite du roi de Naples, se porta aussi en avant le long du rivage, et vint charger une brigade de dragons russes qui, avec quelques kosaques, était postée à la gauche de la ville, en avant du faubourg de Raczenka. La cavalerie russe fut culbutée, et les ennemis occupèrent le plateau le plus rapproché du pont en amont; ils y établirent une batterie de 60 pièces, destinée à canonner le pont avec l'intention de le rompre; mais les coups bien dirigés de la batterie du lieutenant-colonel Nilus, établie à la rive droite, firent taire celle des ennemis.

Pendant ce temps, le combat s'était engagé avec fureur sur toute la ligne. A la gauche des Français, Ney porta la division Ledru contre le faubourg de Krasnoï et celle de Marchand contre le bastion royal. Mais les plus grands efforts des ennemis se faisaient au centre, où ils n'avaient point à souffrir des batteries russes de la rive droite. Les divisions Gudin et Morand, formées en colonnes serrées, précédées d'une artillerie

nombreuse, assaillirent les faubourgs de Mstislawl et de Roslawl, et s'en emparèrent après un combat opiniâtre qui dura deux heures. Le général Doktorof se vit obligé de faire rentrer ses troupes dans la ville. Cependant il laissa des tirailleurs dans les ravins et le chemin couvert ébauché qui se trouvent devant la porte Malakhofskia. Vers le même temps, des troupes du corps de Poniatowski réussirent à se loger dans le faubourg Nicolskoï. La division Konownitsyn déboucha de la porte Nicolskoï et chassa les ennemis du faubourg de ce nom; mais elle ne put s'y maintenir, et fut forcée de se replier dans le chemin couvert en avant de cette porte.

L'opiniâtreté que l'ennemi déployait dans ses attaques déterminèrent le général en chef à renforcer le corps de Doktorof par la division du prince Eugène de Wurtemberg, du corps de Baggowouth. Une brigade de cette division releva le régiment des chasseurs de la garde; le prince de Wurtemberg, avec les deux autres brigades, traversa la ville pour se rendre à la porte Malakhofskïa.

Les ennemis, maîtres des faubourgs, y établirent des batteries de plus de 150 pièces pour battre en brêche le mur d'enceinte. Cette artillerie, dirigée en majeure partie contre les courtines

qui séparaient les tours, ne pouvait rien contre 16 pieds de profondeur en briques. Si l'on eût concentré ce feu contre les tours, qui étaient la moitié moins épaisses, il eût été beaucoup plus efficace. Vers les cinq heures du soir, leurs colonnes dirigèrent une attaque décisive contre la porte Malakhofskïa dont elles réussirent même à s'emparer momentanément; mais les troupes des 3e et 4e divisions, animées par l'exemple de leurs valeureux chefs, les généraux Konownitsyn et le prince Eugène de Wurtemberg, se précipitèrent sur les ennemis, et reprirent la porte disputée. Les ennemis, rechassés au-delà du chemin couvert, eurent de nouveau recours à leurs batteries. Le général comte Sorbier en plaça deux d'enfilade contre le chemin couvert, qui obligèrent les Russes à l'évacuer, tandis que d'autres batteries d'obusiers les forçaient d'abandonner les tours, et mettaient le feu aux maisons de la ville, qui, recouvertes en bois, s'embrasaient facilement. Les Russes, qui défendaient les murs, placés entre les corps ennemis et les flammes de l'incendie, déployèrent la plus rare intrépidité en conservant leur poste; toutes les attaques que les Français renouvelèrent vers les sept heures furent repoussées comme la première fois. Cependant, à leur gauche, les ennemis réussirent à

s'emparer, vers la fin de la journée, du faubourg de Krasnoï; mais les 30e et 48e régiments de chasseurs de la division Olsouffieff du corps de Baggowouth, auxquels le général en chef fit passer le Dnieper pour soutenir les bataillons de la division Likhaczeff débusqués du faubourg, en expulsèrent de nouveau les Français, et les rejetèrent dans la campagne. A neuf heures, la canonnade se calma sur tous les points. Le général Doktorof demeura maître de la ville, et ses postes avancés réoccupèrent le chemin couvert.

Les combats livrés devant Smolensk coûtèrent aux ennemis près de 20,000 hommes hors de ligne. Ils eurent en outre le général Grabowski tué, et les généraux Grandeau, Dalton et Zaïonczek, blessés. La perte des Russes fut aussi considérable, surtout à la journée du 5, où ils s'opiniâtrèrent à soutenir les dehors de la place. Dans cette seule journée, ils eurent près de 6,000 hommes hors de combat. Les généraux-majors Skalon et Balla y furent tués. La défense de Smolensk fut d'autant plus honorable pour le général Doktorof, que même en y comprenant la division du prince Eugène de Wurtemberg, et les 30e et 48e régiments de chasseurs qui le rejoignirent plus tard, il n'avait qu'environ 30 mille

hommes à opposer aux 72 mille que les ennemis engagèrent en première ligne.

Le succès extraordinaire de la défense de Smolensk donnait lieu d'espérer que les jours suivants, les nouveaux efforts des ennemis pour s'en emparer seraient également vains; mais malgré cela le général Barklay jugea que Napoléon, en s'étendant par sa droite, pouvait se rendre maître de la route de Moscou, que la 2e armée isolée ne se serait point trouvée en état de défendre efficacement. Dans cette hypothèse, les armées russes se seraient vues rejetées sur Poréczié, et les provinces septentrionales entièrement hors de la ligne importante du centre et de toute liaison avec les provinces fertiles du midi. Afin de se prémunir contre ce funeste résultat, le général en chef de la 1re armée, satisfait de la lutte sanglante qu'il venait de soutenir contre l'ennemi, se décida à évacuer Smolensk, ce qui fut exécuté dans la nuit du 5 au 6. Les ponts sur le Dnieper furent enlevés.

Le 6, à la pointe du jour, les différents corps de la 1re armée reçurent ordre d'occuper une position désignée sur la route de Poréczié. A peine les troupes se furent-elles mises en mouvement, que les ennemis passèrent le Dnieper à gué, se rendirent maîtres du faubourg de Péters-

bourg, et commencèrent à en déboucher dans la plaine que traverse la route de Poréczié, en grosses colonnes couvertes d'une chaîne de tirailleurs. Le général Barklay donna ordre aux régiments qui étaient en retraite, de faire volte face et de tomber sur les Français. Repousser ces derniers, les rechasser au-delà du Dnieper et rentrer dans la possession du faubourg, fut pour les troupes russes, commandées par l'intrépide Konownitsyn, l'affaire d'un instant. Le baron de Korf fut laissé dans le faubourg avec une forte arrière-garde. Il s'y maintint pendant toute la journée, et entretint une fusillade assez vive avec les bataillons postés à la rive opposée. La troisième armée quitta sa position de la Kolodnia et se mit en marche sur Dorogobouge.

Dans la matinée du même jour, Napoléon fit son entrée à Smolensk, qui ne présentait plus que des ruines, triste effet de l'incendie qui durait encore. Le vice-roi, qui la veille s'était avancé jusqu'à une lieue au-delà de Korytnia, arriva près de Smolensk, et prit position à une lieue en arrière de Gigmontowo. La division Pinò de son corps demeura près de Korytnia. Le corps de Junot, après avoir erré à l'aventure, rejoignit l'armée.

La position que la première armée des Russes

avait prise, après l'évacuation de Smolensk, sur la route de Poréczié, ne pouvait être que temporaire, puisqu'il lui était trop important de ne pas se laisser séparer de la deuxième armée, et de se replacer sur sa ligne d'opérations la plus naturelle, en gagnant la grande route de Moscou. En conséquence, le général Barklay se détermina à mettre en mouvement son armée, dès la soirée du 6, sur deux colonnes, qui, en deux marches, devaient se réunir au point de passage du Dnieper à Solowiewo.

La colonne de gauche, commandée par le général Doktorof, et composé des 5e et 6e corps, des 2e et 3e de cavalerie, et de toute l'artillerie de réserve, se mit en marche à 7 heures du soir, et se porta par Zakalino, Poïklowa, Marchoulki, et Soutchowo, à Prouditchi. La colonne de droite, commandée par le lieutenant-général Touczkof, et composée des 3e, 4e et 2e corps, et du 1er de cavalerie, partit à 9 heures, et prit sa route par Krakhotkino, Gorbounowo, Joukowo, Jabino, Kochaewo et Loubino, pour se rendre à Brédikhino. L'arrière-garde de Korf n'évacua le faubourg que le 7 de grand matin, et suivit le chemin qu'avait pris la colonne de droite. Platof, après avoir détaché quelques troupes légères à cette arrière-garde, étendit le reste des régiments

depuis Smolensk jusqu'à Poréczié. Cette chaîne, en se repliant concentriquement sur Solowiéwo, devait, après que l'armée y aurait passé le Dnieper, former sa principale arrière-garde.

Les dispositions que le général en chef avait dû adopter pour sa marche, ne pouvaient cependant être exécutées sans quelques difficultés. La distance que la colonne de droite avait à parcourir, jusqu'au point où elle devait gagner la route de Moscou, était plus grande que celle du même point à Smolensk en suivant la grande route. Comme celle-ci n'était défendue que par l'extrême arrière-garde du prince Bagration, composée de quatre régiments de kosaques aux ordres du général Karpof, l'ennemi aurait pu aisément culbuter ce faible détachement, et prévenir d'autant plus facilement la tête de la colonne de droite au point d'intersection de la grande route avec le chemin suivi par cette colonne, que ce dernier était assez mauvais. Pour tâcher de se prémunir contre ce danger, le général en chef détacha une avant-garde sous le général-major Touczkof 3e (1), avec ordre de se mettre en

(1) Elle se composait de trois régiments de kosaques, des hussards d'Élizabethgrad, des régiments d'infanterie de Revel, 20e et 21e de chasseurs, avec une compagnie d'artillerie à cheval.

mouvement une heure avant le départ de l'armée, et de se porter, en forçant de marche, sur la route de Moscou, qu'elle devait suivre dans la direction de Smolensk, afin de servir de soutien aux kosaques du général Karpof. L'évènement justifia la nécessité de cette mesure.

Dans la nuit du 6 au 7, les ennemis avaient réussi à rétablir des ponts à Smolensk. Le maréchal Ney passa le Dnieper, à quatre heures du matin; il fut suivi par la cavalerie du roi de Naples. Dans le même temps, Junot reçut ordre de se porter à Proudichewo, et après y avoir passé le Dnieper, de continuer sa marche par Tchenkowo sur Latichino, afin de couper tout ce qui aurait pu se trouver encore de troupes russes entre Latichino et Smolensk. Ney déboucha du faubourg de Pétersbourg sur le chemin de Stabna, et se dirigea vers Gorbounowo, d'où la tête de sa colonne expulsa les dernières troupes du corps de Baggowouth qui venait de dépasser ce village. La perte de ce point était d'autant plus fâcheuse pour les Russes, que les ennemis coupaient par là, du gros de l'armée, l'arrière-garde de Korf qui était encore en arrière dans les environs de Palouiéwo; aussi le général Barklay se décida-t-il à faire reprendre Gorbounowo par la division du prince Eugène de Wurtemberg, qu'il

fit revenir sur ses pas. Le succès le plus complet couronna cette attaque; après un combat d'environ deux heures, les Français furent chassés du village, qui demeura occupé par le prince de Wurtemberg jusqu'à l'arrivée du général Korf.

Sur ces entrefaites, Napoléon, accouru de sa personne près du corps de Ney, lui fit changer de direction, et lui ordonna de se porter, par Valoutina-Gora, sur la route de Moscou. (Voyez pl. V.) Le général-major Touczkof, arrivé le 7, vers les huit heures du matin sur cette route, la suivit jusqu'aux hauteurs situées entre les villages de Toporowtchina et de Latichino, où il jugea à propos de s'arrêter, afin de donner du repos à ses troupes qui, pendant douze heures, avaient marché sans discontinuer. De sa personne, le général - major Touczkof, et le quartier - maître - général Toll, se rendirent près du détachement du général Karpof, pour reconnaître les mouvements des ennemis qu'ils trouvèrent en pleine offensive, faisant avancer de fortes colonnes d'infanterie et de cavalerie. Dans le même temps, des partis de kosaques détachés sur la gauche annoncèrent que les ennemis établissaient aussi des ponts près de Prouditchewo à huit werstes environ au-dessus de Smolensk.

Ces circonstances engagèrent le général Toucz-

kof à retourner auprès de son détachement, afin de faire ses dispositions de défense. Les 20e et 21e régiments de chasseurs occupèrent les petits bois à droite et à gauche de la grande route. L'artillerie à cheval fut placée sur la hauteur traversée par la grande route, qu'elle pouvait enfiler à une assez grande distance. Le régiment de Revel infanterie, et celui d'Elisabethgrad hussards, demeurèrent en réserve. Les trois régiments de kosaques furent détachés à gauche vers Lapina, pour observer le corps ennemi qui devait passer à Prouditchéwo. Pendant ce temps, le 1er corps de cavalerie, et les 3e et 4e corps, avaient déja eu le temps de dépasser le village de Loubino, situé près de l'embranchement des routes, et avaient continué leur marche vers Brédikhino, à l'exception des régiments des grenadiers du corps, et du comte Arakczéeff, que le lieutenant-général Touczkof dirigea de Loubino en soutien du détachement du général-major Touczkof.

Vers les dix heures du matin, la tête de la colonne de Ney parut en face de la position occupée par ce dernier; l'attaque fut commencée sur-le-champ par la division Razout, appuyée successivement par celles de Ledru et de Marchand, qui la suivaient de près. Le gé-

néral-major Touczkof, sentant qu'il ne pouvait quitter sa position sans compromettre le corps de Baggowouth, qui, arriéré par le retard que le combat de Gorbounowo avait apporté dans sa marche, n'avait pas encore eu le temps de déboucher sur la grande route, résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, malgré sa grande infériorité en nombre. Le combat s'engagea avec tant d'acharnement, que le lieutenant-général Touczkof, afin de se mettre à portée de soutenir son frère, jugea à propos de faire revenir à Loubino les corps qui filaient sur Brédikino.

Le général-major Touczkof, après s'être vaillamment défendu depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures après-midi, fut obligé enfin de céder à l'accablante supériorité de l'ennemi, et de se replier derrière la petite rivière de Stragan, dont il se couvrit. Dans cette nouvelle position, il fut renforcé par huit pièces d'artillerie de position, par trois régiments et un bataillon d'infanterie, et par deux régiments et deux escadrons de cavalerie.

Le général Barklay, s'étant rendu de sa personne au champ de bataille, ordonna les dispositions suivantes : les huit pièces de position furent établies sur un plateau qui dominait la

grande route, une autre batterie de huit pièces d'artillerie à cheval fut placée sur le même plateau à droite de la première; les régiments des grenadiers du corps, de Jélets et de Ekaterinbourg se postèrent derrière l'artillerie; celui de Revel forma la droite, en s'établissant dans un bois entre les villages de Greïczichi et de Doriny; à gauche de la grande route, les 20e et 21e de chasseurs occupèrent une vallée marécageuse et couverte de broussailles, qui coupait en deux la position; ces régiments avaient en soutien un bataillon des grenadiers réunis de la 3e division, et un bataillon du régiment du comte Arakczéeff; le second bataillon du même régiment se posta plus à gauche sur une hauteur, derrière un bois qui s'étend vers le village de Boubleïéwo, et qui fut occupé par le régiment de Rylsk: la cavalerie, aux ordres de l'aide-de-camp-général comte Orlof-Dénisof, composée des régiments de hussards d'Elisabethgrad, de Mariapol, de Soumy et de deux escadrons de celui d'Isioum avec quatre pièces d'artillerie à cheval, se déploya à l'extrême gauche vers Siniawina, sur une hauteur où le terrain était favorable aux manœuvres de cette arme; le général Karpof, avec ses kosaques, se plaça en avant de la gauche vers Goumniczino et Martino.

La position présentait le grave inconvénient d'avoir toute sa gauche adossée aux marais formés par la petite rivière de Samili; d'ailleurs cette gauche avait encore le désavantage d'être séparée de la droite par la vallée marécageuse dont nous avons parlé. Cependant une nécessité indispensable ne permettait pas d'évacuer cette position qui couvrait immédiatement le point d'intersection du chemin de Gorbounowo avec la grande route. L'on n'aurait pu se replier derrière la Samili, sans découvrir entièrement le chemin de Gorbounowo qui longe la rive gauche de cette petite rivière, et par conséquent sans compromettre la sûreté du corps de Baggowouth et de l'arrière-garde de Korf, encore engagés sur ce chemin. Il était tout aussi impossible d'éviter les défauts de la partie de gauche, en la négligeant, pour se borner uniquement à la défense de la grande route et de la partie de droite. Les hauteurs de la gauche commandent avantageusement la vallée de la Samili dans tout son développement derrière la droite, et l'on ne pouvait abandonner ces hauteurs à l'ennemi, sans lui donner la faculté d'inquiéter sérieusement les derrières et la retraite de la droite.

Cependant le maréchal Ney avait continué son mouvement en avant et son attaque par la

grande route; mais tous ses efforts, pour enlever la batterie des Russes, furent rendus inutiles par la bravoure de leur infanterie, et notamment du régiment des grenadiers du corps, qui se couvrit de gloire à cette occasion. Alors l'ennemi essaya de tourner la batterie en filant par la vallée marécageuse; les 20e et 21e régiments de chasseurs plièrent momentanément, mais le bataillon des grenadiers réunis de la 3e division et celui du comte Arakczéeff qui leur servaient de soutien ramenèrent les ennemis la baïonnette dans les reins. Vers le même temps, de grandes masses de la cavalerie du roi de Naples se présentèrent contre la gauche. Les kosaques du général Karpof furent culbutés, et ils entraînèrent dans leur déroute le régiment de Soumy, sur lequel ils se rejetèrent. Le comte Orlof-Dénisof réussit à remédier à ce désordre en chargeant en flanc, avec les régiments de Mariapol et d'Elisabethgrad avec le plus grand succès, la cavalerie ennemie qui s'était abandonnée à la poursuite des kosaques. Les ennemis avaient fait coïncider à l'attaque de leur cavalerie celle de leur infanterie contre le bois situé derrière Boubleïéwo; mais le régiment de Rylsk et un bataillon du comte Arakczéeff la repoussèrent, et se maintinrent dans la possession du bois.

Nous avons vu que le général Junot avait été détaché pour passer le Dnieper à Prouditchéwo et venir attaquer la gauche de l'arrière-garde russe; mais la mauvaise étoile de ce général l'engagea encore une fois dans un faux mouvement; il s'égara de nouveau, et ne put prendre part au combat. Le maréchal Ney, se voyant privé de la coopération de ce corps, fit demander du renfort à ceux restés près de Smolensk. Le maréchal Davoust, qui avait traversé le Dnieper après lui, s'empressa de lui envoyer la division Gudin. Elle arriva au champ de bataille à cinq heures du soir, et Ney fit sur-le-champ ses dispositions pour renouveler l'attaque : les divisions Gudin et Razout se formèrent en colonnes d'attaque, et se portèrent avec résolution vers la vallée marécageuse du centre, dans l'intention de tourner d'un côté la batterie de la grande route, et de l'autre le bois de Boubléïewo. Les divisions Ledru et Marchand marchèrent en réserve.

Le général Barklay, voyant que l'ennemi redoublait d'efforts, fit aussi avancer une partie de ceux des régiments des 3ᵉ et 4ᵉ corps, qui n'étaient point encore engagés. Le lieutenant-général Konownitsyn, avec les régiments de Mourom, de Czernigow et de Kaporié, qui restaient dans sa division, se porta en soutien des

troupes luttant dans la vallée. Le régiment des grenadiers de Ekaterinoslaw fut destiné à renforcer la droite, et les régiments de Pernau et de Polotsk, avec une compagnie d'artillerie à cheval, se dirigèrent vers la gauche, pour donner un point d'appui à la cavalerie placée sur cette aile. Le 1er corps de cavalerie reçut ordre de se déployer sur les hauteurs, en avant de Doukhowskoïé, à la gauche du régiment d'infanterie de Kexholm, demeuré le seul de tout le 4e corps, en réserve près de l'emplacement du village de Loukanowo. Les régiments de grenadiers de Pawlowsk, de Tauride et de Saint-Pétersbourg, formèrent la dernière réserve près de Loubino.

Les renforts dont nous venons de parler arrivèrent fort à propos. Les troupes qui occupaient la vallée, obligées de céder à la vigoureuse attaque d'un ennemi trop supérieur en nombre, avaient été culbutées; le centre allait être percé, et la bataille immanquablement perdue, lorsque le général Konownitsyn parut à la tête de ses trois régiments; il se précipita à l'instant sur les ennemis, les renversa à la baïonnette, leur fit éprouver une grande perte, et rétablit le combat en les expulsant du vallon.

Vers les sept heures, le général Baggowouth arriva avec son corps. Les quatre régiments de la

division Olsoufieff furent dirigés sur la position où ils se placèrent derrière les régiments de Ekaterinbourg, de Jélets, et des grenadiers du corps qui avaient beaucoup souffert par suite du combat qu'ils soutenaient depuis le matin. La division du prince Eugène de Wurtemberg fut postée en réserve derrière la droite. La batterie de la grande route fut relevée par la compagnie d'artillerie de position du colonel Woïéïkof. Quelque temps après, l'arrière-garde de Korf se réunit aussi à l'armée, et fut placée à la droite de la division du prince Eugène de Wurtemberg, sa droite en arrière du bois de Tyczinino.

Pendant que ces choses se passaient au centre et à la droite, à la gauche de belles charges, exécutées à plusieurs reprises par les 26 escadrons du comte Orlof-Dénissof, portaient l'épouvante dans la nombreuse cavalerie du roi de Naples, et l'obligeaient à se replier vers Goumniczino, d'où elle se borna à entretenir le combat par une canonnade.

Le mauvais succès des attaques précédentes n'avait point découragé le maréchal Ney; il fit de nouveaux efforts pour s'emparer de la batterie et de la hauteur de la grande route, mais il ne fut pas plus heureux qu'auparavant, et la courageuse résistance des Russes fit encore une

fois échouer ses projets. Enfin, vers les neuf heures, la division Gudin, après avoir traversé la petite rivière de Stragan, à la faveur de l'obscurité, s'élança avec fureur sur la droite des Russes, et s'approcha jusqu'à la demi-portée de mitraille de leur batterie de droite. Le général-major Touczkof se mit à la tête du régiment de Ekaterinoslaw grenadiers, et chargea les ennemis à la baïonnette; il fut suivi par le général Olsoufieff avec les régiments de sa division. La division Gudin fut culbutée, et dut repasser le Stragan après avoir éprouvé une grande perte; mais le général-major Touczkof s'étant trop exposé fut fait prisonnier. Cette tentative fut le dernier effort des Français, et bientôt après le feu cessa sur toute la ligne.

Le combat, dont nous venons de rendre compte, peut être considéré, à juste titre, comme un chef-d'œuvre de fermeté de la part des troupes russes. Pour le prouver, il suffit de présenter le calcul exact du nombre de l'infanterie engagée des deux parts. Les 48 bataillons des trois divisions de Ney, ne pouvaient présenter un total de moins de 25 mille hommes; la division Gudin, forte de 18 bataillons, comptait plus de 10 mille combattants; ainsi la force de l'infanterie des ennemis, engagée à la fin du combat, s'élevait

à plus de 35 mille hommes (1). Du côté des Russes, le général-major Touczkof n'avait commencé l'affaire qu'avec 2,400 hommes d'infanterie ; et c'est avec cette poignée qu'il eut la gloire de soutenir les premiers efforts de l'ennemi, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le premier renfort qu'il reçut, composé des deux régiments de grenadiers, envoyés par le lieutenant-général Touçzkof, était de 2,200 hommes. Le second renfort qu'il trouva, après s'être replié derrière le Stragan, était de 2,000 hommes d'infanterie. Le troisième, composé de 4,500 hommes, fut celui que le général Barklay attira au champ de bataille pour arrêter les efforts de Ney, qui venait d'être joint par Gudin ; enfin, les quatre régiments de la division Olsoufieff, forts de 4,100 hommes, formèrent le quatrième et dernier renfort. L'on voit, par ce calcul dont il est impossible de révoquer en doute l'authenticité, que la force totale de l'infanterie russe, à la fin du combat, était de 15,200 hommes sous les armes, et par conséquent de plus de la moitié inférieure à celle des ennemis. L'infanterie russe,

---

(1) A cette époque, Gudin n'avait pas plus de 8 mille hommes, et le reste de l'évaluation peut être calculé à proportion. (*Éditeur.*)

restée en réserve, et composée des trois régiments de grenadiers du 3e corps, du régiment de Kexholm, de la division du prince Eugène de Wurtemberg, et des régiments de l'arrière-garde de Korf, ne présentait pas un total de plus de 16 mille hommes.

L'on doit évaluer à 5 mille tués ou blessés, la perte éprouvée par les Russes dans ce sanglant combat. Celle des ennemis dut s'élever aux environs de 9 mille hommes; on leur fit 500 prisonniers. Le général Gudin fut tué d'un boulet de canon au moment où sa division entrait en action.

Dans la journée du 7, les corps de Davoust et de Poniatowski passèrent le Dnieper à Smolensk. La garde demeura dans cette ville où Napoléon fixa son quartier impérial. Le 4e corps se plaça dans un des faubourgs de Smolensk. Le 8, à quatre heures après minuit, la colonne de droite de la 1re armée se mit en marche pour Solowiéwo, où elle se réunit à la colonne de gauche. Toute l'armée traversa le Dnieper dans les journées du 8 et du 9. L'arrière-garde, commandée par le général Platof, et composée de plusieurs régiments de kosaques, de ceux de hussards de Soumy, de Mariapol et d'Elisabethgrad, et du régiment de hulans de Pologne, demeura à la

droite du Dnieper. Pour lui servir de soutien, le général-major Rosen fut laissé sur la rive gauche du fleuve, avec six régiments de chasseurs, une demi-compagnie d'artillerie légère et une compagnie d'artillerie à cheval. La 2e armée vint à Mikhalewka.

Le 9, la 2e armée arriva à Dorogobouge; la 1re se porta à Ouswiatié, sur l'Ougea; toute la cavalerie de l'arrière-garde passa le Dnieper à gué. Les ennemis, qui s'étaient élancés à sa poursuite, furent repoussés par le feu de l'artillerie et des tirailleurs placés à la rive gauche.

Le général Barklay ayant regagné ses communications avec Moscou, et par conséquent avec le cœur de l'empire, et se voyant de nouveau en liaison avec le prince Bagration, jugea ne plus devoir éviter une bataille générale, qui seule pouvait encore arrêter les progrès des ennemis. Le système de temporisation qu'il avait suivi jusqu'alors, pour donner le temps d'organiser les armements intérieurs, n'était plus convenable, puisque l'on ne pouvait plus continuer à opérer dans le même sens, sans reculer encore davantage, et conséquemment sans nuire au succès même de ces armements, en livrant à l'ennemi une partie des provinces où ils s'exécutaient. Ces raisons déterminèrent le général Barklay à s'ar-

rêter sur la rive droite de l'Ougea, près d'Ouswiatié, où la position lui parut assez favorable pour recevoir la bataille. Il envoya en même temps l'ordre au général Miloradowich, qui formait de nouvelles troupes à Kalouga, à Mojaïsk et à Wolokolamsk, de se hâter d'arriver à Wiazma avec ceux de ses bataillons et escadrons qu'il aurait eu le temps d'armer. Ce corps devait servir à remplacer les pertes que l'on aurait essuyées dans la bataille.

Le 10, le quartier-général de la 1re armée fut porté à Andréïéwka, derrière les lignes du camp. A la pointe du jour, l'ennemi commença à construire des ponts sur le Dnieper, sous la protection de ses batteries et de ses tirailleurs. Le comte Platof donna ordre au général Rosen de se replier jusqu'à Mikhalewka, avec l'infanterie et la cavalerie régulière de l'arrière-garde. La position de Mikhalewka se trouvant assez avantageuse, le général Rosen s'y établit. A quatre heures après-midi les kosaques attirèrent l'ennemi sur la position, où il fut accueilli par des tirailleurs et par les coups de bátteries masquées. Le combat devint opiniâtre et dura jusqu'à minuit. Sept bataillons de chasseurs russes, soutenus par une batterie de vingt pièces de canons, réussirent à neutraliser tous les efforts de l'ennemi.

La 2e armée revint le 11 de Dorogobouge, et prit poste à la gauche de la 1re; le comte Siewers fut laissé avec un gros détachement de cavalerie et d'infanterie à Dorogobouge, sur la droite du Dnieper, pour surveiller cette rive. A midi, le général Rosen arriva à Ouswiatié, et vers le soir Platof, avec ses kosaques, se rapprocha aussi de ce village.

Cependant l'armée française commençait à se ressentir des marches fatigantes qu'elle avait exécutées. La cavalerie surtout souffrait infiniment, et ses chevaux ruinés n'avançaient plus qu'avec peine; ceux de l'artillerie n'étaient guère en meilleur état. Ces raisons faisaient croire assez généralement que Napoléon ne dépasserait point Smolensk, mais qu'il consacrerait le reste de la campagne à se raffermir en Pologne, et à assurer ses derrières en chassant l'armée de Tormassof de la Wolhynie; expulsion qu'il pouvait décider en dirigeant un gros corps de Smolensk sur Mozyr, afin de culbuter le corps du général Ertell, et de menacer les communications du général Tormassof avec Kiew et le bas Dnieper. Maître alors de toutes les provinces de l'ancienne Pologne, il aurait pu réorganiser ce royaume, et en tirer pendant l'hiver tous les moyens nécessaires pour assurer le succès de

l'expédition qu'au printemps prochain il aurait dirigé contre Moscou; mais ce plan, tracé par une prudence trop voisine de la timidité, ne pouvait convenir à l'humeur impétueuse de l'empereur des Français, qui, voyant les armées russes en pleine retraite sur Moscou, crut devoir les pousser jusqu'au-delà de cette capitale, où il espérait conquérir la paix la plus glorieuse et la plus utile à ses projets ultérieurs. Blâmer cette détermination, serait s'exposer à être taxé avec justice de ne juger qu'après l'évènement. Comment, en effet, aurait-on pu sérieusement conseiller à Napoléon de s'arrêter au milieu de ses succès, en se refusant à la perspective de ceux plus brillants encore qui s'offraient à lui; et s'il avait suivi cet avis, l'histoire n'aurait-elle pas été en droit de lui adresser le même reproche que celui de Maharbal, qui, depuis plus de deux mille ans, pèse sur la mémoire d'Annibal? Il ne faut point perdre de vue surtout que Napoléon ne pouvait ignorer les armements intérieurs des Russes, et que conséquemment son premier devoir était d'agir avec vigueur afin de les prévenir (1).

(1) Depuis que cet ouvrage a été imprimé en Russie, j'ai appris que Napoléon, en partant de Wilna, n'avait point le projet de pousser à Moscou. Dans un dîner où

L'empereur des Français décidé à s'abandonner à sa fortune, partit le 11 de Smolensk, avec ses gardes, pour rejoindre les corps de Davoust, de Ney, de Poniatowski et de Junot, et la cavalerie du roi de Naples rassemblés devant Ouswiatié. La division Pino, du 4e corps, et la division de cavalerie légère de Pajol, du corps de Montbrun, avaient été détachées dès le 9 pour Witebsk, menacé par le détachement du général Wintzingerode. Ces deux divisions se portèrent d'abord à Liosna, où ayant appris que le général Wintzingerode était à Sourage, elles marchèrent sur cette ville; mais arrivées à Janowiczi, elles

---

il invita le général Jomini exprès pour lui faire prendre note de ce qu'il disait, il plaisanta un peu les députés de Varsovie, notamment Wibicki. Il lui demanda combien il y avait de Wilna à Moscou (ce qu'il savait mieux que personne); si l'on ne pouvait pas y aller en quarante marches ou six semaines. La réponse ordinaire, « Oui Sire, » le fit rire aux éclats, et il dit ensuite d'un air solennel: « J'aime mieux y aller en deux ans. Si ces messieurs espèrent « me faire courir au fond de leur empire, ils se trompent; « je m'arrêterai vers Smolensk et Witebsk, où j'attendrai mes approvisionnements, mes renforts, etc. etc. » On ne sait si l'on doit attribuer le changement de sa résolution à l'impossibilité de faire vivre une armée stationnaire, dans un pays dévasté, ou aux rapports du roi de Naples, qui lui présentaient l'armée russe comme prête à se débander.

(*L'auteur.*)

reçurent l'ordre de rejoindre l'armée, ce qu'elles ne purent exécuter qu'après la bataille de Borodino. La division Dombrowski, du 5e corps, reçut l'ordre de rétrograder sur Bobrouïsk, afin de remplacer le corps de cavalerie de Latour-Maubourg, qui devait se réunir à l'armée, après avoir laissé douze escadrons au général Dombrowski. Le vice-roi, avec le reste de son corps, marcha le 11 de Smolensk à Wolodimérowo, avec l'intention de chasser les Russes de Doukhowtchina. Il était précédé par le corps de cavalerie de Grouchy.

La cavalerie du roi de Naples, arrivée à Ouswiatié sur les traces du général Platof, exécuta une reconnaissance contre la position des Russes, et fit mine de vouloir tourner leur gauche. Le prince Bagration, craignant de voir les deux armées coupées de Dorogobouge, et rejetées dans l'angle formé par l'Ougea et le Dnieper, fit décider le général Barklay à abandonner cette position pour en chercher une plus avantageuse vers Wiazma. Dans la nuit du 11 au 12, les deux armées se mirent en retraite. La deuxième vint à Bragino, et la première à Dorogobouge; le corps de Baggowouth se posta à la rive droite du Dnieper, et le détachement du comte Siewers rejoignit le prince Bagration.

Le 12, le vice-roi allait continuer sa marche sur Doukhowtchina; mais ayant été informé par le général Grouchy que les Russes avaient évacué cette ville, il se dirigea sur Dorogobouge par les chemins de traverse de la rive droite du Dnieper, et arriva à Pologui. Le même jour, vers le soir, l'arrière-garde du général Rosen reçut du général Platof l'ordre de se replier jusqu'à une position, à sept werstes en avant de Dorogobouge.

Dans la nuit du 12 au 13, les armées russes se remirent en marche sur trois colonnes. Celle de droite, formée par la deuxième armée, vint à Bojan; celle du centre, composée des 3e, 4e, 5e et 6e corps, et de toute l'artillerie de réserve, se porta à Czobotowo; la colonne de gauche, composée du 2e corps, du 1er de cavalerie, et de trois régiments de kosaques, marcha à Konouchkino. Le pays, depuis Dorogobouge jusqu'à Wiazma, étant plus découvert que celui de Dorogobouge à Solowiéwo, les 2e et 3e corps de cavalerie furent laissés en arrière pour servir de soutien à l'arrière-garde, dont les troupes régulières se replièrent derrière l'Ossma.

Le 13, le vice-roi s'avança jusqu'à Zasiélé, où il se réunit au général Grouchy. Napoléon avec l'armée poussa jusqu'à Dorogobouge, et le corps de Poniatowski, détaché plus à droite, vint à Woloczok.

Le 14, l'armée russe continua sa retraite. Le prince Bagration, avec la colonne de droite, vint à Louchki; le général Barklay avec celle du centre à Zemlewo; la colonne de gauche à Afanasiéwo. Le détachement du général Wintzingerode, qui se tenait à la hauteur de la droite de l'armée, se trouvait entre Doukhowtchina et Béloï. Pour entretenir la communication de ce corps volant avec l'armée, l'on détacha le général-major Krassnow avec trois régiments de kosaques sur la route de Wiazma à Doukhowtchina. Le général-major Chewicz, avec deux bataillons et deux régiments de dragons, devait servir de soutien à Krasnoï. L'arrière-garde de l'armée se soutint pendant toute la journée derrière l'Ossma, et tous les efforts de l'avant-garde française pour l'en déposter furent repoussés par le feu des tirailleurs et de l'artillerie russes. Vers le soir le général Rosen se replia derrière la rivière de Kostra. Le vice-roi, qui continuait à suivre la rive droite du Dnieper, vint à Michaïlowskoïé.

Le 15, La première armée se réunit près de Wiazma; la deuxième se plaça à sa gauche, à Skobléwo, sur la route de Wiazma à Joukhnow. Les troupes régulières de l'arrière-garde du général Platof prirent position à Bélomirskoïé sur

la rive gauche de l'Ossma. Le 1er régiment de chasseurs fut laissé dans les broussailles de la rive droite. L'avant-garde des ennemis, après avoir fait plier les kosaques, s'approcha de Bélomirskoïé, et obligea ce régiment de chasseurs à repasser l'Ossma. Cependant le roi de Naples, voyant de la difficulté à forcer de front la position, résolut de la tourner en faisant passer le ravin à sa cavalerie, au-dessous de la gauche des Russes près du village de Rybki. Le général Platof, s'étant aperçu de ce mouvement, porta sur sa gauche toute sa cavalerie qui, à deux reprises différentes, obligea celle des ennemis à repasser la rivière. Mais les puissants renforts que l'ennemi recevait à tout moment ne permettant plus d'espérer que la cavalerie russe pût résister plus long-temps, à sept heures du soir, Platof ordonna au général Rosen de se replier à Zemléwo, ce qui fut exécuté dans le plus grand ordre. Les avant-postes kosaques passèrent la nuit sur le champ de bataille. Le général Barklay, pour soutenir son arrière-garde, posta les 1er et 2e corps de cavalerie en échelons sur la route de Wiazma à Zemléwo. Le même jour, Napoléon avec son armée s'avança jusqu'à Slawkowo. Le vice-roi passa le Dnieper à Blagowo, et vint à Agapochino.

Les environs de Wiazma ne présentant point de position assez favorable pour y recevoir la bataille, Barklay se décida à rétrograder encore pour en chercher une plus convenable. Le 16, les deux armées russes se portèrent à Fédorowskoïé. L'arrière-garde, vivement poursuivie par les ennemis, se replia jusqu'à Wiazma. Platow étant tombé malade, le lieutenant-général Konownitsyn le remplaça dans le commandement de l'arrière-garde. Napoléon avec l'armée vint à Zemléwo; le prince Poniatowski, qui flanquait sa droite, se porta à Loucki, et le vice-roi qui couvrait la gauche, s'approcha de Béreski.

Le 17, les deux armées russes prirent position à Tsaréwo-Zaïmitché. Le général Konownitsyn, après avoir mis le feu aux magasins de Wiazma, opéra sa retraite, et s'arrêta à dix-huit werstes en avant de l'armée. Napoléon s'avança jusque près de Wiazma, qui avait été occupée par son avant-garde dès le grand matin. Le vice-roi dépassa cette ville, et se porta à Nowoïé sur la route de Syczewka. Le prince Poniatowski vint à Pokrowskoïé.

Le général Miloradowich étant arrivé le même jour 17 à Gjatsk avec un corps de 14 mille 466 hommes d'infanterie et mille chevaux, le général Barklay se voyant soutenu par une réserve assez

imposante, se détermina à ne plus différer la bataille, et à l'accepter dans la position que les armées occupaient dans la plaine de Tsarewo-Zaïmitché. A la vérité, cette position ne présentait aucun appui pour les ailes; mais le général en chef crut pouvoir remédier à cet inconvénient en faisant élever des redoutes sur les flancs de l'armée, qu'il se proposait de couvrir en outre par ses troupes légères. Cependant les préparatifs pour la bataille furent encore suspendus par l'arrivée du général d'infanterie prince Golénitscheff-Koutousof, nommé par l'empereur Alexandre pour commander en chef toutes les armées employées contre Napoléon. L'utilité reconnue de la centralisation de tous les moyens entre les mains d'un seul chef, avait nécessité cette nouvelle nomination. D'ailleurs, pour nationaliser davantage la guerre, il devait être très-avantageux de placer un nom russe à la tête de tous les armements. Nous verrons par la suite que l'évènement a complètement justifié cette sage détermination.

Le 17 au soir, le prince Koutousof arriva au quartier-général de Tsaréwo-Zaïmitché, et prit sur-le-champ le commandement suprême des armées.

Le lecteur aura remarqué que les opérations de Napoléon, rapportées dans ce chapitre, quoique plus habilement conduites que celles de la première période, ne sont point encore à l'abri de toute critique. A la vérité, sa résolution de tourner par leur gauche les armées russes, dont il avait remarqué l'incertitude dans leur marche sur Roudnia, ne saurait être assez admirée; mais il ne profita point de tous les avantages que cette belle manœuvre devait lui procurer. Au lieu d'attaquer Smolensk le 5, il n'avait qu'à masquer cette ville par un gros corps, et porter le reste de son armée sur sa droite au-delà du Dnieper, pour attaquer la gauche des armées russes qui soutenaient la ville. Sa grande supériorité en nombre lui permettait de se diviser ainsi sans danger. Son armée, en y comprenant les corps du vice-roi et de Junot, présentait un total de 240 mille combattants. Quatre-vingt-dix mille hommes laissés à la gauche du Dnieper eussent suffi pour empêcher l'armée russe de déboucher de Smolensk et pour la retenir dans les environs de cette ville par de fortes démonstrations, tandis que les 150 mille restans, après avoir traversé le Dnieper dans les environs de Prouditchéwo, seraient venus fondre sur la gauche des Russes, dont la force totale ne montait

qu'à 120 mille combattants, dont il faut encore déduire environ 20 mille employés à la défense de la ville. Le prince Bagration, qui se serait trouvé le premier exposé, aurait été culbuté facilement, et les deux armées russes se seraient vues rejetées sur Porécziè, hors de toute communication avec le cœur de l'empire. L'on peut encore reprocher à Napoléon de n'avoir pas mis assez de troupes à la disposition du maréchal Ney, destiné dans la journée du 7 à poursuivre les Russes, et de ne lui avoir point donné l'ordre positif de se porter d'abord avec vivacité par la grande route de Moscou, afin de prévenir les Russes à Loubino, en quoi le maréchal français aurait probablement réussi, s'il n'avait pas commencé par faire un faux mouvement sur Gorbounowo.

Les opérations des généraux russes prêtent également à la censure. Le mouvement si bien combiné sur Roudnia, aurait pu avoir les plus brillants résultats, s'il avait été exécuté avec vigueur et résolution; mais le général Barklay manœuvra au contraire avec une hésitation qui donna les moyens à l'ennemi, non-seulement de parer le coup dont il était menacé, mais même de placer l'armée russe dans une position périlleuse, en la prévenant devant Smolensk.

Il ne fallut rien moins que la belle résistance du général Raeffskoï, dans la journée du 4 août, pour sauver les Russes qui, en rôdant dans les environs de Roudnia, avaient risqué de perdre leurs communications avec Moscou. En revanche, la résolution du général Barklay d'abandonner Smolensk mérite d'autant plus d'éloges, que dans cette circonstance il agit contre l'avis du prince Bagration et des principaux officiers des deux armées, qui croyaient à la possibilité de continuer à défendre Smolensk. Nous avons déja rapporté les raisons qui ont fait décider l'évacuation de cette ville, à cause des justes appréhensions que l'on devait avoir pour la route de Moscou. Après l'abandon de Smolensk, la retraite prématurée de la deuxième armée au-delà du Dnieper était encore une faute qui ne put être réparée que par la bravoure que les troupes russes déployèrent à Loubino. La deuxième armée, au lieu de se retirer, devait prendre poste en avant de Loubino, pour masquer le mouvement des colonnes de la première armée. Des forces aussi respectables auraient facilement arrêté l'ennemi, jusqu'à ce que tous les corps venant de Gorbounowo eussent défilé sur Bredikhino.

Nous pensons aussi que les généraux russes,

après avoir dépassé Dorogobouge, auraient dû quitter à Jachkow la grande route de Moscou, pour aller se poster à Znamenskoïé, derrière l'Ougra, près de l'embranchement des deux routes de Dorogobouge et Wiazma, à Jouknow et Kalouga. Ce changement de ligne d'opérations présentait de grands avantages, et peut-être aurait encore sauvé Moscou. Napoléon n'eût point osé continuer à s'avancer directement sur la capitale, en laissant derrière lui toute l'armée russe. Il aurait craint de même de s'affaiblir en y détachant un gros corps, et les kosaques, que l'on aurait laissés sur la grande route de Moscou, et qui eussent été soutenus par les milices de ce gouvernement, se fussent bien trouvés en état de s'opposer à la marche d'un corps moins considérable. Ainsi Napoléon se serait vu contraint à faire l'impossible pour déposter l'armée russe de Znamenskoïé. En supposant que celle-ci, faute d'avoir reçu les renforts qu'elle attendait, ne se soit point encore trouvée en état de se mesurer avec lui, elle n'avait qu'à se replier lentement par Jouknow sur Kalouga, ou plutôt par Massalsk, Metchowsk et Gizdra sur Briansk. En se retirant dans cette direction, les Russes auraient continué à éloigner l'ennemi de Moscou, à l'attirer vers le midi, et à menacer sa communication

avec Smolensk et Mohilew. Cette nouvelle ligne d'opérations eût été d'autant mieux choisie, qu'elle aurait adossé l'armée russe aux provinces les plus fertiles de l'empire, et aurait retenu l'ennemi dans le gouvernement de Smolensk, pays moins abondant, et de plus déja ruiné par le séjour des armées. Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer, que dans cette circonstance les généraux russes perdirent de vue, que l'on couvre mieux un point donné par un mouvement latéral que par une retraite perpendiculaire dirigée directement sur ce point.

CHAPITRE V.

Bataille de Borodino ou de la Moscova. — Retraite de l'armée russe sur Moscou. — Évacuation de cette capitale. — L'armée russe se replie par la route de Kolomna. — Marches de flanc de la route Kolomna sur celle de Kalouga. — Le maréchal Koutousof continue sa retraite jusqu'à Taroutino. — Camp de Taroutino.

L'ARRIVÉE du général Koutousof fit une impression d'autant plus favorable sur l'esprit des troupes russes, que la retraite continuelle, exécutée par l'armée, avait un peu altéré la confiance qu'elle avait eue pour ses chefs. Le nom de Koutousof seul semblait déja un gage assuré de la victoire. Cet illustre vieillard, dont toute la vie consacrée au service de la patrie garantissait le dévouement, réunissait justement les qualités les plus nécessaires pour contrebalancer la fortune de Napoléon. Doué d'un esprit vaste te pénétrant, il joignait les lumières de sa propre expérience, à celle des grands capitaines ses dévanciers, dont une étude approfondie l'avait mis à

même d'apprécier les hauts faits. Sage comme Fabius, artificieux comme le premier Philippe de Macédoine, il devait deviner et renverser les projets du moderne Annibal, qui n'avait que trop souvent triomphé jusqu'alors, par un heureux mélange de ruse et d'impétuosité; armes redoutables pour des adversaires d'un génie médiocre, mais qui ne pouvaient manquer de se briser contre la prudence éclairée du commandant en chef des Russes. Les nouveaux droits que Koutousof venait d'acquérir à la reconnaissance publique, par la réduction de l'armée ottomane en 1811, et par la paix conclue si heureusement avec la Porte, le 16 mai 1812, paix plus utile à la Russie que des batailles gagnées, l'avaient rendu l'objet de l'amour et de l'espérance de tous ses concitoyens. Les troupes l'adoraient avec d'autant plus de raison, que sans relâcher jamais la chaîne indispensable de la discipline, il avait grand soin de ne pas l'appesantir par des rigueurs outrées ni par des privations inutiles. Sa sollicitude vraiment paternelle envers ses subordonnés lui attachait tous les cœurs. En un mot, le choix que l'empereur avait fait de lui, réunissait les suffrages de tous les hommes bien pensants; et le petit nombre de ceux qu'une inimitié personnelle soulevait contre

le grand homme, n'osait se déclarer contre lui, dans ce moment solennel où revêtu des marques les moins équivoques de la confiance de la patrie, il allait s'élancer dans la carrière immortelle que la Providence avait préparée à sa vieillesse.

La tâche réservée à Koutousof n'était pas facile. L'armée n'était plus qu'à 170 werstes (50 lieues) de Moscou. A cette distance de la capitale, l'on ne pouvait la sauver que par une victoire; mais il n'était pas aisé de la remporter, l'immense supériorité du nombre mettait du côté des ennemis toutes les chances avantageuses. Cependant la bataille était devenue indispensable. La perte de Smolensk avait répandu la consternation dans l'intérieur de l'empire. Si Napoléon eût pu pousser un corps jusqu'à Moscou, avant que l'armée russe fût en mesure de lui livrer une bataille générale, la consternation eût été à son comble, et la nation découragée aurait peut-être regretté les sacrifices qu'elle devait faire à son indépendance; l'opinion générale eût été qu'on avait livré la Russie entre les mains de la trahison ou de l'impéritie. Les troupes croyaient fermement que la conservation de Moscou était un de leurs premiers devoirs, et ne se seraient point résignées sans murmures

à de nouveaux mouvements rétrogrades, dont l'abandon de la capitale eût été le résultat. L'on aurait ainsi laissé s'attiédir et se perdre le précieux sentiment d'enthousiasme que l'arrivée du nouveau général en chef avait allumé dans tous les cœurs. D'ailleurs, l'on dut considérer que si l'armée n'était pas assez nombreuse pour espérer la victoire, elle l'était suffisamment pour la faire payer cher à l'ennemi, dont la perte serait d'autant plus sensible, qu'éloigné du centre de sa puissance, il se trouverait hors d'état de la remplacer; tandis que les Russes, entourés de tous leurs moyens, n'eussent point été embarrassés de remettre sur pied une nouvelle armée.

Des motifs aussi impérieux déterminèrent Koutousof à adopter le projet du général Barklay, de livrer sans délai une bataille décisive; cependant il ne crut pas devoir le faire dans la position découverte de Tsarévo-Zaïmitché. Il jugea plus prudent d'en chercher une plus forte, où les accidents du terrain pussent du moins contrebalancer en quelque sorte la supériorité numérique de l'ennemi. A cet effet, l'armée qui avait séjourné le 18 août à Tsarévo-Zaïmitché, se remit en marche le lendemain, et vint à Jwachkowo.

Le corps du général Miloradowich s'y réunit

à l'armée. Comme il n'était composé que de troupes de nouvelle levée, elles furent réparties dans les autres régiments. Le 20, l'armée russe se porta à Dourykino.

Pendant ce temps, l'ennemi avait continué son mouvement. Le 18, Napoléon entra à Wiazma, et Poniatowski s'avança jusqu'à Sloukino. Le 19, Poniatowski vint à Sloboda, Napoléon avec son armée à Wéliczewo, et le vice-roi à Pokrow. Ce dernier y fut joint par la brigade de cavalerie bavaroise du général Preysing qui suivait toujours l'armée, quoique le 6e corps auquel elle appartenait eût été laissé en arrière pour soutenir le maréchal Oudinot. Le 20, Napoléon entra à Gjatsk; le roi de Naples s'établit à 10 werstes, en avant de cette ville, sur la grande route de Moscou; le prince Poniatowski s'avança jusqu'à Boudaïéwo, et le vice-roi jusqu'à Pawlowo. Les Français conservèrent trois jours ces positions, à l'exception du vice-roi qui, le 21, fit un petit mouvement de Pawlowo à Worobiéwo. Napoléon crut devoir accorder ce séjour à ses troupes, afin de leur donner le loisir de se reposer, et de préparer leurs armes pour la bataille à laquelle il s'attendait, vu la proximité où il se trouvait de Moscou.

L'armée russe avait rétrogradé le 21 jusqu'au

couvent de Kolotskoï, et le 22, elle occupa la position de Borodino, choisie par le général Koutousof pour y recevoir la bataille. Le quartier-général fut porté au village de Gorki. Le général Konownitsyn fut laissé à Gridnéwo, avec l'arrière-garde composée de 25 bataillons et 98 escadrons.

La position de Borodino appuyait son flanc droit à un bois, situé à environ 300 toises de la Moskwa. La petite rivière de Kolocza, coulant dans un ravin fort encaissé, couvrait le front de la droite et du centre jusqu'au village de Borodino. La gauche, qui s'étendait depuis les hauteurs de Borodino jusqu'au-delà du village de Séménovskoïé, quoique plus découverte, était cependant encore protégée par des ravins profonds, et des broussailles qui régnant devant son front en embarrassaient les accès. (Pl. VI.)

On ne négligea point d'augmenter par l'art les défenses de cette position, déja fortifiée par la nature. Le bois auquel appuyait la droite de l'armée, fut couvert par quelques ouvrages détachés. Au centre, sur un mamelon traversé par la grande route, et situé en avant du village de Gorzi, on éleva une batterie, couverte par une autre batterie construite à 200 toises en avant de la première, sur le versant des hauteurs

de la rive droite de la Kolocza vers Borodino. Mais ce fut surtout la gauche que l'on s'appliqua à fortifier, comme la partie la plus faible et la plus exposée aux attaques de l'ennemi, puisque les raisons stratégiques se réunissaient à celles de la tactique, pour l'engager à porter de ce côté ses principales forces. Une grande batterie en forme de bastion, avec des bouts de courtine, fut élevée en avant du point de contact de la gauche avec le centre, sur une hauteur qui dominait toute la plaine en avant de la gauche.

A l'extrémité de cette aile, sur une hauteur en avant du village de Séménowskoïé, l'on construisit trois autres batteries destinées à servir de points d'appui aux troupes qui devaient soutenir les chasseurs répandus dans les broussailles du front et de la gauche. Le village de Séménowskoïé fut détruit. Afin d'être à portée d'observer les mouvements des ennemis contre cette aile, et d'entraver la marche de ses colonnes, on fit élever une redoute, à 900 toises en avant du front, sur un mamelon situé entre deux bois, à la distance de 150 toises au-delà du village de Chewardino.

Le lieutenant-général prince Gorczakof fut chargé de défendre cette redoute avec la division Néwerofskoï, soutenue par la 2e division des

cuirassiers, et quelques régiments du 4e corps de cavalerie.

Le 23, l'armée française se reporta en avant. Dans l'après-midi, le roi de Naples parut devant l'arrière-garde russe, postée derrière le ravin de Gridnévo. Un combat très-vif s'engagea entre les deux partis; mais tous les efforts du roi de Naples, pour emporter la position, échouèrent contre la fermeté des troupes commandées par le général Konownitsyn, qui ne se laissa pas même déconcerter en voyant le vice-roi déboucher sur son flanc droit. La nuit mit fin au combat, et le général Konownitsyn profita de l'obscurité pour se replier jusqu'au couvent de Kolotskoï. Napoléon, avec son armée, passa la nuit près de Gridnéwo, et le vice-roi à Loussos. Le même jour, l'armée russe fut renforcée par 7 mille hommes de la milice de Moscou, lesquels, joints aux 3 mille de celle de Smolensk, formaient en tout un corps de 10 mille miliciens.

Le 24, les troupes françaises se remirent en mouvement à six heures du matin. Konownitsyn, posté au couvent de Kolotskoï, fut attaqué, à trois heures après midi, par l'avant-garde. Il se soutint d'abord avec avantage, et le régiment d'Isioum hussards, qui faisait partie de son arrière-garde, aidé de quelques kosaques, réussit même à sabrer

entièrement trois escadrons ennemis. Mais le vice-roi, qui continuait à marcher à gauche de la grande route, menaçant de tourner la droite de l'arrière-garde russe, le général Konownitsyn se vit obligé de se replier, et de faire rentrer ses troupes dans la position de Borodino.

L'armée française s'avançait sur trois colonnes. Le prince Poniatowski, qui formait celle de droite, se portait par la vieille route de Smolensk sur le village de Jelnia. Au centre, Napoléon, avec ses principales forces, suivait la grande route vers Borodino. Le vice-roi se dirigeait aussi sur ce point; mais plus à gauche, par le village de Bolchié-Sady. Le feu de la redoute de Chewardino et des tirailleurs russes embusqués dans les ravins et broussailles de la rive droite de la Kolocza et dans les villages d'Aleksinki, de Fomkino et de Doronino, inquiétaient beaucoup la marche des colonnes ennemies par la grande route. Napoléon, impatienté des pertes que ses troupes éprouvaient avant le combat, et déterminé d'ailleurs à opérer par sa droite, donna ordre au roi de Naples de passer la Kolocza avec sa cavalerie et la division Compans du 1[er] corps, destinée à enlever la redoute des Russes. Cette division, ayant pris les devants, occupa Fomkino, à deux heures après midi, et continua

avec ardeur son mouvement vers la redoute. Le prince Gorczakof qui, comme nous l'avons dit, commandait les troupes chargées de la défense de ce poste, avait placé les régiments de ligne de la 27e division en arrière de la redoute. Cette ligne d'infanterie avait à sa droite deux régiments de dragons et quatre pièces d'artillerie à cheval, et à sa gauche la division de cuirassiers formée en colonnes par régiments, deux escadrons de hussards et huit pièces d'artillerie à cheval. La redoute fut garnie de douze pièces de position. En avant des cuirassiers, l'on posta deux régiments de dragons pour soutenir les chasseurs répandus dans le village de Doronino, dans le bois situé à gauche de ce village, et dans des broussailles qui s'étendaient encore plus à gauche jusqu'au-delà du chemin de Jélnia.

Après une canonnade réciproque assez vive, à quatre heures la division Compans, soutenue par la cavalerie, assaillit le village de Doronino et le bois contigu. Dans le même temps, le prince Poniatowski, débouchant de Jélnia, poussait les tirailleurs russes répandus dans les broussailles. Pendant quelque temps, la cavalerie russe soutint efficacement les chasseurs. Le colonel Emmanuel, à la tête des dragons de Kiew, culbuta jusqu'à deux fois les Polonais, qui cherchaient

à sortir des broussailles pour pénétrer dans la plaine. D'un autre côté, le régiment de Nouvelle-Russie dragons, passant entre Doronino et le bois, fournit une charge heureuse contre deux colonnes d'infanterie ennemie placées en soutien des tirailleurs qui attaquaient le village. Cependant, malgré ces avantages, les chasseurs russes furent enfin forcés à la retraite, et allèrent se poster dans un bois situé entre les villages de Chewardino et d'Outitsa. Le général Compans, maître de Doronino, fit attaquer la redoute par le 61[e] de ligne, qui s'avança en colonnes de bataillons, sous la protection de huit pièces que les Français établirent en avant de Doronino. La redoute fut enlevée d'emblée; mais les régiments russes qui la soutenaient firent d'honorables efforts pour la reprendre. Un combat furieux s'engagea. La redoute fut prise et reprise jusqu'à trois fois. Toutefois, elle demeura définitivement entre les mains des Français.

Sur ces entrefaites, le prince Bagration, ayant été informé que l'ennemi portait des forces supérieures contre le prince Gorczakof, le fit renforcer par la 2[e] division des grenadiers, qui, arrivée au champ de bataille vers les huit heures du soir, remplaça les régiments de la 27[e] division. Quoiqu'il fût déja presque nuit, le prince

Bagration, qui s'était aussi rendu de sa personne auprès des troupes engagées, ordonna aux grenadiers de réattaquer la redoute. Deux colonnes ennemies s'avancèrent avec résolution pour prendre en flanc celle des grenadiers; mais elles furent chargées et culbutées par les régiments de cuirassiers de la Petite-Russie et de Gloutchow, qui, poursuivant leurs avantages, enlevèrent même la batterie ennemie, placée en avant de Doronino, dont ils ne purent cependant emmener que cinq pièces : à la droite des Russes, les régiments de dragons de Kharkow et de Czernigow renversèrent aussi deux colonnes ennemies, qui de Fomkino filaient sur Doronino, et leur enlevèrent deux pièces de canon. A la faveur de ces charges de cavalerie, les grenadiers réussirent à s'emparer de la redoute, où ils détruisirent un bataillon entier du 61e de ligne. La redoute disputée, n'ayant été élevée que pour découvrir la direction des colonnes françaises pendant leur marche, il eût été d'autant plus inconvenable de s'opiniâtrer à soutenir ce poste, que son éloignement des lignes de l'armée ne permettait pas de le faire efficacement, et que d'ailleurs le prince Poniatowski, qui avait déja dépassé Jélnia, se trouvait en mesure de le tourner par sa gauche. En conséquence le prince Koutousof envoya l'ordre d'abandonner

la redoute, et de faire rentrer les troupes qui s'y trouvaient employées dans les lignes de l'armée. Cet ordre étant parvenu au prince Bagration à dix heures du soir, il se mit sur-le-champ en devoir de l'exécuter. A peine les troupes russes eurent-elles évacué la redoute, que de nouvelles colonnes françaises se présentèrent pour l'attaquer de rechef. Elles n'eurent plus de peine à s'y loger, les Russes continuèrent leur retraite sans être inquiétés. La perte des Français, dans ce combat, monta à plus de mille hommes hors de ligne; celle des Russes ne fut pas moins considérable.

Le 25, l'armée française prit la position suivante: le roi de Naples, avec ses quatre corps de cavalerie, se posta dans une clairière, à la droite de la redoute abandonnée; les divisions Compans, Friant et Desaix, du corps de Davoust, furent placées entre les villages de Fomkino, Aleksinki et Doronino, sur le champ de bataille de la veille; les divisions Girard et Morand, du même corps, demeurèrent à la gauche de la Kolocza, en avant du village Walouïéwo; le vice-roi, avec la garde italienne, les divisions Delzons et Broussier, et la cavalerie du général Guyon, se plaça à gauche de la grande route, en face du village de Borodino, ayant sa cavalerie au-delà

du ruisseau de Woïna; la garde impériale bivouaqua entre Walouïevo et Ratowo; derrière elle, sur la grande route vers le village de Golowino, se trouvaient les corps de Ney et de Junot; le prince Poniatowski avec le sien s'arrêta derrière le grand bois à la droite de la Kolocza, en avant du village de Rykaczewo. Napoléon prit son quartier à Walouïéwo. La journée se passa du côté des Français en reconnaissances protégées par une vive fusillade de leurs tirailleurs contre les nôtres.

L'empereur Napoléon, ayant reconnu que la gauche de l'armée russe était la partie la plus faible de la position, résolut d'attaquer par sa droite en refusant sa gauche. Cette détermination était d'ailleurs motivée par les principes stratégiques, qui indiquaient le point d'attaque contre la gauche des Russes comme le plus décisif, puisque des avantages prononcés sur ce point devaient obliger ceux-ci à une retraite précipitée, afin d'éviter le malheur de voir leur armée, rejetée sur la Moskwa, hors de toute communication avec Moscou et les provinces du midi. Il ne dépendait aussi que de Napoléon de forcer les Russes à évacuer sans combat leur position; il n'avait pour cela qu'à manœuvrer par sa droite, en menaçant leurs communications avec Mojaïsk

et Moscou. Mais ces manœuvres n'auraient fait que prolonger la guerre, tandis qu'il se flattait de pulvériser l'armée de Koutousof d'un seul coup frappé avec vigueur, et d'obtenir ensuite du découragement des Russes une paix aussi prompte que glorieuse.

Le plan d'attaque par la droite étant arrêté, vers le soir les corps français se mirent en mouvement pour occuper les places qui leur étaient réservées dans l'ordre de bataille. (Voyez pl. VI.) Le corps de Poniatowski destiné à tourner la gauche des Russes, se posta en arrière de la cavalerie du roi de Naples, demeuré avec trois de ses corps dans sa première position. Le maréchal Davoust, qui devait assaillir l'extrême gauche avec les divisions Compans, Desaix et Friant, s'établit entre Chewardino et le bois qui s'étend vers Outitsa. Le maréchal Ney, qui, avec son corps et celui de Junot, avait ordre d'attaquer entre la gauche et le centre, s'étendit de Chewardino à Aleksinka, ayant le 3e corps en première ligne et le 8e en seconde. Le vice-roi avec son corps, celui de cavalerie de Grouchy, et les divisions Girard et Morand du 1er corps, devait contenir le centre et la droite des Russes et former la gauche des Français, à la gauche de la Kolocza. Comme cette aile pou-

vait être exposée aux attaques des Russes, l'on crut devoir la couvrir par quelques redans que l'on éleva sur les hauteurs qui dominent le village de Borodino. La division Morand, ayant derrière elle celle de Girard, se plaça sur la grande route, à la droite du 4e corps; le général Grouchy s'arrêta plus à droite et en arrière. En échelon et à gauche de la division Girard, était placée celle de Broussier, ayant pour réserve la garde italienne. La division Delzons formait l'extrême gauche, et se trouvait soutenue par la division de cavalerie légère du général Ornano. La garde impériale traversa la Kolocza et s'établit à droite de Fomkino.

La concentration des principales forces ennemies contre la gauche de la position ayant été remarquée par les Russes, le général Koutousof craignit d'être tourné par l'ancienne route de Smolensk, et y porta le général Touczkof avec son corps, les 7 mille hommes de la milice de Moscou commandés par le lieutenant-général Markof, et six régiments de kosaques du général Karpof. Le général Touczkof établit son corps derrière le village d'Outitsa sur quatre lignes; la division Konownitsyn formait lès deux premières, et celle des grenadiers du comte Strogonof les deux dernières. La milice de Moscou

fut postée derrière la division des grenadiers, et les régiments de kosaques se placèrent à la gauche de celle de Konownitsyn. Une chaîne, formée par les 20e, 21e, 11e et 41e régiments de chasseurs répandus dans des broussailles, fermait l'intervalle d'environ 500 toises qui se trouvait entre le corps de Touczkof et la gauche de la position. Les ouvrages en avant de Séménowskoïé, qui formaient cette extrême gauche, étaient défendus par la division des grenadiers réunis du comte Woronzof, laquelle avait en seconde ligne la division Néweroffskoï. Les grenadiers du prince Charles de Mecklenbourg furent placés sur deux lignes en arrière de Séménowskoïé. Le corps de Raëffskoï s'étendait en deux lignes, depuis Séménowskoïé jusqu'à la grande batterie. Il était soutenu par le corps de cavalerie du comte Siewers, déployé dans le même ordre. Toute cette gauche, formée en entier des troupes de la 2e armée, était commandée par le prince Bagration.

Le corps de Doktorof composait le centre en face de Borodino, depuis la droite du 7e corps jusqu'au mamelon de Gorki. Il était aussi sur deux lignes d'infanterie, soutenues de deux autres, formées par le 3e corps de cavalerie. Le corps du comte Ostermann, observant la même

ordonnance, joignait par sa gauche celui de Doktorof, et faisait face à la Kolocza. Il avait derrière lui la cavalerie de Korf, étendue sur deux lignes. Le corps de Baggowouth, posté en échelon à la droite du 4[e], avait sa première ligne à la hauteur de la seconde du comte Ostermann, et sa deuxième à la hauteur du général Korf. Ce corps, placé en avant du bois retranché formait l'extrême droite de l'armée.

La droite était commandée par Miloradowich, qui, ainsi que Doktorof, se trouvait sous les ordres de Barklay. La réserve de cette aile était formée par le 1[er] corps de cavalerie, déployé sur deux lignes en arrière du bois de la droite. Il avait à sa gauche le général Platof, avec neuf régiments de kosaques. D'autres régiments de même arme observaient le cours de la Kolocza et de la Moskwa vers le confluent de ces deux rivières.

La 2[e] division de cuirassiers déployée sur une ligne en arrière des grenadiers du prince Charles de Mecklenbourg, composait la réserve de la gauche. La grande réserve, postée au centre et composée du 5[e] corps, était rangée sur trois lignes; les deux premières formées par l'infanterie, et la troisième par la division des cuirassiers de Depreradowicz. Cinq com-

pagnies d'artillerie à cheval furent tenues en réserve derrière le 4e corps de cavalerie. La grande réserve d'artillerie se plaça en avant du village de Psaréwo. De fortes batteries protégeaient le front, surtout vers la gauche. Tous les régiments de chasseurs occupaient les broussailles, les villages et les défilés, situés en avant du front. L'infanterie de ligne se forma en colonnes de bataillons; mais la cavalerie qui la soutenait resta déployée. Le quartier-général fut transféré à la cense de Tatarinovo. La force totale de l'armée s'élevait à 132 mille hommes, dont 115 mille de troupes régulières, 7 mille kosaques et 10 mille miliciens. (Voyez tab. 9.) L'artillerie russe était composée de 640 pièces. Le total de l'armée française présentait environ 150 mille combattants, avec près de mille pièces de canon.

La bataille qui allait se livrer était un évènement trop important, pour que le général Koutousof pût négliger d'y préparer convenablement ses troupes en les électrisant par tous les moyens possibles. Dans l'après-midi du 25, il fit porter en procession, dans tous les rangs de l'armée, une image réputée miraculeuse, qui avait été sauvée de Smolensk. Ces guerriers si redoutables au jour du combat, maintenant humblement agenouillés, et mêlant aux chants religieux,

leurs ferventes prières pour la patrie, au salut de laquelle ils allaient faire le noble sacrifice de leur sang, présentaient un spectacle à la fois sombre et touchant. Chaque soldat se crut appelé à venger la patrie en remportant la victoire, ou à mériter la palme du martyre en périssant pour la plus belle des causes.

Les deux armées passèrent la nuit dans la disposition d'esprit que donne l'attente d'un évènement qui doit combler tous les vœux ou détruire toutes les espérances. Les chefs seuls, calmes et réfléchis, ne songeaient qu'à diminuer, par des dispositions savantes, la part que le hasard doit avoir nécessairement dans le résultat du choc de masses aussi énormes. Il était difficile de prévoir de quel côté pencherait la balance. D'une part, l'on voyait la force du nombre, la confiance inspirée et justifiée par de longs succès, et par-dessus tout, la conviction que la victoire seule pouvait mettre un terme aux maux que l'on commençait à ressentir. Ces grands mobiles étaient balancés par ceux que le véritable patriotisme, l'amour-propre national offensé par une invasion téméraire, et le désir ardent de conserver une capitale regardée comme sacrée, présentaient à l'autre parti. Le résultat final de ces situations réciproques devait échap-

per à tous les calculs, et ne pouvait se manifester que par l'évènement.

Le 26, à deux heures du matin, Napoléon se rendit sur les hauteurs de Chewardino, où il communiqua à ses maréchaux les dispositions préparatoires du combat. Pendant la nuit, les Français établirent en arrière et à la gauche de ce village, deux batteries de 60 pièces chacune, destinées à protéger la marche des colonnes assaillantes.

A cinq heures et demie, le soleil, se dégageant d'un épais brouillard qui s'était élevé vers la pointe du jour, parut à l'horizon, et éclaira ces champs où allaient peut-être se décider les destinées de la plus belle partie du monde. Alors, au signal donné par les tambours, toute l'armée française prend les armes; les colonels, placés devant leurs régiments, font battre un ban, et tous les capitaines lisent à leurs compagnies l'ordre du jour suivant :

« Soldats !

« Voilà la bataille que vous avez tant désirée !
« Désormais la victoire dépend de vous; elle
« nous est nécessaire; elle nous donnera de l'a-
« bondance, de bons quartiers, et un prompt

« retour dans la patrie! Conduisez-vous comme « à Austerlitz, à Friedland, à Witebsk, à Smo- « lensk, et que la postérité la plus reculée cite « avec orgueil votre conduite dans cette jour- « née; que l'on dise de vous : il était à cette « grande bataille sous les murs de Moscou!

« Au camp impérial, sur les hauteurs de Bo- « rodino, le 7 septembre, à deux heures du « matin. »

Des cris mille fois répétés de *vive l'Empereur!* répondirent à cet énergique appel.

Alors le prince Poniatowski se mit en marche pour tourner le bois auquel appuyait la gauche des Russes. Le maréchal Davoust se porta aussi en avant, le long de la lisière du même bois, ayant la division Compans en tête.

A six heures du matin, le général Sorbier, qui était à la grande batterie de droite, donna le signal du combat en commençant le feu. Le général Pernetty, avec 30 pièces de canon, prit la tête de la division Compans, qui longeait les broussailles pour arriver devant les retranchements de la gauche des Russes. La division Desaix passa par les broussailles mêmes; celle de Friant demeura en réserve en avant de Chewardino; le prince Poniatowski atteignait la vieille

route de Smolensk, près de Jélnïa, et se portait sur Outitsa.

Dans le même temps, à la gauche, le vice-roi donna ordre au général Delzons d'emporter le village de Borodino, occupé par le régiment des chasseurs de la garde russe. Cette attaque, ordonnée pour fixer de ce côté l'attention des Russes, et les distraire du point principal qui était leur gauche, fut exécutée avec succès par le 106e de ligne formé en colonne. En vain les chasseurs de la garde se défendirent avec valeur pendant près d'une heure, ils furent obligés d'évacuer le village et de se replier derrière la Kolocza. Le 106e, animé par les avantages qu'il vient d'obtenir, se met à leur poursuite et passe le pont de cette rivière. Les chasseurs de la garde, voyant que ce régiment s'aventurait, revinrent sur lui, et aidés des 19e et 40e de chasseurs, qui se joignirent à eux, ils défirent complètement le 106e, dont les débris ne furent sauvés que par le 92e qui, se précipitant à leur secours, traversa la Kolocza, et parvint à les ramener à Borodino.

Pendant que ceci se passait sur la grande route, le feu augmentait sur le flanc gauche de la position; les progrès de l'ennemi, de ce côté, ne pouvaient être rapides, à cause de la difficulté

du terrein qui entravait sa marche ; ses colonnes, après avoir passé à travers un bois touffu et des broussailles où l'on ne trouvait pas même de sentier, devaient se reformer ensuite en colonnes d'attaque presque à portée de mitraille des batteries russes : aussi les têtes des divisions Compans et Desaix, foudroyées par le feu de ces batteries et des chasseurs répandus dans le bois, furent à plusieurs reprises ramenées dans le taillis; le général Compans y fut blessé, et le maréchal Davoust lui-même eut son cheval tué sous lui et reçut une contusion, ce qui ne l'empêcha pas de rester à la tête de ses troupes.

A sept heures, le plan d'attaque des ennemis reçut tout son développement. Le maréchal Ney se mit en marche, et se porta à la gauche de Davoust, sous la protection de la grande batterie établie près de Chewardino. La division Ledru ouvrait la marche : elle était formée en colonne d'attaque, ayant son dernier régiment en colonne par bataillons déployés à distance de division, prêt à former le carré et à servir de réserve; les divisions Marchand et Razout la suivaient successivement. Le corps de Junot, qui, pour la bataille, avait aussi été mis à la disposition de Ney, fut déployé sur deux lignes, en arrière du 3e corps. Le roi de Na-

ples mit aussi en mouvement sa cavalerie; le corps de Nansouty se porta derrière celui de Davoust; Montbrun fut destiné à appuyer l'attaque de Ney, et Latour-Maubourg marcha en réserve au centre, prêt à appuyer au besoin les deux premiers. Le vice-roi, après avoir confié la défense de Borodino à la division Delzons, passa lui-même la Kolocza avec les divisions Morand, Gérard et Broussier, et le corps de Grouchy, sur quatre ponts que le général Poitevin avait jetés pendant la nuit entre Borodino et Aleksinki. Le général Ornano, avec une division de cavalerie légère, resta en observation à la gauche, au-delà de la Woïna, vers Zakharcïno et Novoïé. Napoléon se posta près de la redoute disputée le 24, ayant la jeune garde et la cavalerie de la garde devant lui, et la vieille garde en arrière.

Le prince Bagration apercevant que l'ennemi déployait devant sa gauche une supériorité de forces, à laquelle les divisions du comte Woronzof et de Néwerofskoï auraient pu difficilement opposer une résistance efficace, donna ordre au général Touczkof de diriger sur-le-champ à leur soutien la division Konownitsyn. Il ordonna en même temps à la division des cuirassiers de Douka de passer le ruisseau de Sé-

ménowskoïé, et de s'avancer dans la petite plaine située à la gauche du village de ce nom. Koutousof, lui-même, sentit la nécessité de renforcer davantage la gauche, visiblement menacée par la masse des forces ennemies. Il tira sur-le-champ de la réserve, les régiments de cuirassiers de l'empereur, de l'impératrice et d'Astrakhan, avec huit pièces d'artillerie à cheval de la garde, et les dirigea vers la gauche de Séménowskoïé, où ils se postèrent derrière la 2e division de cuirassiers. Ce premier renfort fut suivi par les régiments Ismaïlowskoï et de Lithuanie de l'infanterie de la garde, par la brigade des grenadiers réunis annexée au 5e corps, et les compagnies d'artillerie de position de son altesse impériale, et du comte Arakczéïef.

Le prince Koutousof, voyant aussi qu'il pouvait sans danger dégarnir sa droite, qui n'avait devant elle que de faibles détachements, donna ordre au quartier-maître-général Toll de porter rapidement tout le corps de Baggowouth de la droite à la gauche. En attendant l'arrivée de ce corps, la gauche fut fortifiée par de nombreuses batteries fournies par l'artillerie de la réserve. Cette cumulation de forces sur un seul point prouve clairement que les deux partis avaient parfaitement senti que les hau-

teurs de Séménowskoïé étaient la clef de la position.

Les ennemis, résolus d'en venir à une attaque formelle, firent déboucher du bois des colonnes nombreuses, formées par les divisions Compans Desaix et Ledru, qui se portèrent sur les ouvrages établis en avant de Séménowskoïé. L'infanterie et l'artillerie russes, après les avoir laissé avancer jusqu'à portée de mitraille, les accueillit par un feu terrible, qui cependant ne put arrêter leur mouvement. Elles se jetèrent avec autant d'audace que d'impétuosité dans les intervalles des ouvrages, et essayèrent de les tourner par la gorge; les Français réussirent même à s'emparer momentanément de la deuxième flèche, qui fut enlevée par le 57e de ligne de la division Compans, tandis que le 24e léger, de la division Ledru, y pénétrait d'un autre côté; mais les bataillons de grenadiers réunis du comte Woronzof, formés en colonnes serrées, et secondés par les régiments de la division Néweroffskoï, des cuirassiers de Douka, et du 4e corps de cavalerie, chargèrent les ennemis à la baïonnette, les culbutèrent et en firent un grand carnage. Les Français ne purent remédier à ce désordre qu'en faisant soutenir la division Ledru par celle de Marchand, et par la

brigade de cavalerie légère de Beurmann, et en contenant les cuirassiers russes par une charge de la 1re brigade de la cavalerie de Bruyères. La mêlée devint sanglante; les deux partis y rivalisèrent de courage et d'opiniâtreté.

Le général Touczkof, qui jusqu'alors était demeuré oisif, entra aussi en action vers le même temps. Le prince Poniatowski, ayant débouché du bois sur le village d'Outitsa, délogea les chasseurs russes qui l'occupaient, et se forma dans la plaine en avant du village, malgré le feu violent des batteries russes. Le général Touczkof fut obligé d'abandonner la plaine pour se replier jusqu'aux hauteurs qui la terminent, où il prit position avec la division de grenadiers du comte Strogonof. Une vive fusillade, accompagnée d'une canonnade très-forte, s'engagea sur ce point et dura jusqu'à midi.

Le vice-roi avait placé sur les hauteurs de Borodino de fortes batteries destinées à balayer la position; mais elles furent à plusieurs reprises réduites au silence, par celles des Russes plus avantageusement postées. Les divisions Morand, Girard et Broussier, après avoir passé la Kolocza, engagèrent une fusillade soutenue avec les régiments de chasseurs qui défendaient les broussailles qu'elles devaient traverser.

Vers les neuf heures du matin, les maréchaux Davoust et Ney, ayant été renforcés par la division Friant, dirigèrent de nouvelles attaques contre les ouvrages en avant de Séménowskoïé. Pendant près d'une heure, les Russes, secondés par les charges des hussards de Soumy et Mariapol, et des dragons de Courlande et d'Orenbourg, que le général Barklay avait envoyés sous les ordres de Dorokhof, au secours de la gauche, résistèrent avec succès à toutes les tentatives des assaillants; mais ces derniers, redoublant d'efforts, réussirent enfin, vers les dix heures, à se rendre maîtres des trois flèches, d'où les Russes n'eurent pas le temps de retirer les pièces. Le général Dufour, à la tête du 15e léger, passa même le ravin de Séménowskoïé, et s'empara du village de ce nom. Le reste de la division Friant, disposée en réserve par brigades, appuyait ce mouvement. Le triomphe de l'ennemi ne fut pas de longue durée : les régiments de grenadiers de Kiew, d'Astrakhan, de Sibérie et de Moscou, conduits par le lieutenant-général Borosdin, se précipitèrent sur lui à la baïonnette, le culbutèrent et le menèrent battant jusqu'au bois. Le prince Charles de Mecklenbourg fut blessé à cette occasion.

Ce peu de succès ne découragea pas les gé-

néraux français; ils lancèrent de nouvelles colonnes d'infanterie qui, soutenues par les corps de cavalerie de Nansouty et de Latour-Maubourg, enlevèrent de rechef les flèches disputées; mais avant qu'elles aient pu s'y établir, elles furent chargées par la division Konownitsyn, qui les obligea à rentrer dans le bois, après avoir laissé au nombre des tués le général Romœuf, chef d'état-major du corps de Davoust. Du côté des Russes, le général-major Touczkof IVe, fut aussi tué.

Pendant que l'on se battait avec tant d'acharnement devant la gauche de la position, un combat non moins sanglant avait lieu au centre. Le vice-roi, après des efforts inouis, avait réussi à débusquer des broussailles qui entravaient sa marche, les chasseurs russes des 12e et 26e divisions, et avait débouché dans la plaine en face de la grande batterie bastionnée. La division Broussier se logea dans un ravin qui se trouva entre cette batterie et Borodino. La division Morand, soutenue par celle de Gérard, s'établit sur le plateau en face de la batterie.

La division Morand s'avança avec un aplomb admirable, sous une pluie de mitraille, contre la division Paskéwicz qui, entièrement écrasée par le nombre, ne put soutenir ses attaques, et

le général Bonnamy, avec le 30e de ligne, s'empara même de la grande redoute.

Les généraux Koutaïsof et Yermolof, convaincus que ce malheureux évènement pouvait fixer le sort de la journée en faveur de l'ennemi, en lui donnant la faculté de percer le centre de la position, se déterminèrent à y remédier sur-le-champ en se mettant à la tête d'un bataillon du régiment d'Outa, qu'ils tirèrent du corps de Doktorof, pour le diriger sur la batterie perdue. Sous la protection de ce bataillon, les débris dispersés de la division Paskéwicz se reformèrent en colonnes informes, et revinrent à la charge. Le général Raéffskoï les fit soutenir par le 18e régiment de chasseurs, tandis que les 19e et 40e de chasseurs attaquaient par leur gauche les Français qui occupaient la batterie, et que le général Wassilczikof, avec quelques régiments de la 12e division, les assaillait par leur droite. Le général Paskéwicz dirigea le reste de la 12 division sur les derrières des troupes françaises logées dans la grande batterie, et menaça de les couper du gros de la division Morand, demeuré sur le plateau.

Ces moyens combinés eurent le succès désiré. Le 30e de ligne accablé, fut rejeté en désordre sur sa division, après avoir laissé dans la bat-

terie la plus grande partie de son monde, et le général Bonamy qui fut fait prisonnier. Les fuyards furent vivement poursuivis par les escadrons de Korf, qui, d'après les ordres du général Barklay, s'était porté sur ce point avec les régiments de dragons de Sibérie et d'Irkoutsk. Cette cavalerie porta même le désordre dans la division Morand, que le vice-roi se vit obligé de faire soutenir par la division Girard, en portant cette dernière sur le flanc droit de la première. Les Français éprouvèrent de grandes pertes sur ce point; tout le plateau fut couvert de leurs cadavres. Les Russes eurent à regretter le général comte Koutaïsof, qui fut tué.

Le vice-roi n'ayant pu réussir à s'emparer de vive force de la redoute bastionnée, eut recours à son artillerie. Après avoir doublé ses batteries, il commença un feu épouvantable contre la grande redoute et les troupes qui la soutenaient. La 26e division, fortement entamée par tout ce qu'elle avait déja souffert, fut entièrement foudroyée. L'on fut obligé de la faire remplacer par la division Likaczeff, du corps de Doktorof, qui se prolongea par sa gauche.

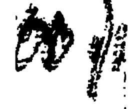
Cependant le maréchal Ney, voyant que l'attaque des flèches en avant de Séménowskoïê n'avançait pas, résolut de les tourner en portant

le corps de Junot dans l'intervalle qui se trouvait entre la gauche de la position et les troupes du général Touczkof. Si les ennemis avaient réussi à percer de ce côté, les affaires auraient pris une tournure d'autant plus fâcheuse, que, non-seulement ils auraient tourné les retranchements de Séménowskoié, mais que le général Touczkof même aurait été coupé du reste de l'armée, et par conséquent fortement compromis. Heureusement le lieutenant-général prince Gallitzyn qui, avec les régiments de cuirassiers, défendait la plaine à gauche de Séménowskoïé, fut soutenu à propos par la division du prince Eugène de Wurtemberg du corps de Baggowouth, et il parvint à culbuter et à faire rentrer dans le bois les têtes de colonnes de Junot, qui se disposaient à déboucher dans la plaine. De nouvelles tentatives de l'ennemi, pour le même objet, furent également neutralisées par des charges de cuirassiers secondées par le feu de l'artillerie à cheval de la garde. Les Westphaliens ayant porté de fortes colonnes dans un bois qui, par sa situation à la gauche des cuirassiers, présentait la facilité de les prendre en flanc; les régiments d'infanterie de Brzest, de Riasann, de Minsk et de Kremenczoug, du 2e corps, se précipitèrent sur elles, les taillèrent en pièces, et demeurèrent maîtres de ce bois.

L'attaque de Junot, quoique devenue infructueuse par elle-même, servit cependant à donner plus d'énergie à celle des Polonais. Le prince Poniatowski se voyant appuyé par sa gauche, fit avancer son corps, la droite en avant, pour emporter la batterie établie sur le mamelon auquel s'appuyait la gauche de la division des grenadiers du comte Strogonof. Ce poste était d'une importance d'autant plus majeure qu'il commandait tous les environs, et qu'en s'en rendant maître, l'ennemi se serait trouvé à portée de tourner entièrement la gauche du général Touczkof, qui n'aurait plus été en état de se maintenir sur la vieille route de Smolensk. Les colonnes ennemies attaquèrent avec ardeur, sous la protection d'une batterie de 40 pièces que le prince Poniatowski fit établir à la droite d'Outitsa. Le feu violent de la batterie russe et la fusillade des régiments de grenadiers de Saint-Pétersbourg et de Ékatérinoslaw, ne purent arrêter leur élan. Le mamelon fut emporté, et les Polonais continuant leurs mouvements, menacèrent de prendre en flanc et à dos la division de grenadiers russes. Le général Touczkof sentant combien ce moment était critique, se détermina à réunir tous ses moyens pour reprendre le poste perdu. Pendant que lui-même, à la tête du régiment

de Pawlowsk, arrêtait l'ennemi, il le faisait attaquer par les généraux comte Strogonof et Olssoufief; le premier, avec les régiments de Saint-Pétersbourg et de Ékatérinoslaw, soutenus par ceux des grenadiers du corps et du comte Arakczéïeff, et le second avec les régiments de Willmanstrand et de Bélosérsk, appartenant au 2e corps, et qu'il venait d'amener sur ce point. Le comte Strogonof réussit à enlever de nouveau le mamelon qu'il fit couronner aussitôt par 6 pièces de position. Les ennemis, découragés par les pertes qu'ils venaient d'éprouver, se retirèrent à une bonne portée de canon du mamelon, et se bornèrent à entretenir une vive canonnade. Dans cette attaque, le général Touczkof, blessé mortellement, dut laisser le commandement à Olssoufief, jusqu'à l'arrivée du général Baggowouth, qui s'y rendit bientôt après.

La bataille durait depuis près de six heures. Les ennemis avaient déja fait des sacrifices énormes, et cependant ils n'avaient pu parvenir à gagner un seul pouce de terrain sur la véritable position de l'armée russe. Napoléon impatienté, ordonna de nouveaux efforts. Le feu de l'ennemi, qui s'était ralenti vers midi, se ralluma avec une



nouvelle vigueur. Les Français réunirent plus de 400 pièces contre la gauche de la position; et

sous la protection de ces formidables batteries, de fortes colonnes reparurent dans la plaine en avant des flèches. Les Russes, voyant que le choc décisif allait avoir lieu, approchèrent aussi leurs réserves, et mirent jusqu'à 300 bouches à feu dans leurs batteries de la gauche. Le prince Koutousof ordonna même au général Miloradowich de filer par sa gauche avec le corps d'Ostermann, et le 2e de cavalerie, afin de servir de réserve au centre de l'armée. Il fut ordonné en outre au comte Platof avec ses kosaques, et au général Ouvarof, avec le premier corps de cavalerie, de passer la Kolocza à gué, au-dessous de Borodino, et d'attaquer la gauche du vice-roi. Le but de ce mouvement était de distraire l'attention de l'ennemi de sa droite, en lui donnant des inquiétudes sur l'extrémité opposée.

Devant Séménowskoïé, le combat s'était engagé avec un acharnement sans égal. Sept cents bouches à feu, réunies sur un espace d'environ cinq cents toises de développement, sillonnaient en tout sens la petite plaine située en avant de ce village, et vomissaient la mort sur les masses des défenseurs comme des assaillants. Dans ce terrible moment, de nombreuses colonnes ennemies tant infanterie que cavalerie, s'avancèrent avec une contenance assurée dans cette plaine

fatale, où l'enfer semblait avoir déchaîné toutes ses fureurs. En vain les Russes se flattèrent d'arrêter les assaillants, en dirigeant contre eux un feu des plus violents! Les colonnes de Ney, secondées de celles de Davoust, quoique mitraillées cruellement, resserraient leurs rangs éclaircis par les ravages du canon et de la fusillade des Russes, et continuaient leur mouvement avec une constance admirable. L'accroissement du danger ne faisait que redoubler l'ardeur et la bravoure du soldat français, foulant aux pieds les cadavres de ses camarades qui l'avaient précédé dans le chemin de la gloire, pour s'élancer avec fureur sur les flèches.

Le prince Bagration, voyant que l'ennemi gagnait du terrain, ordonna à ses troupes de marcher à sa rencontre. Toute la ligne des colonnes de l'aile gauche des Russes s'ébranla au pas de charge, et vint croiser la baïonnette avec celle des ennemis. Le choc fut terrible. Aucun des deux partis ne voulant céder la victoire qui semblait devoir dépendre de ce moment, il s'en suivit une mêlée affreuse, où, de part et d'autre, l'on épuisa les prodiges d'une valeur presque surnaturelle. Fantassins, cavaliers, artilleurs des deux partis, confondus pêle-mêle, présentaient le spectacle horrible d'une masse informe de com-

battants, qui se mesuraient corps à corps avec la rage du désespoir. Les réserves, bouillantes d'ardeur, mais retenues par la discipline, gardaient seules leurs rangs, et présentaient des masses immobiles. Quoique les ennemis fussent supérieurs en nombre, les Russes se soutenaient avec un égal avantage; mais des évènements funestes dus au hasard, vinrent bientôt après changer la face des affaires. Le prince Bagration, le comte de Saint-Priest son chef d'état-major, et plusieurs autres généraux furent blessés, et se trouvèrent obligés de quitter le champ de bataille. Les troupes privées de la direction de leurs chefs commencèrent à plier. Ce revers de fortune aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences, si le général Konownitsyn n'avait pris sur-le-champ le commandement vacant par l'absence du prince Bagration. Il retira toutes les troupes engagées derrière le ravin de Séménowskoïé, et prit poste sur les hauteurs de ce village, où il fit établir, avec une promptitude incroyable, de fortes batteries qui continrent les assaillants.

Ces derniers se voyant définitivement maîtres des flèches disputées, se déterminèrent à pousser leurs avantages. Les corps de cavalerie de Nansouty et de Latour-Maubourg reçurent l'ordre

de se porter en avant, au-delà du ravin de Séménowskoïé.

Avec ces grandes masses de cavalerie, le général français espérait déterminer la déroute de notre gauche, et fixer ainsi la victoire de son côté. Le corps de Nansouty surtout était destiné à tourner l'extrême gauche en culbutant les régiments d'infanterie de la garde d'Ismaïlowskoï et de Lithuanie, qui s'étaient formés à la gauche de la division Konownitsyn. Mais ces braves régiments déployèrent une intrépidité si rare, qu'ils méritèrent de servir de modèle de fermeté et de dévouement à toute l'armée. Écrasés d'abord par l'artillerie française, et environnés bientôt après par une nombreuse cavalerie, ils se formèrent en carrés, et repoussèrent trois charges consécutives que les cuirassiers de Saint-Germain dirigèrent contre eux. Ils furent soutenus par les régiments de cuirassiers de l'empereur, de l'impératrice et d'Astrakhan, qui fournirent plusieurs charges heureuses contre de la cavalerie et de l'infanterie; enfin les régiments de cuirassiers de Ekaterinoslaw et de Saint-Georges, complétèrent la défaite de l'ennemi en le rejetant au delà du ravin.

Napoléon, informé dans ce moment que sa gauche était assaillie par la cavalerie russe, jugea

à propos de ralentir les efforts de sa droite, pour se donner le temps d'examiner la manœuvre de ses ennemis. Le général Ouvarof, à la tête du premier corps de cavalerie, venait en effet de passer la Kolocza, et aidé des kosaques, il avait obligé la cavalerie légère d'Ornano à repasser la Waïna. La division Delzons qui soutenait le village de Borodino, n'eut que le temps de se former en carrés par régiments. Le vice-roi accouru de sa personne à sa gauche, se jeta lui-même dans le carré du 84e de ligne. Le général Ouvarof, après avoir essayé quelques charges, ne se voyant pas assez fort pour les entamer, prit le parti de repasser la Kolocza.

Rassuré pour sa gauche, l'ennemi concentra ses principaux efforts contre la grande redoute du centre. Le roi de Naples donna ordre au général Caulincourt, qui commandait le 2e corps de cavalerie, en remplacement du général Montbrun, tué peu de temps auparavant, de passer le ravin de Séménowskoïé entre ce village et la grande redoute, et de tâcher de pénétrer jusqu'à cet ouvrage que le vice-roi se préparait en même temps d'assaillir de son côté avec les divisions Girard, Morand et Broussier. Napoléon, désirant donner plus de vigueur à l'attaque du vice-roi, le fit soutenir par la légion de la

Vistule, restée jusqu'alors en réserve avec la jeune garde.

A la vue des forces prodigieuses que l'ennemi allait mettre en action contre le centre, le général Barklay résolut de le renforcer avec ses dernières réserves. Le corps d'Ostermann reçut l'ordre de se mettre en première ligne entre le village de Séménowskoïé et la batterie bastionnée, à la place du corps de Raeffskoï, qui se trouvait pour ainsi dire anéanti. Les régiments Preobajenskoï et Séménowskoï de l'infanterie de la garde, furent postés derrière le 4e corps. En arrière de ces deux régiments, l'on déploya les 2e et 3e corps de cavalerie. Ces derniers furent soutenus par les régiments des chevaliers-gardes et de la garde à cheval. Cette cumulation des réserves les exposait, à la vérité, aux coups des formidables batteries de l'ennemi; mais elle était devenue indispensable pour défendre efficacement la partie menacée.

La cavalerie du 2e corps français exécuta de la manière la plus brillante les ordres qu'elle avait reçus. Elle franchit avec audace le ravin de Séménowskoïé, et se précipita sur la ligne des Russes. Mais les régiments du corps d'Ostermann, et particulièrement ceux de Kexholm, de Pernaw et le 33e de chasseurs, firent bonne contenance,

et dirigèrent contre les escadrons ennemis un feu si bien nourri qu'ils ne purent résister. Caulincourt, qui avait réussi à la tête des cuirassiers de Wathier à dépasser la redoute bastionnée, et à y pénétrer par la gorge y trouva la mort, et le 5e de cuirassiers fut obligé d'évacuer l'ouvrage. Les 2e et 3e corps de cavalerie russe furent lancés à la poursuite des ennemis, et le colonel Zass, avec le régiment des dragons de Pskow, soutenu de quatre pièces d'artillerie à cheval de la garde poussa les fuyards jusqu'à leur infanterie.

Pendant que ces charges heureuses avaient lieu d'un côté de la redoute, les colonnes du vice-roi en approchaient de l'autre; les 21e de ligne de la division Girard, 17e de celle de Morand, 9e et 35e de celle de Broussier, l'attaquèrent de front et en flanc. Les bataillons de la division Likaczew qui la défendaient, déja affaiblis par les pertes qu'ils avaient essuyées, ne purent résister davantage. Le vice-roi, à la tête des 9e et 35e, tourna la redoute par sa gauche, et s'en empara. Les Russes qui l'occupaient ne voulurent point recevoir de quartier, et furent tous massacrés. Le général Likaczew, quoique accablé par une maladie cruelle et ses blessures, se précipita dans les rangs ennemis, avec l'espérance de partager le sort de ses braves soldats

en recevant une mort glorieuse; mais les marques de sa dignité trahirent sa généreuse résolution; les soldats français, jaloux de l'honneur de faire un prisonnier de distinction, le sauvèrent malgré lui.

Les ennemis, quoique maîtres de la grande redoute, n'en étaient pas plus avancés; le corps d'Ostermann, formé en arrière du ravin de Goritskoï et ayant à sa droite la division Kaptzewicz, du corps de Doctorof, présentait encore un front redoutable. Le général Grouchy, qui appuyait la gauche du vice-roi, voulant profiter du premier moment de consternation qu'il supposait que la perte de la grande redoute devait produire parmi les Russes, s'élança, à la tête de la cavalerie de Chastel, sur les bataillons de la division Kaptzewicz; mais le général Chévicz, avec les régiments des chevaliers-gardes et de la garde à cheval, se porta à sa rencontre en passant par les intervalles de l'infanterie. Ces deux régiments d'élite, en fournissant des charges répétées contre les escadrons français, parvinrent à les contenir jusqu'à l'arrivée des 2e et 3e corps de cavalerie, à l'aide desquels ils réussirent enfin à les culbuter et à les ramener sur leur infanterie. Ce succès arrêta les progrès de l'ennemi, qui se borna à répondre par le feu de son artillerie, aux batte-

ries que le général Miloradowich disposa sur les hauteurs, à la portée de mitraille en arrière de la grande redoute.

Il était trois heures après-midi; les Français à la vérité étaient maîtres de la grande redoute et des flèches en avant de Séménowskoïé, mais ces ouvrages n'étaient pour ainsi dire que les dehors de la position; celle que l'armée russe occupait derrière les ravins de Goritskoï et de Séménowskoïé, n'était point entamée. Ainsi, pour décider la victoire, les Français auraient dû livrer de nouveaux combats, soit en essayant d'en déposter de vive force les Russes, soit en renforçant convenablement le corps de Poniatowski, afin de lui donner les moyens de culbuter entièrement les troupes de Baggowouth et d'obliger le prince Koutousof à évacuer la position, en menaçant ses derrières et sa communication avec Moscou. Mais les deux armées, également épuisées et lasses de carnage, n'étaient plus disposées à renouveler leurs efforts. Napoléon lui-même, effrayé des pertes cruelles que la sienne avait éprouvées, fit suspendre toutes les attaques; cependant une canonnade furieuse entretint le combat pendant plusieurs heures, et ne se calma que vers les six heures du soir.

A neuf heures, l'ennemi essaya une dernière

attaque, et débouchant de Séménowskoïé, il parvint à se loger momentanément dans un bois situé en arrière de ce village; mais il en fut expulsé par le régiment des chasseurs de la garde de Finlande, qui le chargea à la baïonnette et le rejeta dans le village.

Pendant ce temps, le prince Poniatowski, informé des succès obtenus par le centre, s'était aussi déterminé à recommencer ses attaques contre les troupes russes qui défendaient le vieux chemin de Smolensk, et qui se trouvaient alors sous les ordres du général Baggowouth. Les bataillons polonais se reportèrent contre le mamelon auquel appuyait la gauche de Koutousof. Cette attaque fut secondée par la cavalerie de cette nation, qui arriva par le revers du mamelon presqu'au même instant que l'infanterie. Le mamelon fut enlevé, et les efforts du général Baggowouth pour le reprendre s'étant trouvés infructueux, ce général se vit obligé de rétrograder jusqu'à une hauteur qui domine les sources du ruisseau de Séménowskoïé.

A la nuit tombante, les corps français rétrogradèrent vers la position qu'ils avaient occupée au commencement de la bataille; leurs avant-postes furent laissés à Borodino, à Outitsa, et dans les broussailles en avant du front de l'armée russe.

D'un autre côté, le général Barklay s'appliqua à reformer sa ligne. Le corps de Doctorof reçut ordre d'appuyer sa droite au mamelon de Gorki. Le corps d'Ostermann remplit l'intervalle entre le 6e corps et le village de Séménowskoïé. A droite du mamelon de Gorki, se plaça le colonel Potemkin avec quatre régiments de chasseurs, ayant son flanc droit couvert par les kosaques. Le général Doctorof, qui succéda au prince Bagration dans le commandement de la 2e armée, reçut l'ordre de la reformer à la gauche du 4e corps, pour établir la liaison de celui-ci avec les 2e et 3e, qui, sous le commandement du général Baggowouth, occupaient, comme nous l'avons déja dit, la hauteur située près des sources du ruisseau de Séménowskoïé. Les corps de cavalerie furent placés en arrière de cette nouvelle ligne. La division d'infanterie de la garde, ayant derrière elle les divisions des cuirassiers, forma la réserve en arrière du centre.

Il paraît certain que le prince Koutousof avait l'intention d'accepter le combat le lendemain, dans la nouvelle position occupée par l'armée; mais les rapports des chefs de corps, reçus dans la nuit, ayant fait connaître les pertes énormes que l'on avait essuyées, lui firent changer de résolution. L'armée avait acquitté sa dette envers

Moscou, par d'éclatantes preuves de dévouement, dans la sanglante journée du 26. De nouveaux efforts avec des troupes aussi affaiblies, n'auraient fait qu'achever la désorganisation de l'armée, dont il importait surtout de conserver l'ensemble. Ces raisons déterminèrent le général en chef à se mettre en retraite sur Moscou, afin de se rapprocher des renforts qui devaient lui arriver de l'intérieur de l'empire. Le 27, à six heures du matin, tous les corps russes évacuèrent leur position et allèrent s'établir sur les hauteurs en arrière de Mojaïsk. Le quartier-général fut transféré à Joukowo. Les ennemis s'étant aperçus de cette retraite, attaquèrent, vers les dix heures du matin, l'arrière-garde russe, commandée par le comte Platof, et laissée sur le champ de bataille. Ce général se replia sur Mojaïsk, où il arriva à quatre heures après-midi; et ayant reçu l'ordre du général en chef de défendre cette ville jusqu'à la dernière extrémité, il y fit entrer toute l'infanterie de son arrière-garde; la cavalerie se déploya dans une plaine à la gauche de la ville. Malgré une vive canonnade des ennemis, l'arrière-garde se maintint dans la ville jusqu'à la nuit, qui mit fin au combat.

La terrible bataille de Borodino peut être considérée comme une des plus sanglantes qui aient

jamais été livrées; il est difficile de supputer au juste la perte des deux partis; mais d'après des calculs approximatifs, qui ne peuvent trop s'éloigner de la vérité, l'on doit évaluer celle des Russes à près de 50 mille hommes hors de combat, dont 15 mille tués, plus de 30 mille blessés, et environ 2 mille prisonniers. Les généraux-majors comte Koutaïsof et Touczkof 4[e] furent tués. Au nombre des blessés se trouvaient les lieutenants-généraux Touczkof 1[er], prince Gallitzin, prince Gorczakof, et les généraux-majors prince Charles de Mecklenbourg, comte Woronzof, comte Saint-Priest, Krétof, Bakhmeteff 2[e], Yermolof et Likaczew; ce dernier demeura prisonnier. Mais la perte la plus sensible pour l'armée russe fut celle du prince Bagration, blessé à la jambe. La blessure que l'on avait d'abord jugée peu dangereuse, empira de jour en jour, et ne tarda pas à priver la Russie d'un de ses meilleurs généraux; il mourut le 12 septembre, dans une terre du gouvernement de Wladimir. Le lieutenant-général Touczkof 1[er], mourut aussi à la suite de ses blessures. La perte éprouvée par les ennemis dut s'élever à 60 mille hommes hors de combat; ils eurent près de 20 mille hommes tués, et le nombre des prisonniers monta à plus de mille hommes. Les généraux Montbrun, Caulincourt, Plauzonne, Huart,

Compère, Marion, Lanabère, et comte de Lepel, furent tués. Il y eut trente généraux blessés, au nombre desquels se trouvaient Grouchy, Nansouty, Latour-Maubourg, Rapp, Compans, Morand, Desaix et Lahoussaye. Le général Bonamy, criblé de blessures, tomba entre les mains des Russes.

Les trophées militaires furent balancés comme la victoire; les Russes enlevèrent dix canons aux ennemis, qui, en revanche, s'emparèrent de 13 pièces russes.

L'empereur Alexandre, voulant donner une preuve de sa satisfaction aux troupes qui avaient combattu si vaillamment, accorda à tous les soldats une gratification de 5 roubles par tête. Le prince Koutousof fut élevé à la dignité de maréchal, et reçut 100 mille roubles. Les généraux et les officiers furent aussi récompensés.

Il paraît que Napoléon aurait pu décider la victoire en sa faveur, si, au lieu d'attaquer sérieusement la gauche de la position de l'armée, il n'avait fait que des démonstrations vigoureuses sur ce point, et porté une forte masse sur la vieille route de Smolensk, pour appuyer les opérations de Poniatowski contre le corps de Touczkof. Ce dernier n'aurait pu opposer une longue résistance aux forces supérieures qu'il aurait eu à combattre,

et les ennemis, en le poursuivant, se seraient trouvés en état de déboucher sur la grande route derrière l'armée russe, qui, coupée de Mojaïsk, et rejetée dans l'angle formé par la Moskwa et la Kolocza, se serait vue réduite à la position la plus déplorable. Il faut observer cependant que Napoléon se trouvait dans un pays qui lui était tout-à-fait inconnu, sans cartes, et sans moyens de se procurer des guides sûrs, aussi n'osait-il presque jamais s'écarter de la grande route. Mais si cette raison peut l'excuser de n'avoir pas poussé ses principales opérations sur le vieux chemin de Smolensk, en revanche rien ne peut le disculper d'avoir terminé, pour ainsi dire, la bataille à trois heures après-midi, dans un moment où de nouveaux efforts de sa part n'auraient pu manquer de fixer la victoire de son côté. Les dernières réserves des Russes se trouvaient déja engagées, tandis que la vieille et la jeune garde de France, avec leur cavalerie, formant plus de 20 mille hommes, n'avaient point encore pris de part au combat. Il est incontestable qu'en mettant en action les 32 bataillons et les 27 escadrons qui composaient ce corps d'élite, Napoléon eût réussi à culbuter définitivement l'armée russe, et à décider sa déroute pendant les quatre heures de jour qui restaient.

Le 28, l'armée russe, continuant sa retraite, vint à Zemlino; le quartier-général du prince Koutousof fut porté à Léontinka. (Voyez pl. II.) L'arrière-garde, composée de quatre régiments de chasseurs, du 1er corps de cavalerie, d'une compagnie d'artillerie à cheval, et de quelques régiments de kosaques, se maintint encore à Mojaïsk pendant une partie de la matinée; mais enfin trop vivement pressée par le roi de Naples, elle évacua la ville pour se replier sur l'armée. Le général en chef la voyant hors d'état de résister aux forces supérieures de l'avant-garde ennemie, la fit renforcer encore par deux régiments de chasseurs, quatre d'infanterie, et une compagnie d'artillerie de position. A l'aide de ce secours elle réussit non-seulement à se soutenir contre l'avant-garde française, mais même à la faire rétrograder de quelques werstes. Dans la nuit du 28 au 29, Platof fut rappelé, et le général Miloradowich le remplaça dans le commandement de l'arrière-garde.

Napoléon reprit l'ordre de marche sur trois colonnes, qu'il avait suivi avant la bataille de Borodino. Lui-même, avec le gros de l'armée, vint à Mojaïsk. Le prince Poniatowski se dirigea à droite, sur Fominskoïé, pour y gagner la grande route de Kalouga, qu'il devait suivre jusqu'à

Moscou. Le vice-roi, qui le lendemain de la bataille avait été rejoint par la division Pino, venue des environs de Witebsk, passa la Moskwa à Ouspenskoïé, et se porta à gauche sur Rousa, où il arriva le même jour. L'objet de ces corps était de surveiller les mouvements que les Russes auraient pu faire sur l'un ou l'autre flanc, et de déborder continuellement leur arrière-garde, pour l'empêcher de se soutenir long-temps contre l'avant-garde du roi de Naples.

Le 29, l'armée russe rétrograda jusque derrière la Nara, et prit poste à la gauche de cette rivière, près de Kroutitsa. Le quartier-général du prince Koutousof fut porté à Repitchi. Ce jour, l'avant-garde ennemie, renforcée par une nombreuse cavalerie, essaya de rejeter l'arrière-garde russe sur son armée. Cependant le général Miloradowich résolut de s'arrêter dans la position de Krymskoïé, à quatre werstes en avant de l'armée. La gauche de la position, appuyée à des marais, était défendue par un bataillon du 11e de chasseurs, répandu en tirailleurs dans les broussailles qui couvrent le versant des hauteurs de la gauche jusqu'au marais. Le 4e des chasseurs occupa les broussailles et un petit bois situés à la droite de la route, près du village de Krymskoïé. Les 40e et 38e de chasseurs, commandés par le

colonel Potemkin, et disposés en colonnes de bataillons à la droite du bois, formaient l'extrême droite. La réserve de cette aile était composée du 33ᵉ de chasseurs; celle de la gauche, du 36ᵉ et du 2ᵉ bataillon du 11ᵉ. Trois batteries établies au centre et sur les ailes défendaient les accès de la position, dont le centre était d'autant plus fort que l'on ne pouvait y parvenir qu'en suivant la grande route tracée dans un ravin étroit et encaissé, qu'enfilait directement la batterie du centre. Afin de ne point entasser inutilement les troupes sur un terrain très-resserré, les régiments d'infanterie de Boutyrki, de Tomsk, de Sophie et de Libau, furent placés au-delà de la petite rivière de Pollga.

C'est là que le général Miloradowich attendit l'ennemi, qui talonnait vivement la cavalerie et les kosaques laissés en arrière. A cinq heures du soir, le roi de Naples parut à la vue de la position; une partie de la cavalerie russe et des kosaques fut jetée sur la droite, afin de couvrir cette aile; le reste fut retiré derrière le centre pour lui servir de réserve. Incontinent l'ennemi commença l'attaque. Après avoir tâté la gauche et le centre, il se convainquit de l'impossibilité de forcer la position autrement que par la droite, où il porta alors ses principaux efforts. Des co-

lonnes épaisses d'infanterie, protégées par des batteries et couvertes de tirailleurs, débouchèrent des broussailles qui environnaient la position, et se dirigèrent vers le village de Krymskoïé. Elles furent arrêtées par le 4ᵉ régiment de chasseurs et par les colonnes du colonel Potemkin; mais l'ennemi redoublant d'efforts contre ce dernier, le général Miloradowich le renforça par un bataillon du 33ᵉ. A l'aide de ce secours et de la cavalerie russe de la droite, le colonel Potemkin réussit à conserver sa position. Cependant, cette première tentative échouée ne découragea pas l'ennemi; il renouvela l'attaque avec encore plus de vigueur. Miloradowich, de son côté, fit passer de nouveaux renforts aux troupes engagées; le 2ᵉ bataillon du 33ᵉ renforça le 4ᵉ régiment, et l'on fit même repasser la Pollga aux quatre régiments d'infanterie, qui, d'abord, avaient été placés au-delà de cette petite rivière. Les régiments de Boutyrki et de Tomsk demeurèrent en réserve sur la grande route; mais ceux de Libau et de Sophie furent dirigés à l'appui du colonel Potemkin. Ces mesures eurent le succès désiré: l'ennemi fut définitivement repoussé et rejeté dans les broussailles; sa cavalerie, qui se présenta pour arrêter l'élan des tirailleurs russes, fut chargée et culbutée par celle du général

Ouvarof. L'obscurité termina le combat, qui avait duré cinq heures avec beaucoup de vivacité. Les Russes eurent près de 2 mille hommes hors de ligne; la perte des Français fut plus considérable : le roi de Naples, déconcerté par la résistance qu'il éprouva dans ce combat, ne poursuivit que faiblement les jours suivants, et se borna à faire suivre les kosaques par sa cavalerie.

Le général Wintzingerode qui marchait à la hauteur de la droite de l'armée, fut renforcé par un régiment d'hussards et deux de kosaques, et reçut l'ordre d'observer la marche du vice-roi.

Le 30, l'armée russe se porta à Wésiorna; l'arrière-garde se replia jusqu'à Koubinskoié. Le 31, l'armée vint à Mamonowo et Miloradowich à Malaia-Wésiorna. Le camp de Mamonowo fut fortifié par quelques ouvrages de campagne, ce qui fit croire que le prince Koutousof voulait encore se mesurer avec l'ennemi avant de se résigner à l'abandon de Moscou. Mais il paraît que le général en chef n'avait fait ces dispositions que pour mieux dissimuler sa détermination d'évacuer la capitale. Il était d'autant plus urgent de faire croire aux troupes russes que l'on combattrait encore pour la défense de Moscou, que c'était peut-être l'unique moyen de les rete-

nir sous leurs drapeaux, et de les empêcher de se débander dans cette ville immense.

Le 1er septembre, l'armée se remit en marche, et vint prendre poste à 2 werstes en avant d'une des barrières de Moscou, nommée de Dorogomilow. La droite de l'armée fut appuyée à un coude de la Moskwa en avant du village de Fili, et la gauche aux hauteurs de Worobiéwo ; le centre s'étendait entre les villages de Troitskoïé et de Wolynskoïé ; la Moskwa qui à cet endroit forme une anse alongée, se trouvait derrière les lignes de l'armée, ainsi que le faubourg de Dorogomilow. La nouvelle position fut retranchée comme la précédente. L'arrière-garde rétrograda jusqu'à Sétounn.



Les Français continuaient aussi de s'avancer vers la capitale. Le vice-roi quitta Rouza le 30 août, et vint à Apolchina. Le 31, il arriva à Zwénigorod. Le même jour, Napoléon lui-même partit de Mojaïsk, et le 1er septembre il arriva à Béréski. Le vice-roi se porta à Bouzaïewo.



Dans la soirée du 1er, le prince Koutousof, quoique déterminé à abandonner Moscou, convoqua un conseil de guerre, afin de n'avoir l'air de s'être décidé à en venir à cette fâcheuse extrémité, que de l'avis de ses principaux lieutenants. Le conseil fut composé des généraux Bennigsen,

Barklay, Doktorof, comte Ostermann, Konownitsyn, et Yermolof, et du quartier-maître-général Toll. Le prince, après avoir exposé l'état des choses, demanda à chaque membre en particulier d'énoncer son opinion sur la question suivante : *Doit-on attendre l'attaque de l'ennemi dans la position occupée par l'armée, ou faut-il évacuer la capitale sans combat ?* Le général Barklay prit la parole, pour affirmer que la position n'était pas tenable, et pour proposer d'évacuer Moscou en se dirigeant sur Nijeneï-Nowgorod, qu'il regardait comme un point d'autant plus important, qu'il formait la liaison des provinces septentrionales avec les méridionales. Le général Bennigsen, soutenu par Doktorof, combattit cet avis, prétendant que la position était suffisamment forte, et que l'armée devait y accepter une nouvelle bataille. Le général Konownitsyn ouvrit un troisième avis. Il représenta que, quoique ne partageant pas l'opinion du général Bennigsen sur la prétendue bonté de la position de Fili, il croyait cependant qu'il était du devoir de l'armée de faire de nouveaux efforts, avant de se résigner à l'abandon de la capitale, et il proposait en conséquence de marcher à l'ennemi, et de l'attaquer partout où on le rencontrerait. Le comte Ostermann et Yermo-

lof se rallièrent à cet avis ; mais le dernier observa cependant, qu'il était nécessaire de savoir, si l'on avait reconnu les chemins qui devaient servir pour l'offensive projetée. Enfin, le colonel Toll, après avoir parlé dans le sens des généraux Barklay et Konownitsyn, au sujet du peu de sûreté de la position de Fili, représenta que le parti qui lui semblait le plus avantageux, était de faire exécuter à l'armée une marche de flanc par lignes et par la gauche, afin de l'établir dans une position latérale, la droite à Worobiéwo, la gauche entre la vieille et la nouvelle route de Kalouga, dans la direction des villages de Chatilowo et de Woronzowo. Dans cette nouvelle position, l'armée eût évité le grave inconvénient d'avoir une grande ville immédiatement derrière ses lignes ; d'ailleurs le colonel Toll pensait que, dans le cas d'une retraite, elle pourrait s'effectuer par la vieille route de Kalouga.

La divergence des opinions émises par les membres du conseil, donnait au général en chef toute la latitude nécessaire pour rejeter ces avis, dont aucun n'était absolument exempt d'inconvénients. La question débattue, réduite à sa plus simple expression, pouvait être énoncée ainsi : *La conservation de l'armée importe-t-elle plus au salut de la patrie que celle de la capi-*

tale? La réponse ne pouvant être qu'affirmative, il en résultait qu'il eût été inconséquent de risquer le plus pour le moins. Cependant, il était difficile de se dissimuler que livrer une nouvelle bataille, c'était s'exposer à une chance bien hasardeuse. L'armée russe, campée aux portes de Moscou, présentait à la vérité un total d'environ 90 mille hommes sous les armes; mais il n'y avait dans ce nombre que 65 mille hommes de vieilles troupes régulières, et 6 mille kosaques; le reste était composé de recrues et de milices que l'on avait réparties, après la bataille, dans les différents corps. Plus de 10 mille de ces miliciens n'avaient pas même de fusils, et n'étaient armés que de piques. Avec une armée composée d'éléments encore si imparfaits, aller affronter les 120 mille hommes que Napoléon avait à ses ordres, c'eût été s'exposer à une défaite trop probable, et dont les résultats eussent été d'autant plus funestes que Moscou n'aurait pas manqué alors de devenir le tombeau de l'armée russe, obligée dans sa retraite de défiler à travers le labyrinthe des rues de cette immense ville.

Ces raisons semblaient devoir donner la préférence au sentiment du général Barklay; mais tout en souscrivant à son avis sur l'abandon de la capitale, l'on ne pouvait adopter la direc-

tion de retraite qu'il proposait. L'armée en se basant sur Nijenei-Nowgorod, aurait suivi une ligne intermédiaire qui ne présentait de liaison directe, ni avec les provinces du nord, ni avec celles du midi; de façon que pour conserver le mince avantage de quelques faibles communications avec les premières, l'on aurait compromis celles bien plus importantes avec les gouvernements méridionaux, les plus fertiles en ressources de tout genre.

Il est incontestable que le parti le plus avantageux eût été de se conformer à l'avis du colonel Toll, en gagnant les routes de Kalouga ou de Toula, où, non seulement l'on aurait eu les communications libres avec le midi, mais d'où l'on aurait même eu la faculté de menacer la ligne d'opérations de l'ennemi qui passait par Smolensk et Mojaïsk. Malheureusement la marche de flanc par la gauche qu'il eût fallu exécuter à la vue de l'ennemi, pour atteindre ces routes, pouvait être trop facilement interceptée par les Français, qui n'avaient pour cela qu'à se prolonger par leur droite. En effet, la direction de la marche du prince Poniatowski, suivant la nouvelle route de Kalouga, débordait déja la gauche des Russes, et eût facilité aux ennemis l'exécution de cette contre-manœuvre.

Toutes ces difficultés n'échappèrent point à la pénétration du prince Koutousof. Il parla à son tour, et considérant que la perte de Moscou n'était pas celle de la Russie, il déclara qu'il regardait comme son premier devoir de conserver l'armée, de se rapprocher des renforts qu'il attendait, et enfin, de profiter de la cession même de la capitale, pour tendre à l'ennemi un piége où sa ruine deviendrait infaillible; qu'en conséquence il était décidé à abandonner Moscou pour prendre la route de Kolomna. Ces paroles mémorables que l'évènement a rendues prophétiques, doivent condamner au silence les détracteurs de Koutousof, qui auraient voulu n'attribuer qu'à un heureux hasard les grands succès obtenus par lui, à la fin de la campagne. Tous les militaires dont la prévention n'aura point faussé le jugement, ne refuseront pas de reconnaître que celui qui pouvait ainsi prévoir l'avenir, devait déja avoir fixé dans sa tête les moyens de le maîtriser.

Les membres du conseil de guerre n'ayant pas d'objections à présenter contre la détermination du général en chef, les ordres furent expédiés sur-le-champ pour la mettre à exécution. L'opération projetée par le maréchal, était en effet la manœuvre la plus avantageuse vu les circon-

stances. La route de Kolomna se dirigeait aussi vers les provinces méridionales, et l'armée pouvait la suivre avec d'autant plus de sécurité, que dans cette marche elle devait avoir son flanc, le plus rapproché de l'ennemi, couvert par le cours de la Moskwa. Mais cette direction, choisie par Koutousof, doit être admirée, surtout comme opération préparatoire de la manœuvre sublime qui reçut son développement peu de temps après; il est permis même de supposer que, dès cette époque, celle-ci avait été déja conçue par l'habile général en chef.

Le 2 septembre, jour de deuil éternel pour les cœurs vraiment russes, l'armée leva le camp de Fili, à trois heures du matin, et pénétra, par la barrière de Dorogomilow, dans la ville qu'elle devait traverser dans sa plus grande longueur, pour sortir par la barrière de Kolomna. Comme la décision du conseil de guerre avait été tenue secrète, les troupes n'en eurent connaissance qu'en entrant en ville. La consternation se répandit dans tous les rangs; Moskou présentait l'aspect le plus lugubre; les maisons paraissaient désertes, et l'on ne rencontrait dans les rues que quelques habitants qui se hâtaient de fuir, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. La marche de l'armée, quoique exécutée



avec un ordre admirable, vu la circonstance, avait plutôt l'air d'une pompe funèbre que d'une marche militaire. La contenance morne et abattue des troupes faisait assez voir combien elles étaient touchées de la cruelle nécessité d'abandonner à l'ennemi l'antique Moscou, qu'elles étaient habituées à regarder comme l'ame de l'empire russe; des officiers et des soldats pleuraient de rage et de désespoir. Le commandant de Moscou, ayant reçu l'ordre d'évacuer aussi la ville avec le régiment de garnison qui s'y trouvait, se mit en marche, précédé d'une musique bruyante, pour rejoindre les colonnes de l'armée qui défilaient dans les rues. Le contraste frappant de cette troupe si inconvenablement gaie, avec la disposition sombre de tous les esprits, fit naître de violents murmures parmi les braves échappés aux horreurs de Borodino. *Quel est ce traître qui se réjouit des maux de la patrie*, s'écriait-on de toutes parts? Les chefs se précipitèrent vers cette colonne pour faire taire sa musique, et ils n'y réussirent qu'avec peine. Le commandant était un brave militaire, mais étranger; il ne pouvait comprendre pourquoi l'on prétendait l'empêcher d'évacuer sa place avec les honneurs de la guerre.

L'armée, après avoir traversé Moscou, fit en-

core 15 werstes sur la route de Kolomna, et s'arrêta près de Panki où le prince Koutousof prit son quartier-général. Toutes les troupes russes n'avaient point encore évacué la ville, que le roi de Naples, avec l'avant-garde française, parut à la barrière de Dorogomilow, et se disposa à poursuivre l'arrière-garde russe. Un combat engagé dans les rues de Moscou aurait pu amener la ruine entière de cette arrière-garde et la perte d'une partie du matériel de l'armée russe; aussi le général Miloradowich, pour prévenir ce malheur, se décida-t-il à envoyer un parlementaire au roi de Naples, pour lui annoncer que si les Français l'attaquaient pendant qu'il traverserait la ville, il était résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de s'ensevelir sous les ruines de la capitale, à laquelle il ferait mettre le feu sur-le-champ. Cette menace fit naître des pourparlers, dont le résultat fut une convention verbale, par laquelle le roi de Naples s'engagea à ne pas inquiéter la sortie des Russes de Moscou. Il fut même stipulé que tous les individus appartenant à l'armée, ainsi que tous les effets militaires que les Français trouveraient encore en ville, auraient libre sortie jusqu'à 7 heures du soir. Cet accord, dont tout l'honneur est au général Miloradowich, permit d'achever l'évacuation

de la capitale, sans autre perte que celle des individus dangereusement blessés, que l'on fut obligé de laisser dans les hôpitaux. L'arrière-garde russe, après être sortie de la ville, s'arrêta à Wiasowka, à 6 werstes de la barrière de Kolomna. Le général Raéffskoï en prit le commandement, en remplacement du général Miloradowich, qui rejoignit l'armée. Le général Wasilczikof eut le commandement des avant-postes. Le général Wintzingerode, avec son détachement, se posta sur la route de Moscou à Pétersbourg; un autre détachement de cavalerie et d'infanterie fut envoyé sur la route de Wladimir, pour escorter un grand convoi de voitures chargées d'effets précieux appartenant à l'état et aux particuliers, que l'on transportait de Moscou à Nijeneï-Nowgorod.

Le roi de Naples, après avoir laissé défiler l'arrière-garde russe, entra à Moscou à une heure après midi. Arrivées près du Kremlin (1), les troupes françaises furent assaillies par une fusillade assez vive des murs de cette enceinte; c'était une troupe de malheureux habitants de Moscou, qui consultant plus leur désespoir que les moyens

(1) Le Kremlin est une espèce de citadelle triangulaire, entourée d'épaisses murailles et de hautes tours, et située au centre de la ville, sur la rive gauche de la Moskwa.

qu'ils avaient à leur disposition, avaient formé le projet de défendre l'entrée du Kremlin; mais ce faible obstacle ne pouvait arrêter long-temps des troupes aguerries. Les portes furent bientôt enfoncées et l'attroupement dissipé. Le roi de Naples continua sa marche, et vers le soir ses avant-postes furent poussés au-delà de la ville, sur la route de Kolomna, près du village de Karaczarowo.

L'empereur Napoléon, ayant été informé que les Russes cédaient la ville sans combat, se rendit à la barrière de Dorogomilow, où il attendit plusieurs heures la députation qu'il supposait que les magistrats de la ville lui enverraient pour lui en présenter les clefs. Il ignorait encore que les Russes, en se résignant au sacrifice de leur capitale, s'étaient déterminés à le rendre aussi complet que possible. Ce fut avec une surprise extrême qu'il apprit que non-seulement les employés publics, mais même la plus grande partie des habitants avaient abandonné la ville. Furieux de manquer une occasion de déployer l'appareil du triomphateur, il se rendit au Kremlin, sans autres acclamations que celles avec lesquelles ses troupes l'accueillaient habituellement. Cette entrée, qui contrastait si fort avec celle de Napoléon dans les autres capitales de ses enne-

mis, répandit une espèce de consternation parmi les Français eux-mêmes. Au sein de la victoire, ils n'éprouvaient que des sensations sinistres, et en recueillant enfin le prix de leurs efforts à Borodino, ils semblaient moins des triomphateurs que des victimes qu'une main invisible conduisait au lieu du sacrifice. L'on eût dit qu'ils pressentaient les désastres que la catastrophe qui allait frapper Moscou, devait répandre sur eux.

Quelques mois avant la guerre, le comte Rostopchin avait été nommé gouverneur-général de Moscou. Pendant tout le cours de la campagne il avait réussi à réprimer les mouvements tumultueux d'une populace, que les malheurs de la guerre plongeaient dans le désespoir. Moins militaire que citoyen zélé, il avait cru à la possibilité de défendre la ville pied à pied, et pris toutes les mesures nécessaires pour enflammer les habitants du désir généreux de seconder les efforts de l'armée. La résolution du prince Koutousof d'évacuer Moscou, fut un coup de foudre pour son ame patriote. Mais dans ce moment même il ne négligea pas le seul moyen qui lui restait de servir son pays. Ne pouvant plus rien pour le salut de la ville confiée à ses soins, il se détermina à utiliser sa perte en la ruinant de fond

en comble. Ce projet, digne d'un Scévola, fut exécuté habilement (1). Tant que les troupes russes étaient en ville, l'on n'aurait pu y mettre le feu sans nuire à leur retraite; mais l'on disposa des matières combustibles dans plusieurs maisons,

---

(1) Ce qu'on vient de lire sur l'incendie de Moscou avait été communiqué au comte Rostopchin par l'auteur, à qui il avait demandé de voir les mémoires rédigés pour servir de canevas à cet ouvrage. Le comte ne paraît pas avoir été toujours empressé à dire *sa vérité;* car il renvoya ces mémoires sans y faire la moindre objection. Comment prévoir après cela, que dix ans plus tard, il envisagerait les choses sous un aspect différent, et jugerait à propos de publier *cette vérité.* On aurait mauvaise grace de ne pas en croire un homme qui, par une généreuse mais tardive sincérité, se dépouille lui-même de la couronne civique pour se rejeter dans la foule : cependant, d'un autre côté, les renseignements les plus positifs ne permettent pas à l'auteur de douter que l'incendie de Moscou n'ait été préparé et exécuté par les autorités russes. Dès lors il ne reste aucun autre moyen de concilier des versions si différentes, que de supposer que le comte Rostopchin avait à cette époque, sous ses ordres, quelque personnage à grand caractère qui agissait à son insçu. L'auteur, s'arrêtant à cette opinion, n'a pas cru devoir faire de changement à son texte, puisque les faits y sont racontés avec exactitude. Il se borne seulement à prévenir ses lecteurs, qu'ils devront rapporter au personnage en question, les éloges si injustement prodigués à M. le comte.

et l'on répandit par la ville une troupe d'incendiaires salariés et dirigés par quelques officiers de l'ancienne police de Moscou, qui y demeurèrent déguisés. Le comte Rostopchin avait même pris la précaution d'emmener avec lui les pompes et les autres instruments de secours contre les incendies. Ces mesures eurent le succès désiré. Dès la soirée du 2, le feu se manifesta à la bourse, et le lendemain d'autres incendies éclatèrent en différents quartiers de la ville, malgré tous les efforts des Français pour les éteindre. Outre les incendiaires apostés, des particuliers allumaient eux-mêmes leurs propres maisons sans en avoir reçu l'ordre et uniquement par un mouvement de rage contre les ennemis; enfin, le 4, un vent violent s'étant élevé, l'embrasement devint général, et fit évanouir tout espoir de conserver la ville. Napoléon lui-même n'osa rester au Kremlin, et alla se réfugier dans le château de Pétrowskoïé, à deux werstes au-delà de la barrière de Pétersbourg. Il ne retourna au Kremlin qu'après que l'incendie eut entièrement cessé, ce qui n'eut lieu que le 8. Les neuf dixièmes de la ville se trouvèrent consumés, le reste fut abandonné au pillage.

La destruction de Moscou fut, pour la Russie, un évènement avantageux sous tous les rapports. Par là on priva Napoléon des ressources qu'il

espérait y trouver; d'ailleurs, la capitale une fois détruite, les partis pusillanimes n'étaient plus proposables. Ceux qui, pour conserver les richesses de Moscou, auraient penché vers la paix, désespérés de leur perte, ne pouvaient plus songer qu'à la vengeance. Un sacrifice aussi grand, aussi inoui, que celui de la capitale, faisait assez voir l'énergie d'un gouvernement déterminé à tous les sacrifices, plutôt que de plier sous un joug honteux. Cette résolution, manifestée d'une manière aussi éclatante, tout en relevant le courage des Russes, dut nécessairement abattre celui des ennemis. Napoléon, en dirigeant tous ses efforts sur Moscou, croyait frapper au cœur la Russie, qu'il estimait déja terrassée par la prise de son ancienne capitale. Quel dut donc être son effroi lorsqu'il vit que les Russes ne la considéraient que comme un grand amas de pierres, auquel la destinée de la Russie n'était nullement attachée, et qu'ils se préparaient à la guerre avec plus d'ardeur que jamais? Dès lors il dut pressentir le dénouement tragique de son entreprise. En outre, Moscou n'ayant commencé à brûler qu'après l'entrée des Français, il devenait facile de persuader au vulgaire que c'étaient les ennemis qui y avaient mis le feu. Cette opinion, en exaspérant le peuple des campagnes,

donna un caractère plus prononcé à la guerre nationale qui s'allumait sur les derrières de l'armée française.

L'armée russe, après avoir séjourné le 3 à Panki, se remit en marche le 4, traversa la Moskwa, au pont de Borowskoï, et prit poste sur la rive droite. Le quartier-général fut porté à Koulakowo. Le gros de l'armée française bivouaqua autour de Moscou, mais le roi de Naples, avec son avant-garde, fut lancé sur la route de Kolomna, à la poursuite des Russes. Le 4 au matin, le général Sébastiani, qui commandait ses avant-postes, envoya un parlementaire au général Raéffskoï, pour lui annoncer qu'ayant reçu l'ordre de s'emparer de la hauteur entre Wésowka et Karaczarowo, qui domine toute la plaine jusqu'à Moscou, il engageait les Russes à la lui céder sans combat, afin d'éviter une effusion de sang inutile. La retraite de l'armée, obligeant aussi l'arrière-garde à rétrograder, le général Raéffskoï accéda à la demande de Sébastiani; mais les Français ne désiraient se saisir de cette hauteur que pour dérober le mouvement de leur avant-garde, et à peine en furent-ils maîtres, qu'ils commencèrent à pousser en avant avec vivacité. Le général Raéffskoï, avec l'infanterie de l'arrière-garde, avait déja suivi le

mouvement de l'armée; il ne restait au général Wassilczikof que de la cavalerie et une douzaine de pièces de canon. Depuis midi jusqu'au soir, il défendit pied à pied le terrain depuis Wésowka, où commença l'action, jusqu'à Panki, dont les ennemis ne s'emparèrent que vers le coucher du soleil. Le gros de l'arrière-garde s'arrêta pour la nuit à Ostrowtsy.

Le prince Koutousof, ayant jugé que les deux marches exécutées par l'armée, sur la route de Kolomna, devaient avoir fait prendre le change à l'ennemi en lui persuadant que les Russes ne songeaient qu'à repasser l'Oka, résolut de ne plus différer davantage de se rapprocher de la route de Smolensk, afin de se mettre en mesure d'intercepter l'unique ligne d'opérations de l'armée française. Cette pensée, qui dénote la portée des vues militaires du général en chef, fut réalisée avec habileté, et mit un terme aux malheurs de la Russie. Le 5, de grand matin, l'armée russe, levant le camp de Koulakowo, se remit en marche, et les colonnes, faisant une conversion à gauche, remontèrent la rive droite de la Pakhra, qui couvrait cette marche de flanc. L'armée passa la nuit sur la route de Moscou à Kachira. L'infanterie de l'arrière-garde demeura pendant toute la journée sur la rive droite de la

Moskwa, sur les hauteurs du pont de Borowskoï, tandis que la cavalerie amusait l'ennemi par une escarmouche insignifiante sur la rive opposée. Dans la nuit cette cavalerie repassa aussi la rivière et détruisit le pont; après quoi, toute l'arrière-garde suivit le chemin qu'avait pris l'armée. On ne laissa sur la route de Kolomna que deux régiments kosaques aux ordres du colonel Jefrémof. Le 6, les troupes continuèrent à remonter la Pakhra; l'armée bivouaqua sur la grande route de Moscou à Serpoukhof; le quartier-général fut porté à Koutousowo; l'arrière-garde s'établit à Podolsk, sur la Pakhra; ce jour, le maréchal Koutousof nomma le général Konownitsyn en qualité de général de service (1) de toutes les armées. Le 7, l'armée remonta encore la Pakhra, et vint prendre poste à la gauche de cette rivière, près de Krasnaïa-Pakhra. Cette dernière marche compléta le beau mouvement circulaire que l'armée russe traçait autour de Moscou. Dès lors, l'unique ligne de communication de l'ennemi, la route de Smolensk, se trouva interceptée, et des partis, lâchés de tous côtés, infestèrent cette route et toute la contrée environnante. En se basant sur Ka-

(1) C'était le chef du personnel et des chancelleries.

louga, les Russes gagnaient, en outre, la facilité de se servir des grands magasins formés dans cette ville, pendant le séjour des armées aux environs de Smolensk. Le 8, une avant-garde, commandée par le général Miloradowich, et composée du 8e corps et du 1er de cavalerie, se plaça à Dessna pour couvrir le front de l'armée, dont le flanc droit se trouvait protégé par l'arrière-garde du général Raéffskoï, composé du 7e corps et du 4e de cavalerie, qui s'établit à Loukownïa, près du confluent de la Dessna avec la Pakhra. Le 9, l'armée repassa la Pakhra, et vint occuper une position que le général Bennigsen avait reconnue sur la rive droite de cette rivière; le même jour, le général Dorokhof, avec un gros parti, composé du régiment des dragons de la garde, de celui des hussards d'Elisabethgrad, et de trois régiments de kosaques, avec deux pièces d'artillerie à cheval, partit de Dessna, et se dirigea vers la route de Mojaïsk à Moscou.

Les trois marches de flanc que l'armée russe venait d'exécuter pour ainsi dire à la vue de l'ennemi, quoique assez délicates, ne furent cependant pas inquiétées : l'on fut redevable de cette tranquillité au général Wassilczicof, qui fit manœuvrer l'extrême arrière-garde avec une

précision rare. Il réussit si complètement à dérober ses mouvements aux Français, que pendant plusieurs jours ils n'en eurent aucune connaissance; même dans la journée du 10, le général Sébastiani, après avoir passé la Moskwa à Borowskoï, alla courir après les deux régiments de Jefrémof, jusqu'à la ville de Bronnitsy, croyant toujours suivre les traces de la grande armée. Le colonel Jefrémof, en se repliant lentement par la route de Kolomna, se plaça à Starnikowo.

Enfin, les ennemis s'étant ravisés, cessèrent leurs inutiles poursuites vers la route de Kolomna et se rabattirent sur celle de Kalouga. Le 11, le roi de Naples parut à Jam, se dirigeant sur Podolsk; le même jour, les arrières-gardes russes reçurent ordre de se rapprocher de l'armée; le général Miloradowich se replia jusqu'à Wetoutinka, et le général Raéffskoï jusqu'à Poliwanowo, où il y avait un pont sur la Pakhra, ce qui lui donnait la faculté de surveiller les deux rives de la rivière. Le 12, l'ennemi remontant la rive gauche de la Dessna, vint attaquer les avant-postes du général Miloradowich, sans pouvoir toutefois réussir à les déloger du village de Dessna. Cependant ce mouvement du roi de Naples, par sa droite, n'était que pour donner le change aux Russes. Le 13, il fit occuper le

village de Doubrovitsa, situé au confluent de la Dessna et de la Pakhra, tandis que ses principales colonnes, débouchant de Podolsk, se portaient par la rive droite de la Pakhra, en suivant la route de Nikitik à Wéréïa, qui passe par Czirikowo, village situé près de la vieille route de Kalouga, à 5 werstes en arrière de Krasnaïa-Pakhra, et par conséquent aussi en arrière de la position occupée par l'armée. (Voyez pl. 2.)

Le général Raéffskoï, sentant la nécessité d'occuper cette route afin de couvrir les communications de l'armée, détacha le général Paskéwicz avec sa division et le régiment des hussards d'Akhtyrsk. Le général Paskéwicz passa la Pakhra à Poliwanowo, et prit la direction du village de Znobichino, dans les environs duquel il rencontra le comte Ostermann, que le maréchal Koutousof, inquiet lui-même pour ses communications, venait de détacher sur la même route de Nikitik à Wéréïa, avec son corps d'armée et celui de cavalerie de Korf. Le comte Ostermann, avec son infanterie, se logea dans les bois, en arrière de Nemczinino, ayant ses avant-postes de cavalerie au-delà d'Alexandrowo, et sa droite protégée par le détachement de Paskéwicz, qui se plaça à Satino, sur la Mocza. Vers le soir, l'ennemi occupa Znobichino. Le gé-

néral Raéffskoï, craignant d'être tourné par sa droite, quitta Poliwanowo et se replia jusqu'à Pykcževo.

Dans ces circonstances, le général Bennigsen proposa de faire exécuter au gros de l'armée un mouvement par sa droite pour attaquer et rejeter sur Podolsk tout ce qu'il y avait d'ennemis à la droite de la Pakhra. Il est certain qu'en suivant ce projet, l'on aurait pu battre le roi de Naples qui n'avait avec lui que sa cavalerie et le corps de Poniatowski, tandis que tout le reste de l'armée française était demeuré à Moscou et dans les environs. Mais il faut observer qu'à cette époque l'on ignorait encore que le roi de Naples n'était pas soutenu, et l'on supposait, au contraire, Napoléon avec toutes ses forces près de Podolsk. En raisonnant d'après cette hypothèse, il devient évident que le maréchal n'eut pas tort de rejeter le projet de combattre entre Krasnaïa-Pakhra et Podolsk. Si la chance eût tourné contre les Russes, l'ennemi aurait pu les couper de Kalouga et les rejeter sur Wéréïa et Mojaïsk. Dès lors la campagne était perdue, et Napoléon se plaçant entre l'armée russe et les provinces méridionales de l'empire, l'eût privée de toutes les ressources de ces fertiles contrées, et l'eût forcée de prendre la ligne défectueuse

de Wolokolamsk sur Twer ou Staritsa. Ce résultat était trop dangereux pour que le prince Koutousof voulût en courir les risques; d'ailleurs, il attendait de nouveaux renforts par la route de Kalouga, et il se décida sagement à éviter un engagement sérieux jusqu'à l'arrivée de ces renforts.

Le 14, l'armée russe rétrograda de Krasnaïa-Pakhra jusqu'à Babenkowo. Les arrières-gardes de Miloradowich et de Raeffskoï se réunirent à Krasnaïa-Pakhra, et le général Miloradowich en prit le commandement. Le 15, il y eut alerte à l'arrière-garde. L'ennemi parut inopinément à la droite de la Pakhra, à une demi-werste environ de la droite de la position occupée par l'arrière-garde. Le général Wassilczikof se porta sur-le-champ à sa rencontre avec le régiment des hussards de la garde, et par des charges réitérées il réussit à le contenir pendant le temps nécessaire pour faire repasser la Pakhra à une partie de la cavalerie russe, qui se trouvait encore sur la rive gauche de cette rivière; après quoi toute l'arrière-garde se mit en retraite, et vint prendre poste entre Czirikowo et Golokhwastowo. Le comte Ostermann, pressé par l'ennemi, se replia aussi jusqu'à Okoulowo. Le général Paskéwicz suivit ce mouvement, et demeura réuni au 4^e^

corps. Le 16, le comte Ostermann passa la Mocza, et prit poste à Czirikowo-Bakhmétéwo, sur le chemin de Podolsk à Woronowo.

Le 17, le roi de Naples se porta en avant par les chemins qui de Podolsk mènent à Czirikowo et à Woronowo. Le prince Poniatowski occupa même, à deux heures après-midi, le village de Czirikowo que les Russes avaient commis la faute de dégarnir; mais l'ennemi ayant négligé de s'établir en forces dans le bois qui s'étend depuis ce village jusqu'à Golokhwastowo, et qui couvrait le flanc droit de l'arrière-garde du général Miloradowich, les Russes s'appliquèrent à l'en déloger, et non-seulement ils y réussirent, mais à la nuit tombante ils réoccupèrent même Czirikowo. Le général français Ferrier se trouva au nombre des prisonniers. Dans le même temps, le comte Ostermann fut aussi attaqué; les ennemis déployèrent devant lui environ 5 mille chevaux, et firent passer de l'infanterie dans un bois qu'il avait à sa droite; cependant ils ne purent obtenir aucun succès.

Le maréchal jugeant à la mollesse des attaques de l'ennemi qu'il n'était pas en forces devant lui, eut un moment la pensée de suivre l'avis du général Bennigsen, qui proposait d'accepter une bataille dans la position de Babenki; mais in-

formé par le quartier-maître-général que l'on avait reconnu une bonne position près de Taroutino, au confluent de l'Istia et de la Nara, il se décida à continuer sa retraite. Le 19, l'armée russe se porta à Spass-Kouplia; le quartier-général fut placé à Bogoroskoïé, Miloradowich rétrograda jusqu'à Babenkowo.

Le 20, l'armée arriva à Taroutino. Les arrière-gardes de Miloradowich et d'Ostermann se réunirent en avant de Woronowo. L'ennemi ayant fait mine de les tourner par leur droite, le premier fit repasser le défilé de Woronowo à l'infanterie et à l'artillerie de position, sous la protection de la cavalerie et de l'artillerie légère qui, pendant quelque temps, se maintinrent dans la petite plaine en avant de Woronowo. Vers le soir, le général Miloradowich forma sa première ligne d'infanterie à une werste environ en arrière de Woronowo, et la deuxième, à une werste en arrière de la 1re. Le corps d'Ostermann fut rapproché de l'armée. La cavalerie ne pouvant être employée à cause du terrain très-boisé, fut aussi retirée vers Lwowo.

Le 21, l'ennemi commença son mouvement contre l'arrière-garde à deux heures après-midi, par la grande route et par le chemin qui, de Woronowo, passant par Bogoiawlenskoïé, se rabat

sur Spass-Kouplia. Le général Miloradowich dut se replier en toute hâte sur Spass-Kouplia, où le corps de Borosdin et deux régiments de chasseurs occupèrent une position qui contint les ennemis. Les corps d'Ostermann et de Raeffskoï rétrogradèrent jusque derrière le village de Czernichnia. Ces deux corps rejoignirent l'armée le lendemain.

Le 22, le roi de Naples attaqua l'arrière-garde russe à 10 heures du matin. Le général Miloradowich se vit forcé d'abandonner la position de de Spass-Kouplia; mais, malgré tous les efforts des ennemis, il réussit à se maintenir dans celle qu'il prit à Czernichnia. L'affaire fut assez vive, la cavalerie et l'artillerie de l'arrière-garde s'y distinguèrent particulièrement. Deux ou trois jours après cette action, le corps de Borosdin et le 1er de cavalerie rejoignirent l'armée. Il ne resta en avant-garde à la gauche de la Nara, entre les villages de Glodnowo et de Dednia, que les 2e et 4e corps de cavalerie (1) et des kosaques. Le roi de Naples voyant que cette cavalerie était soutenue par toute l'armée qui semblait déterminée à ne pas abandonner sans combat

---

(1) Le 3e corps de cavalerie n'existait plus depuis la bataille de Borodino; il avait été amalgamé au 2e.

la position de Taroutino, se tint en observation dans son camp, près de Winkowo.

Vers le même temps, l'armée française occupait les positions suivantes: le corps de Ney se trouvait à Bogorodsk; la garde et le corps de Davoust cantonnaient à Moscou; le gros du corps du vice-roi campait près du château de Petrowskoié; la division Broussier de ce corps, avec la brigade de cavalerie bavaroise, fut placée à Wésioma, pour entretenir la communication avec le corps de Junot qui tenait Mojaïsk, et occupait avec un fort détachement la ville de Wéréïa qu'il avait fait palissader. Un nouveau corps français, fort de 30 mille hommes, venait encore de passer le Niémen. C'était le 9e, commandé par le maréchal Victor. Ce corps, arrivé à Smolensk le 16 septembre, s'y arrêta pour servir de réserve centrale.

La position que l'armée russe occupait près de Taroutino présentait, sous les rapports stratégiques, les avantages les plus évidents. La ville de Kalouga devait être regardée, à juste titre, comme la véritable base d'opérations des Russes, puisque toutes les ressources des provinces méridionales pouvaient y affluer, non-seulement sans obstacle, mais même très-commodément, en descendant l'Oka. Dans le choix de la posi-

tion, le prince Koutousof devait donc principalement avoir en vue de couvrir efficacement ce point important. Trois routes principales se dirigent de Moscou sur Kalouga: celle de droite passe par Borowsk et Malo-Jaroslawets; celle du centre par Woronowo et Taroutino, et enfin celle de gauche par Serpoukhow et Tarousa. Le camp de Taroutino se trouvant sur la route centrale, barrait cette route, et donnait en même temps aux Russes la faculté de prévenir, par des marches très-courtes, les ennemis sur les deux autres, à Borowsk ou Malo-Jaroslawets, et à Serpoukhow ou Tarousa. De cette façon, tous les projets que Napoléon aurait pu former pour pénétrer dans l'intérieur de la Russie eussent été déjoués, puisqu'il était impossible de supposer que se trouvant prévenu entre Tarousa et Serpoukhow, il osât passer l'Oka dans les environs de cette dernière ville, pour se diriger sur Toula, en livrant ainsi toutes ses communications à l'armée qu'il aurait laissée derrière lui. Ne pouvant donc rien entreprendre contre la droite des Russes, il se serait vu obligé de manœuvrer contre leur gauche, et par conséquent sur la route de Mojaïsk, ce qui le ramenait à une défensive d'autant plus pénible pour lui, que le camp de Taroutino, considéré comme point de départ pour l'offensive

des Russes, leur offrait le grand avantage de menacer sérieusement la route de Moscou à Smolensk, qui dans les environs de Gjatsk fait un coude à gauche et raccourcit ainsi la distance qu'ils auraient eu à parcourir pour se porter de Taroutino à Wiazma ou à Dorogobouge. Les avantages stratégiques d'une position bien choisie ne consistent qu'à procurer à l'armée qui l'occupe, les moyens de couvrir toutes les lignes qui mènent à sa base d'opérations, par des mouvements plus courts que ceux que l'ennemi aurait à faire pour s'y établir. Si, à ces qualités défensives la position réunit encore pour l'offensive l'avantage d'être plus rapprochée que l'ennemi de quelques points de sa ligne d'opérations, elle acquiert le plus haut degré de perfection dont elle puisse être susceptible; et c'était le cas à Taroutino.

Sous les rapports tactiques, ce camp de Taroutino n'était point sans défauts. Le front couvert par la Nara paraissait inattaquable; la droite, placée sur une hauteur qui se prolongeait en pente douce jusqu'à la Nara, dominant une plaine assez spacieuse, favorable au jeu de l'artillerie des Russes et aux manœuvres de leur cavalerie, laissait peu de chose à désirer; mais la gauche était la partie faible. A la hau-

teur de la première ligne, se trouvait une plaine coupée par des ravins et resserrée entre le ruisseau d'Istia et un grand bois, auquel s'appuyait la gauche de la deuxième ligne. Cette petite plaine était entièrement dominée par les hauteurs de la rive gauche de l'Istia. Le bois trop vaste pour pouvoir être convenablement occupé, présentait à l'ennemi la faculté de tourner la gauche en masquant ses mouvements contre cette aile. Ce bois s'étendait sur les derrières du camp, et lui donnait encore le grand défaut de manquer de profondeur.

Les troupes furent disposées de la manière suivante : le général Baggowouth avec le 2ᵉ corps, et le général Doktorof, avec le 6ᵉ, couronnaient la crête des hauteurs de la rive droite de la Nara, à 800 ou 1,000 pas en arrière des bords de cette rivière. Ces deux corps formaient l'avancée de l'armée, et avaient leurs bataillons déployés sur deux lignes. A 1,000 pas environ, en arrière du front de l'avancée, s'étendait la principale ligne de bataille, qui, plus longue que la première, la dépassait par les extrémités, et flanquait ainsi ses ailes. Cette ligne principale était formée par les 4ᵉ, 5ᵉ, 3ᵉ et 7ᵉ corps. Ce dernier, qui formait l'extrême gauche, était replié en oblique, faisant face à l'Istia.

Ces quatre corps étaient disposés sur deux lignes chaque bataillon en colonne d'attaque. A la droite du 4e corps, deux lignes de cavalerie, dont la première était composée du 1er corps de cavalerie, et la deuxième du 2e, formaient un crochet qui couvrait l'aile droite. Le 4e corps de cavalerie, établi sur deux lignes derrière l'extrême gauche du 7e corps, servait de réserve à l'aile gauche. La grande réserve d'infanterie était formée par le 8e corps, disposé sur deux lignes de colonnes de bataillons, à 200 pas en arrière du centre de la ligne principale. A 200 pas en arrière du 3e corps, se trouvait enfin le lieutenant-général prince Gallitzin, avec la réserve des cuirassiers, qui étaient formés en deux colonnes de divisions par régiment. L'artillerie de la réserve était parquée derrière les cuirassiers. Le colonel Gogel occupait, avec les 5e, 6e, 1er, 33e et 11e régiments de chasseurs, le grand bois de la gauche. Le colonel Potemkin, avec les 48e et 4e de chasseurs, formait l'extrême droite dans le bois, à la droite du crochet de cavalerie.

Toutes ces troupes bivouaquaient sur la position, excepté les 2e et 4e corps de cavalerie et la 1re division des cuirassiers. Cette dernière, que l'on ménageait comme l'élite de l'armée, can-

tonnait dans des villages sur la droite du camp, et les deux corps de cavalerie étaient en avant-garde à la gauche de la Nara. Afin d'augmenter la force de la position, l'on éleva des lunettes et des redans sur le front de la ligne avancée, ainsi que dans la direction des extrémités de cette ligne, jusqu'aux points d'appui des ailes de la ligne principale. L'on pratiqua aussi de grands abattis dans le bois de la gauche, pour gêner les manœuvres que l'ennemi aurait pu faire contre cette aile.

Le général Wintzingerode, que nous avons vu à l'époque de l'évacuation de Moscou, laissé sur la route de Pétersbourg, s'était d'abord posté à Pechki; mais les Français ayant occupé Volokolamsk, il craignit d'être coupé de Klin, et se replia jusqu'à Dowydkowo, à 7 werstes de Klin. Cependant le mouvement des ennemis n'eut point de suite: Volokolamsk n'avait été occupé que par un de leurs détachements, qui se retira à l'approche du colonel Benkendorf, que le général Wintzingerode y envoya avec deux régiments de kosaques.

Le résultat de la troisième période de la campagne ne répond point encore à la supériorité de forces que Napoléon avait à sa disposition. A

la vérité, par l'occupation de Moscou, il atteignit le but qu'il s'était proposé dès l'ouverture des hostilités; mais ce but, mal calculé, ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. La perte de la capitale, loin de décourager les Russes, ne fit que les raffermir dans la résolution de continuer la guerre. En outre, la vicieuse ligne d'opérations suivie par Napoléon après la bataille de Borodino, lui fit perdre tout le fruit des avantages que la retraite de l'armée russe lui présentait. Ce n'était jamais par la porte de Dorogomilow, mais bien par celle de Serpoukhow, qu'il devait entrer à Moscou. A cet effet, au lieu de continuer la marche par la route de Smolensk, il n'avait, en partant de Mojaïsk, qu'à changer de direction à droite, pour se porter rapidement par Wéréïa à Podolsk, sur la route de Serpoukhow, qu'il aurait suivie ensuite jusqu'à Moscou. Par cette manœuvre, il aurait complètement réussi à couper les communications de l'armée russe avec les provinces du midi, et l'aurait forcée d'exécuter une retraite précipitée sur la route de Wladimir, où elle se serait trouvée dans un état d'isolement qui ne lui eût point permis de se refaire facilement. Le prince Koutousof profita habilement de la faute de son ennemi : les manœuvres qui portèrent l'armée russe d'abord sur la route de

Kolomna et puis sur celle de Kalouga, sont de savantes combinaisons militaires, qui assurèrent le salut de la Russie, en préparant une ruine inévitable aux légions encore formidables de l'empereur des Français.

Avant de continuer le récit des opérations de la grande armée, il est convenable d'instruire le lecteur des évènements qui avaient eu lieu sur les derrières de l'armée française, entre les corps ennemis laissés par Napoléon pour couvrir sa ligne d'opérations, et les corps russes qu'on leur avait opposés. Nous commencerons par le tableau des opérations sur la Duna.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. Tableau des rapports politiques entre la Russie et la France, depuis la paix de Lunéville jusqu'à la guerre de 1812. — Causes qui amenèrent la dernière rupture........................... pag. 1

CHAP. II. Préparatifs intérieurs des deux partis. — Formation des armées. — Description du théâtre de la guerre.. 80

CHAP. III. Position des armées à l'ouverture de la campagne. — Napoléon passe le Niemen. — Retraite de la première armée de l'ouest jusqu'à la Duna. — Retraite de la deuxième armée. — Camp de Drissa. — La première armée se retire sur Polotsk. — L'empereur Alexandre se rend à Moscou pour ordonner de nouveaux armements dans l'intérieur de l'empire. — La première armée continue sa retraite jusqu'à Witebsk. — Combats d'Ostrowno. — La première armée se dirige sur Smolensk. — La seconde armée se retire sur Mohilew. — Combat de Soultanowka. — Les deux armées russes effectuent leur jonction à Smolensk. — Napoléon s'arrête à Witebsk............. 150

CHAP. IV. Mouvement offensif des armées russes sur Roudnia. — Napoléon passe le Dnieper. — Combat de

Krasnoï ; belle retraite du géneral Néwérofskoï. — Combat de Smolensk. — Les Russes évacuent la ville. — Combat de Loubino ou Valontina. — Retraite des armées russes par la route de Moscou. — Arrivée du général en chef prince Golénitcheff-Koutousof 245

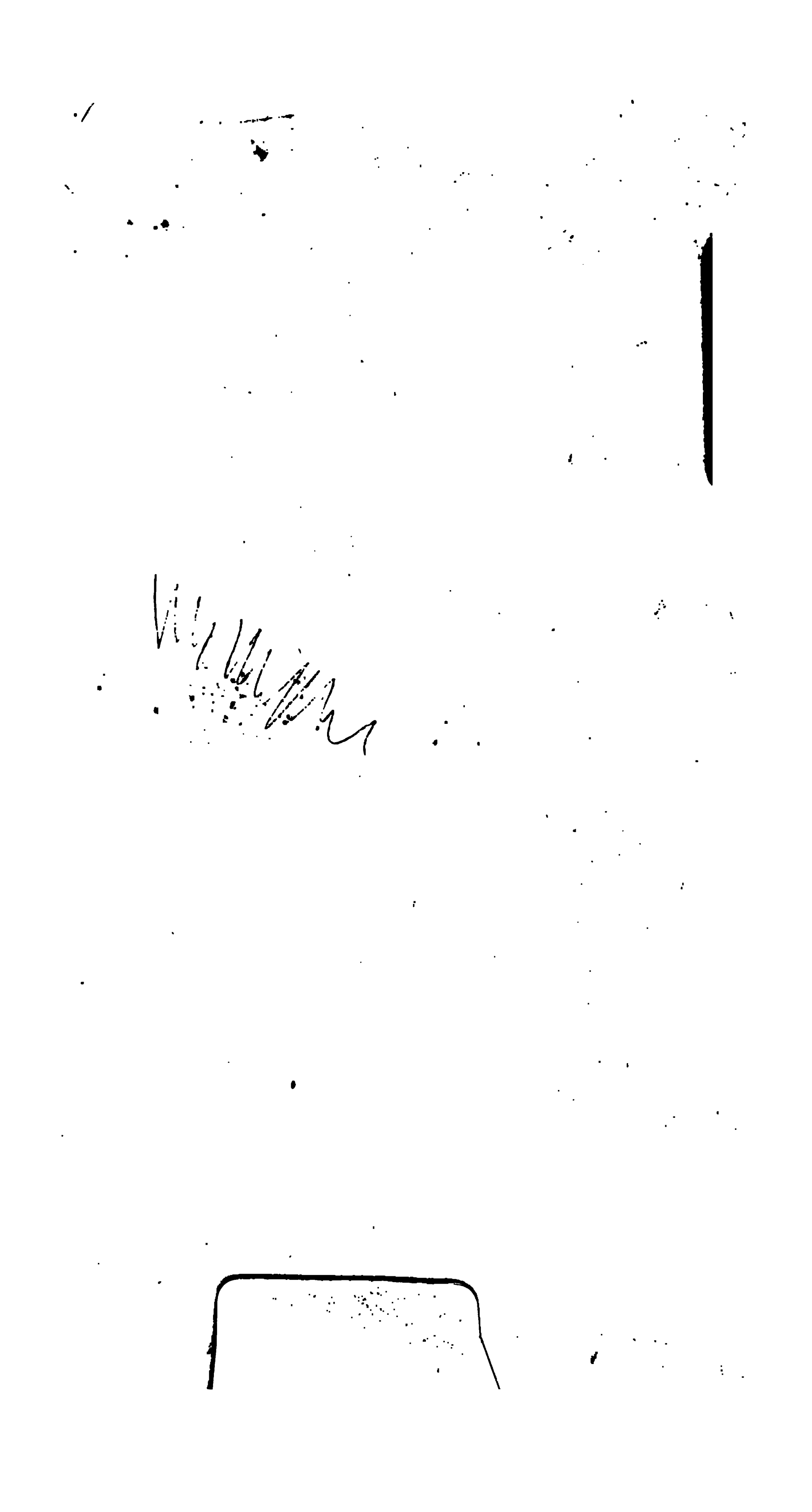
CHAP. V. Bataille de Borodino ou de la Moscowa. — Retraite de l'armée russe sur Moscou. — Évacuation de cette capitale. — L'armée se replie par la route de Kolomna sur celle de Kalouga, puis elle se retire jusqu'à Taroutino. — Camp de Taroutino.......... 302

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Krasnoï ; belle retraite du général Néwérofskoï. — Combat de Smolensk. — Les Russes évacuent la ville. — Combat de Loubino ou Valontina. — Retraite des armées russes par la route de Moscou. — Arrivée du général en chef prince Golénitcheff-Koutousof 245

CHAP. V. Bataille de Borodino ou de la Moscowa. — Retraite de l'armée russe sur Moscou. — Évacuation de cette capitale. — L'armée se replie par la route de Kolomna sur celle de Kalouga, puis elle se retire jusqu'à Taroutino. — Camp de Taroutino.......... 302

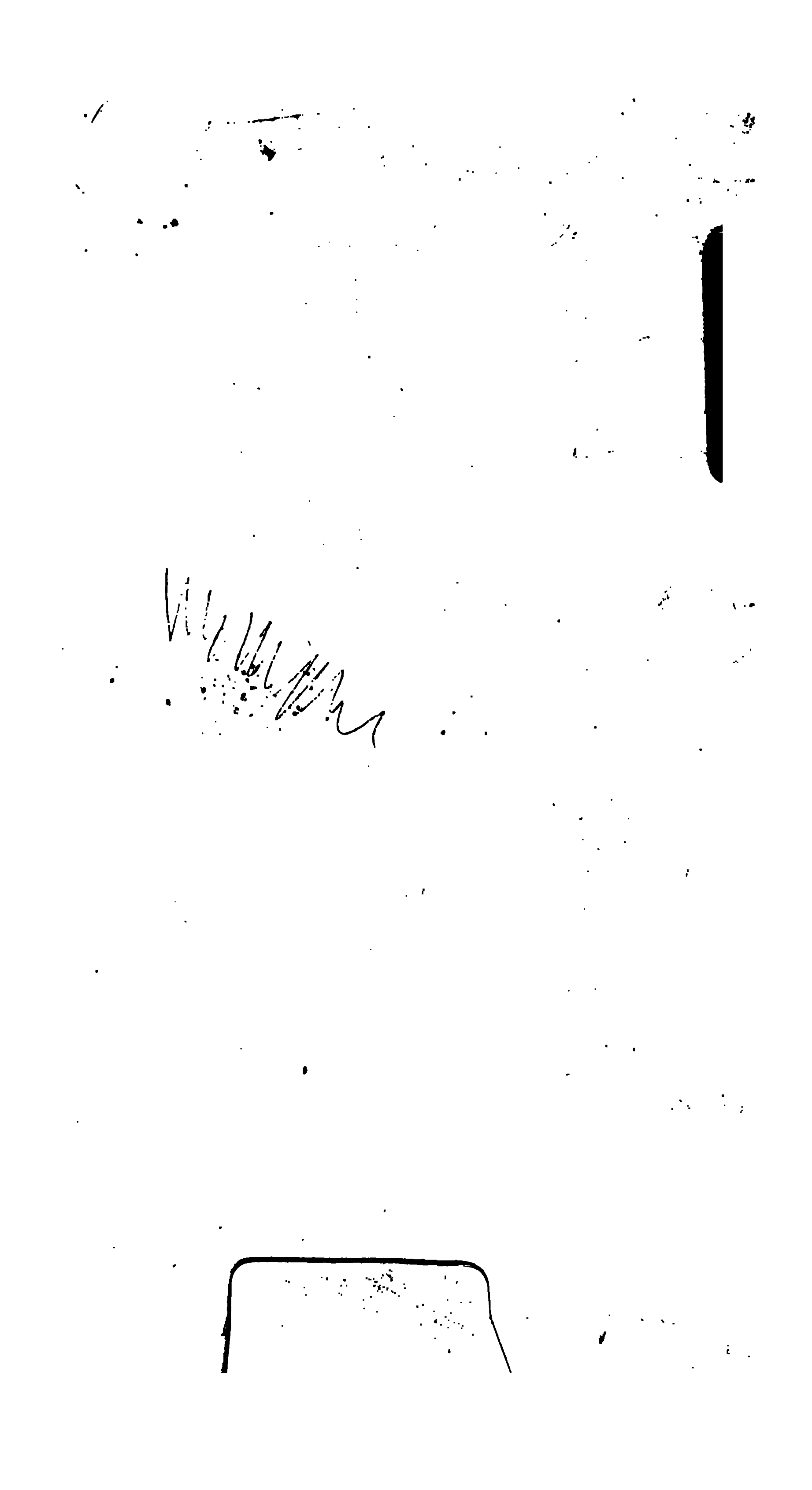
FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



Krasnoï ; belle retraite du général Néwérofskoï. — Combat de Smolensk. — Les Russes évacuent la ville. — Combat de Loubino ou Valontina. — Retraite des armées russes par la route de Moscou. — Arrivée du général en chef prince Golénitcheff-Koutousof 245

CHAP. V. Bataille de Borodino ou de la Moscowa. — Retraite de l'armée russe sur Moscou. — Évacuation de cette capitale. — L'armée se replie par la route de Kolomna sur celle de Kalouga, puis elle se retire jusqu'à Taroutino. — Camp de Taroutino. 302

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



Krasnoï ; belle retraite du général Néwérofskoï. — Combat de Smolensk. — Les Russes évacuent la ville. — Combat de Loubino ou Valontina. — Retraite des armées russes par la route de Moscou. — Arrivée du général en chef prince Golénitcheff-Koutousof 245

CHAP. V. Bataille de Borodino ou de la Moscowa. — Retraite de l'armée russe sur Moscou. — Évacuation de cette capitale. — L'armée se replie par la route de Kolomna sur celle de Kalouga, puis elle se retire jusqu'à Taroutino. — Camp de Taroutino. 302

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

